

L'ANGLE MORT



Seb Le Réveur

L'Angle Mort

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Architecture du Dén	5
Chapitre 2 : Le Dossier 404	15
Chapitre 3 : Notes Cliniques : La Constance de l'Observateur	23
Chapitre 4 : La Chambre des Reflets	34
Chapitre 5 : Le Syndrome du Sauveur	39
Chapitre 6 : Transfert Inversé	50
Chapitre 7 : Amnésie Dissociative	55
Chapitre 8 : Notes Cliniques : L'Érosion du Cadre	61
Chapitre 9 : L'Identification Projective	68
Chapitre 10 : Lapsus Linguae	75
Chapitre 11 : Le Clivage de l'Objet	79
Chapitre 12 : L'Autopsie du Silence	89
Chapitre 13 : Notes Cliniques : La Distorsion du Temps	93
Chapitre 14 : Le Retour du Refoulé	98
Chapitre 15 : Réintégration Narcissique	106
Chapitre 16 : L'Hubris Médical	111
Chapitre 17 : L'Effet de Déjà-Vu	115
Chapitre 18 : Notes Cliniques : Le Sujet devient l'Objet	120
Chapitre 19 : Le Sacrifice de l'Éthique	125
Chapitre 20 : Le Miroir Brisé	129

Chapitre 21 : La Faillite du Moi	139
Chapitre 22 : L'Anamnèse Finale	145
Chapitre 23 : Notes Cliniques : L'Ultima Verba	149
Chapitre 24 : La Désillusion Nécessaire	156
Chapitre 25 : L'Homme après l'Idole	162

Chapitre 1

L'Architecture du Dénî

Le carrelage de la Clinique Saint-Athanase ne tolérait aucune imperfection. Sa blancheur renvoyait la lumière des néons avec une agressivité chirurgicale que Hugo percevait comme une forme de probité. Il marchait d'un pas égal. Le talon de ses souliers en cuir de veau produisait un claquement sec, un métronome marquant sa maîtrise sur cet environnement. Chaque son prouvait sa structure. La pression atmosphérique du couloir pesait sur ses épaules, mais il la transformait en une rectitude impeccable. Il n'était pas seulement un psychiatre rejoignant son bureau ; il était l'ordre se déplaçant dans le vide. Sa main droite, aux ongles coupés court, lissa le revers de sa blouse blanche pour effacer un pli invisible. Ce détail était une menace pour son équilibre.

Il s'arrêta devant la porte de son cabinet, la « Chambre des Reflets ». Avant d'abaisser la poignée en inox, il décomposa mentalement sa respiration : l'air frais dans les narines, l'expansion de la cage thoracique, le rythme cardiaque stabilisé à soixante-douze battements par minute. Ce n'était pas de l'anxiété, se convainquit-il, mais une calibration. Le clic du mécanisme fut net. La pièce était baignée d'une clarté grise, tamisée par les filtres des baies vitrées. Dans le parc, les arbres semblaient figés dans une attente protocolaire. Il entra. Le silence l'enveloppa comme un linceul protecteur, isolant son esprit des bruits désordonnés du monde.

Hugo ne s'assit pas. Il se dirigea vers son bureau en ébène dont la surface sombre ne supportait aucun dossier en souffrance. Le stylo-plume était exactement parallèle au bloc-notes. Cette disposition n'était pas un tic, mais un blindage nécessaire. En imposant une géométrie parfaite à son espace, il évitait de ressentir la béance de son propre monde intérieur. Si l'extérieur était agencé, l'intérieur devait l'être aussi, par

contagion logique. Il posa le bout des doigts sur le bois froid. Ce contact tactile servait d'ancrage contre la dissociation qui le guettait dès que son cadre se fissurait.

Ses pensées dérivèrent vers le dossier de Maëlle. Il n'avait pas besoin de l'ouvrir pour voir les annotations cliniques et les courbes de température. Sauver Maëlle n'était pas une mission humaniste, c'était une nécessité pour son Moi. Chaque amélioration de la jeune femme consolidait son piédestal de « Sauveur ». Cette armure l'empêchait de se souvenir de ce qu'il était avant la clinique. Il se voyait comme un architecte capable de reconstruire des cathédrales là où il ne restait que des ruines, ignorant que ses propres fondations reposaient sur le sable de l'amnésie.

Il s'assit enfin. Le cuir du fauteuil émit un léger soupir. Il ajusta sa position, les pieds à plat, les mains jointes en un triangle stable. L'ombre d'un nuage modifia la luminosité de la pièce. Hugo observa ce changement, notant comment le gris de l'ébène virait au noir profond. Il se demanda si Maëlle, dans sa chambre sécurisée, percevait ce passage de l'ombre, ou si elle était trop enfoncée dans la torpeur qu'il lui avait prescrite. Un léger tressaillement agita sa paupière gauche. Il le réprima par une tension des muscles faciaux, l'effaçant derrière un masque de sérénité professionnelle. Sa montre indiquait dix minutes avant la ronde. Dix minutes de vide qu'il devait remplir par la pensée analytique pour ne pas voir resurgir des images scellées.

Le silence possédait une densité minérale. Hugo le sculptait par sa respiration diaphragmatique. Sous ses semelles, le tapis étouffait tout écho parasite. Il s'agissait de maintenir la cohésion du système. Ses yeux se fixèrent sur un grain de poussière dans un rai de lumière. Pour lui, ce désordre infinitésimal agissait comme une interférence qu'il devait neutraliser. Il observa la trajectoire de la particule, y projetant malgré lui le chaos de Maëlle qu'il s'échinait à contenir entre des murs gris perle.

Sa main glissa pour effleurer la clé dissimulée dans sa poche. Le contact du laiton poli lui offrit une décharge de réassurance. Il détenait l'accès. Il possédait le verrou.

Dans cette clinique, chaque serrure était un prolongement de sa volonté. Il songea à la chambre de Maëlle et à son odeur de draps amidonnés. S'il parvenait à réorganiser ses souvenirs à elle, il prouverait que les siens n'étaient pas perdus, mais simplement classés dans une zone de haute sécurité.

L'horloge afficha une minute supplémentaire. Hugo percevait pourtant les pulsations de son sang dans ses tempes. Ce rythme organique lui parut vulgaire face à la perfection mathématique de son mobilier. Il se redressa. Cette armure de coton et d'amidon servait de contention à un corps qu'il craignait de voir se liquéfier. La raideur était un rempart contre l'effroi de la chute. Il croisa les doigts avec une précision chirurgicale.

Le reflet de son visage dans la vitre lui renvoya l'image d'un homme sans rature. Pourtant, dans le flou du double vitrage, ses traits semblaient s'évaporer. Il se demanda si Maëlle verrait l'homme ou la fonction. Elle avait ce talent insupportable de fixer les zones d'ombre, là où Hugo ne projetait que de la lumière artificielle pour s'aveugler. Il déglutit, sentant la sécheresse de sa gorge, mais ne fit aucun mouvement vers son verre d'eau. Le besoin était une faiblesse. Dans ce suspense avant la ronde, Hugo refusait d'être un homme qui a soif.

Il déplaça le dossier de Maëlle au centre exact du sous-main. L'alignement devait former un angle de quatre-vingt-dix degrés. Ses doigts s'attardèrent sur la couverture cartonnée. C'était là, sous cette épaisseur de cellulose, que reposaient les fragments qu'il s'acharnait à neutraliser.

Il se leva. Le mouvement fut lent. Le fauteuil de cuir émit un murmure de succion avant de reprendre sa forme initiale, austère. Hugo lissa les pans de sa blouse d'un geste sec. La rigidité n'était pas esthétique, elle était structurelle. Il craignait l'indétermination. Ce polissage constant du Moi interdisait à l'autre de deviner l'abîme caché derrière son bouton de col.

Il fit un pas. Le talon frappa le sol avec une matité étudiée. Le bruit s'éteignit instantanément dans l'isolation acoustique du couloir. L'éclairage des néons tombait verticalement, découpant des ombres sans nuances. Hugo marchait au centre du linoléum, évitant les plinthes comme si elles cachaient des fissures. À travers les hublots, il percevait des silhouettes prostrées, des amas de chairs qu'il ne voyait plus comme des êtres, mais comme des dysfonctions synaptiques. Son esprit opérait un clivage salvateur : d'un côté, le chaos des patients ; de l'autre, la clarté de sa méthode.

Devant l'ascenseur, il observa le reflet de son doigt devant le métal. La peau était pâle, les ongles nets. Une main d'exécutant qui ne tremble jamais parce qu'elle a renoncé à ressentir. Il pressa la surface froide. Le clic résonna comme un coup de feu étouffé. Pendant que la cabine montait, Hugo sentit la clé de Maëlle peser contre sa cuisse. Ce poids était sa boussole. Il n'allait pas vers elle pour l'écouter, mais pour s'assurer que ses propres murs intérieurs tenaient le choc. Les portes coulissèrent. Il s'avança vers la cellule 402.

L'air du troisième étage était sec, filtré de toute impureté. Hugo s'immobilisa à trois mètres de la porte. Le silence y était une présence solide, ponctuée par le pivotement des caméras. Il sentit une humidité naissante dans sa paume et ferma le poing. Ce signal de stress était inadmissible. Il devait incarner la structure pour ne pas être submergé.

Il saisit son pass magnétique. Le rectangle de plastique blanc était son ancrage. Chaque mouvement — le redressement des vertèbres, la pression des talons — visait à nier sa porosité face à Maëlle. Ce n'était plus de la psychiatrie, mais une architecture de survie.

Il s'approcha de l'œilleton. À l'intérieur, une lumière ambrée baignait les murs. Maëlle était assise sur le bord du lit, le dos droit. Elle ne bougeait pas, mais Hugo comprit à l'inclinaison de sa tête qu'elle l'avait entendu. Cette attente était une prédation inversée. Il répondit par un surcroît de neutralité, son ultime défense. Son index se

posa sur le lecteur. Le voyant passa au vert. Le verrou sauta. La poignée en acier était froide, une morsure thermique. Il appuya lentement, sentant la résistance des joints pneumatiques, et entra dans un souffle d'air vicié.

Le silence de la pièce s'abattit sur lui. Hugo fit trois pas, ni plus ni moins. La semelle de ses richelieus ne produisit qu'un frottement feutré. Derrière lui, la porte se referma avec une finalité métallique. Il était dans le « vase clos ». Les murs d'un blanc cassé absorbaient la lumière.

Il s'arrêta à deux mètres du lit. Maëlle fixait un point sur le sol, ses mains d'une immobilité de marbre. Hugo observa la pulsation de la carotide dans son cou. Pour lui, ce n'était qu'une donnée physiologique à traiter. Il devait la percevoir comme un mécanisme, non comme l'incarnation d'un passé enfoui. En se concentrant sur ce détail, il activait son clivage : le clinicien souverain d'un côté, l'homme en fuite de l'autre.

Il s'assit sur le tabouret pivotant. Le vinyle était froid. Le pivotement produisit un grincement aigu, mais Hugo ne cilla pas. Il utilisa ce bruit pour ancrer son autorité. Il ouvrit son dossier. Le papier crissa. Chaque note clinique servait de brique à sa muraille.

Maëlle inclina la tête lentement. Lorsqu'elle plongea son regard dans le sien, Hugo ressentit une pression au plexus. Il l'étouffa par une inspiration profonde. Ses yeux à elle étaient des lentilles lucides cherchant une fissure dans son vernis. Hugo soutint le regard sans battre des cils. Si sa main tremblait, toute l'architecture de son déni s'effondrerait.

— Vous êtes en avance, Hugo, dit-elle.

Sa voix était monocorde. L'usage de son prénom le heurta comme une effraction. Il nota mentalement : *Provocation, tentative de briser la distance.* Ce codage lui

évitait l'émotion. Il ajusta ses lunettes.

— La notion de temps est relative ici, Maëlle. Comment vous sentez-vous après l'ajustement d'hier ?

Un léger tressaillement agita la lèvre de la jeune femme. Elle laissa le silence s'épaissir. Hugo savait que celui qui parle le premier cède son territoire. Ils restèrent ainsi, deux prédateurs se jaugant, tandis que le néon grésillait avec une régularité de métronome.

Hugo percevait ce bourdonnement comme une vibration sous-cutanée. Il se concentra sur la pression de ses vertèbres contre le dossier. Maëlle ne bougeait pas. Ses mains étaient à plat sur la table. Hugo remarqua une légère desquamation sur sa cuticule gauche. Il l'archiva comme un signe d'anxiété contenue.

Il déplaça son dossier, le papier crissant comme un scalpel. Sous le regard de Maëlle, une chaleur monta dans sa nuque. Il l'analysa froidement : *Réponse sympathique à une menace.* Il ne l'appelait plus « elle », mais « le sujet ». C'était son mécanisme de défense : hyper-investir la fonction cognitive pour ne pas succomber.

Maëlle rétracta ses doigts, laissant dix empreintes de buée sur la table. Elle suivit leur disparition, puis fixa le badge d'Hugo.

— Vous respirez par le haut du buste, Hugo. Qu'est-ce que vous craignez de laisser sortir si vous expirez ?

Hugo ne cilla pas, malgré la décharge d'adrénaline. *Inversion des rôles*, pensa-t-il. Il prit une inspiration lente.

— Ma question portait sur votre traitement, Maëlle. La déviation vers ma personne est un évitement classique. Le silence vous est-il insupportable au point de spéculer

sur mon état ?

Il vit le reflet de la lampe dans ses pupilles noires. Elle ne semblait pas offensée ; elle se nourrissait de sa rigidité. Elle cherchait la faille. Pour Hugo, chaque mot était une brique supplémentaire. S'il acceptait la dimension humaine de cet échange, tout vacillerait. Il fit pivoter son stylo entre ses doigts, attendant qu'elle tombe dans le piège du silence.

Le cliquetis du stylo segmentait la pièce. Hugo fixait la pointe en iridium. Chaque rotation était un ancrage psychique. Maëlle demeurait dans les ombres de la pièce. Elle inclina la tête.

— Vous comptez les secondes, Hugo. Vous utilisez le temps comme une contention. Mais ici, le temps ne coule pas. Il sature.

Hugo posa son stylo. Le contact de la paume sur la surface froide le soulagea.

— Le temps est un cadre, Maëlle. Sans lui, votre dissociation n'aurait plus de limite. Vous tentez de déléguer votre confusion à l'environnement.

Elle étira ses jambes. Le froissement du tissu contre le sol fut un son râpeux qui le fit frissonner. Une agression sensorielle délibérée.

— Vous parlez d'organisation, mais regardez vos mains. Vos articulations blanchissent. Vous avez peur que toute cette propreté ne soit envahie par la boue de ce que vous avez oublié.

Une goutte de sueur perla le long de sa colonne. Il ne l'essuya pas. Il se concentra sur l'air conditionné à vingt et un degrés. *Projection identificatoire*, analysa-t-il. Il se pencha en avant pour reprendre l'ascendant. Il percevait l'odeur de Maëlle : savon et peau chauffée. Un souvenir griffa sa mémoire. Il le refoula.

— Mon état n'est qu'un écran pour votre impuissance. Parlons de cette « boue ». Est-ce une métaphore pour votre perte de contrôle ?

Maëlle esquissa une contraction musculaire révélant ses dents. Elle effleura la cicatrice sous sa mâchoire, stigmate d'une thérapie qu'il avait supervisée dans une vie effacée.

— Vous êtes un excellent architecte, Hugo. Mais vous avez construit cette clinique sur un charnier de souvenirs. Les murs commencent à suinter. Vous l'entendez ? Ce bourdonnement ? C'est moi.

Elle fit un pas vers lui. Hugo resta immobile, le dos collé au dossier. Reculer, c'était admettre son impact. Il fixa un bouton de manchette en argent pour ne pas sombrer dans son regard. L'air semblait s'épaissir.

Hugo s'accrocha à la géométrie de la petite sphère d'argent. *Agression territoriale*, étiqueta-t-il. Son cœur s'emballa, une trahison qu'il masqua en ralentissant son souffle. Maëlle posa ses paumes sur le bureau. Ses doigts s'étalèrent comme des pattes d'araignée.

— Ce bourdonnement n'est qu'une manifestation acoustique de votre propre vide, Maëlle. C'est une défense contre le silence.

Plus il se sentait menacé, plus il injectait de la théorie. Maëlle déplaça son poids vers l'avant. Un souffle tiède porta une odeur de fer et de pluie. Un flash — un couloir sombre, une averse — heurta son esprit. Il le broya sous une couche de logique.

— Regardez-moi vraiment, Hugo. Pas comme une pathologie. Regardez la peau que vous avez aidé à recoudre.

La lumière crue révélait chaque pore. Hugo remarqua une micro-rayure sur le bureau qu'il n'avait jamais vue. Ce détail lui causa une irritation disproportionnée. Il fixa cette irrégularité pour ne pas admettre que son contrôle se lézardait. Ses doigts s'engourdisaient sur ses genoux. Il refusait de bouger. Le bourdonnement s'intensifiait, se synchronisant avec ses tempes.

— Pourquoi transformez-vous ce bureau en tribunal ? Si vous projetez une responsabilité sur moi, c'est que vous refusez d'assumer votre propre ombre.

Il ne vit que son propre reflet minuscule dans l'iris de la patiente. Le cadre thérapeutique ressemblait désormais à une cellule dont il avait tourné la clé.

Hugo déplaça son stylo sur le buvard. Il fixa la goutte d'encre prête à tomber, une menace de tache sur sa vie parfaite. Ses doigts serraient la résine trop fort. Il se força à desserrer l'étreinte pour réaffirmer sa volonté. Maëlle ne cillait pas. Le tic-tac de l'horloge devint une détonation. Hugo sentit la sécheresse de sa gorge.

— Votre mutisme est une stratégie active, finit-il par dire. Sa voix semblait émaner des murs. Il jetait des termes techniques comme des sacs de sable pour colmater une digue. Mais il vit un tressaillement chez elle. Elle lisait la terreur sous le jargon.

Soudain, Maëlle se pencha, brisant la distance. Une fragrance de papier ancien et d'ozone émana d'elle. Elle posa ses mains, paumes vers le haut. Hugo fixa ces mains qu'il aurait dû reconnaître. Le cadre se liquéfiait.

— Nous reprendrons demain, Maëlle. La séance est terminée.

Il ne l'attendit pas. Il se tourna vers la baie vitrée, observant les jardins taillés. Il attendit le bruit des pas, le déclic de la porte. Rien. Juste le silence épais. Quand il se retourna enfin, la chaise était vide. Sur le cuir noir restait une légère buée, deux empreintes d'humidité qui s'évaporaient en laissant une odeur de pluie sur du béton

chaud.

Hugo s'assit, les jambes lâches. Il fixa ses mains qui tremblaient. Il comprit alors que la clinique n'était pas une forteresse, mais le mausolée de sa propre amnésie. Et Maëlle venait d'en briser les scellés.

Chapitre 2

Le Dossier 404

La chemise cartonnée reposait sur le revêtement sombre de mon bureau, une tache d'un bleu bureaucratique presque indécent sous la lumière crue des néons. Je lissais du bout de l'index le coin corné du dossier. Un geste machinal. Un besoin d'ancrage. À cet instant, ma respiration suivait une cadence métronomique, une régulation forcée du diaphragme. J'étais un psychiatre. Ma fonction était une architecture, un rempart de certitudes que j'érigais entre la pathologie des autres et mon propre équilibre. J'ajustai mes lunettes. Le reflet des fenêtres barra mes yeux. Une protection inconsciente. Le silence de la Chambre des Reflets était dense, seulement troublé par le bourdonnement de la climatisation. Un air stérile. Sans odeur.

Le dé clic de la serrure magnétique résonna, sec. Je m'imposai trois secondes avant de lever les yeux. Maëlle franchissait le seuil. Sa démarche n'avait rien de l'hésitation saccadée des patients admis sous contrainte. Elle avançait avec une fluidité déconcertante. Ses semelles ne faisaient aucun bruit sur le linoléum gris. Elle portait le coton informe de l'institut, mais son port de tête transcendait l'uniforme. Une autorité silencieuse. Elle ne cherchait pas de repères. Elle ne fuyait pas la caméra. Ses mains demeuraient immobiles, sans ce micro-tremblement des doigts qui trahit ordinairement l'angoisse.

Elle s'assit sans y être invitée. Je cherchai sur son visage les marqueurs classiques de la détresse : la contraction du sourcil, l'élévation de la paupière. Rien. Son visage était un paysage de marbre. Une neutralité qui confinait à l'insulte pour l'expert que j'étais. Ses pupilles n'étaient pas dilatées. Son rythme respiratoire était plus lent que le mien. Ses yeux, d'un gris d'acier, absorbèrent la lumière. Ce n'était pas le regard d'une proie. C'était celui d'un observateur qui aurait déjà conclu son étude.

Le silence devint une matière palpable. Une dissonance sourde s'installa dans ma poitrine. Je perçus l'infime craquement de mon fauteuil sous mon poids. Le bruit me parut tonitruant. Sur le bord du bureau, je remarquai une petite trace de café séchée, un oubli matinal qui me parut soudain d'un désordre insupportable. Maëlle ne cillait pas. Son regard dériva vers le matricule 404, puis remonta vers mon front. Elle analysait la légère sudation à la racine de mes cheveux. Un lapsus corporel. Cette femme ne demandait pas d'aide. Elle n'attendait pas ma validation. Elle voulait que je sorte de ma propre mise en scène.

Je déplaçai le dossier de quelques millimètres. Un ajustement spatial pour restaurer un semblant de contrôle. Dans mon esprit, les protocoles s'alignaient : identifier la faille, le symptôme, la preuve de ma supériorité technique. Mais Maëlle demeurait une énigme cinétique. L'odeur de la pièce, un mélange d'ozone et de détergent, me parut soudain plus agressive. Elle s'insinuait dans mes sinus.

Je saisis mon stylo plume. L'argent froid devait me rappeler mon statut. Je fis glisser le capuchon. Le dé clic métallique trancha le calme. Elle ne sursauta pas. Ses yeux ne quittèrent pas les miens, violant cette convention tacite où le regard s'échappe pour relâcher la tension. Elle m'observait avec une clarté insoutenable. Elle lisait à travers les couches de ma formation pour atteindre la structure brute de mon anxiété.

— Vous ne dites rien, Maëlle, finis-je par lâcher.

Ma voix était plus sourde que prévu. Une tentative de forcer l'échange. Elle inclina la tête. Trois degrés vers la gauche. Un ajustement de lumière sur ses pommettes. Ce n'était pas de la soumission. C'était une réévaluation. Ses lèvres restèrent closes, mais un pli apparut à la commissure droite. Un mépris fugace. Une reconnaissance ironique.

Le temps se dilatait. Le tissu de ma chemise frottait contre mon col. Une irritation

insupportable. Je reportai mon attention sur les notes, cherchant le réconfort des faits. Mais les mots flottaient. Elle n'était pas le sujet du dossier ; elle était le vide que ce papier tentait de combler. Je fixai le matricule « 404 ». Une erreur système dans ma propre architecture mentale. Dans mon champ de vision, elle était une tache d'immobilité absolue. Pas de pied qui s'agite. Pas de main qui triture un ourlet. Une homéostasie parfaite qui me renvoyait à ma propre agitation.

L'horloge murale claquait toutes les soixante secondes. Chaque « tic » me paraissait plus sonore, chargeant l'air d'une électricité statique. Pour ne pas sombrer, je fis mine d'annoter une marge. Ma plume griffonna des lignes sans sens. Une calligraphie de façade.

— Votre dossier mentionne une résistance aux protocoles, repris-je sans lever les yeux. On parle d'un retrait, d'une absence de réponse. Pourtant, vous semblez... attentive.

Je relevai le buste. Elle n'avait pas bougé. Son inclinaison vers l'avant suggérait une curiosité sans bienveillance. Ses yeux d'orage n'avaient rien de la femme brisée par des années d'errance clinique. Il y avait une stabilité effrayante dans ses pupilles. Elle ne se défendait pas. Elle m'étudiait comme une curiosité biologique. Elle inversait la hiérarchie. Je contractai la mâchoire pour éviter un tremblement.

Je posai mon stylo. Parallèle au bord du dossier. Un ordre dérisoire. Une goutte de sueur commença sa descente entre mes omoplates. Un frisson que je masquai en ajustant mes lunettes. Les branches pressèrent mes tempes. Elle entrouvrit enfin les lèvres. Un souffle. Une expiration ténue. Ce n'était pas de la lassitude, mais le relâchement d'une pression calculée. Mon cœur cognait contre mes côtes. Pourquoi ce silence ? Face à elle, mes théories de manuel semblaient des contes pour enfants. Elle ne me regardait pas comme un médecin, mais comme un homme dont l'armure est faite de papier.

— On vous a dit que j'étais un problème, n'est-ce pas ? murmura-t-elle finalement.

Sa voix était basse. Une note de violoncelle. Aucun signe d'agressivité. C'était un constat. Je sentis un clivage s'opérer en moi. Une partie scrutait le symptôme, l'autre reculait devant la lucidité de cette femme. Mon ego professionnel vacillait. Si elle comprenait mon besoin de la soigner pour me rassurer, alors le cabinet n'était plus un bouclier, mais une vitrine brisée.

— Je ne traite pas des problèmes, Maëlle. Je traite des êtres humains qui souffrent.

Le mensonge sonna creux. Elle eut un mouvement de tête. Ses yeux s'agrandirent à peine. Un amusement glacial. Elle savait. Elle voyait à travers la construction narrative que je m'étais forgée pour oublier les décombres de ma propre mémoire.

— Vous souffrez, Hugo ? demanda-t-elle.

L'usage de mon prénom fut une effraction. Un souffle froid sur ma nuque. Le protocole interdisait cela, mais la corriger aurait été un aveu de vulnérabilité. Mon cœur s'emballa. Je savais ce qu'elle faisait : inverser les rôles. Me placer sur le divan. Transformer son soignant en sujet d'étude. La lumière du plafonnier gagna en intensité. Elle attendait que je m'effondre.

— L'usage du prénom est une tentative de réduire l'autre, articulai-je.

Je posai le stylo avec une lenteur calculée. L'odeur de l'encre se mêlait à celle de la solution hydroalcoolique. Une atmosphère aseptisée. Maëlle inclina le buste, rompant la distance de sécurité. Ses mains restaient de marbre. Elle cherchait la faille originelle.

— Vous intellectualisez pour ne pas répondre, Hugo. C'est une belle structure. Mais elle sonne creux quand on frappe dessus.

Une chaleur sèche envahit ma poitrine. Un grain de poussière dansait dans un rayon de soleil. J'étais cette particule. Capturée. Je réajustai mes lunettes. Le métal froid contre mon nez me rappela mon rôle.

— Ce qui vous préoccupe, Maëlle, c'est la projection de votre souffrance sur l'autorité. Vous cherchez à valider votre existence en déconstruisant la mienne.

Elle esquissa une ombre de sourire. Un regard de clinicien. Le vertige me gagna. Je me vis de l'extérieur : un homme en costume sombre, accroché à des concepts comme un naufragé à une planche. Elle se leva. Sans hâte. Elle contourna le bureau. Je ne reculai pas. Mon masque m'imposait de rester de marbre. Mais mon corps criait au danger. Elle s'arrêta à quelques centimètres. Je sentis la chaleur de sa respiration. Une présence concrète qui rendait mes théories dérisoires.

— Regardez-moi, Hugo. Pas comme un dossier. Regardez ce que vous avez oublié.

L'air s'était densifié. Je fixai son iris gauche. Je cherchai une anomalie pupillaire pour justifier une sédation. Un prétexte pour rétablir la barrière. Ses pupilles étaient parfaites. Le tic-tac de l'horloge résonnait dans ma cage thoracique. Nommer la menace était ma seule manière de ne pas la subir. Mais son odeur n'avait rien de la pathologie. C'était une fragrance neutre. Minérale. La pierre froide après l'orage.

Ma main se referma sur le dossier. Le papier rugueux m'ancrait. Je refusais de baisser les yeux. Céder sur le regard, c'était admettre la faille. Dans le reflet de ses yeux, je vis ma silhouette. Un petit homme rigide dont la cravate devenait un nœud coulant.

— Votre demande de reconnaissance est un symptôme, Maëlle. Vous tentez de fusionner avec le soignant pour combler un vide. Une fois le cadre réintégré, nous explorerons cela.

Je déplaçai mon poids. Le fauteuil émit un grincement sec. Elle n'avait pas reculé. Je sentais le rayonnement de sa peau. Un muscle se contracta au coin de sa mâchoire. Du mépris. Je luttais contre l'envie de repousser mon bureau. Mon index tapotait le cuir. Un lapsus.

— Vous parlez encore de théorie, Hugo. C'est une certitude glaciale. Regardez la cicatrice sous mon sourcil droit. Celle que vous avez examinée il y a dix ans. Avant de dire que je délirais.

Mes yeux dérivèrent. Une fine ligne blanchâtre barrait l'arcade. Un vestige cutané qui semblait pulser. Un flash perça mon amnésie : une lumière de néon, l'odeur de l'éther. Je le refoulai aussitôt. Un goût de métal dans la bouche. Je ne pouvais pas me souvenir. Admettre cela, c'était admettre un crime thérapeutique. Elle pencha la tête. Ses doigts s'appuyèrent sur le rebord du bureau. Ses phalanges blanchirent.

L'éclairage transformait cette strie de chair en relief montagneux. Mon regard resta soudé à la marque. Inévitable. Pour parer à l'angoisse, j'activai mes protocoles. Intellectualisation frénétique. Ce n'était pas un souvenir, me dis-je. C'était une coïncidence. Une manipulation. La paranoïa du patient est un miroir.

Je déglutis. Mes mains à plat sur le bureau servaient d'ancres. Je sentis chaque pore du revêtement. Maëlle ne tremblait pas. Cette stase était le signe le plus terrible : elle n'était pas dans la réaction, elle était dans l'affirmation.

— La mémoire est une construction, Maëlle. Soumise au désir. Votre cerveau cherche à rattacher des marques fortuites à une figure d'autorité pour soulager le poids de l'absence de cause.

Le rythme de sa respiration était mécanique. Ma paupière droite fut prise d'un spasme. Une fatigue que j'espérai invisible. Son regard plongea dans le mien. Elle tenait le scalpel. J'étais sur la table. Une goutte de sueur glissa entre mes omoplates.

Le cadre se fissurait. Un souffle de vérité passait à travers. Elle ne retira pas ses mains. Elle maintenait le pont électrique.

— Vous utilisez beaucoup de mots pour dire que vous avez peur, murmura-t-elle.

Sa voix vibra dans l'ossature du bureau. Ses lèvres étaient d'un rose exsangue. Un spasme gagna mon avant-bras. Je contractai le muscle jusqu'à la douleur pour l'étouffer. C'était une lutte de territoire. Elle occupait l'espace par son calme. L'odeur de violette me monta soudain au nez. Elle heurta mes synapses comme un souvenir sans étiquette. Mon système limbique hurlait. Mon ego s'acharnait à traduire cela en pathologie.

Je fixai le dossier. Les pages blanches étaient aveuglantes. L'encre formait des motifs abstraits. Des taches de Rorschach où je ne lisais plus rien. Chaque seconde révélait des détails organiques : le battement d'une veine sur sa tempe, le grain de sa peau. J'étais un homme piégé dans une boîte de verre, observant une fissure se propager sur la paroi.

— La peur est une réponse biologique, articulai-je. Ma voix était neutre. Une modulation travaillée. Dans ce cadre, elle reflète votre propre insécurité.

Elle ne bougeait pas. Ses mains étaient sculptées dans l'ivoire. Aucun tic. Aucun bruit comportemental. Un vide pneumatique. Mon cerveau s'acharnait : inhibition ou vigilance prédatrice ? Le tic-tac de la pendule se synchronisa sur mon pouls. Je reculai de quelques centimètres. Un retrait camouflé. Elle le vit. Une micro-contraction du visage trahit sa satisfaction. Elle m'habitait.

— Vous parlez de mon histoire comme d'un livre déjà lu, Hugo. Mais les pages, c'est vous qui les avez écrites. L'encre est encore fraîche dans votre esprit.

La question resta suspendue. Une particule lourde. Ma main droite trahissait une

secousse. Je luttai contre la fuite. En m'appelant Hugo, elle avait court-circuité mon système. Le matricule « 404 » semblait s'animer. L'odeur du papier et de la violette me donnait la nausée. Elle ne fuyait pas mon regard. Elle le lisait par l'envers.

— Le diagnostic est une facilité, Hugo.

Elle pencha la tête. Trois degrés. Ses yeux devinrent des miroirs d'acier liquide. Je pris une inspiration forcée. Mes côtes étaient raides. Des images floues apparurent : une balançoire qui grince, du velours sous mes doigts, une douleur à la tempe. Ma gorge était un étau. Le souvenir d'un cri étouffé me barrait la route.

Elle avança la main. Ses doigts s'arrêtèrent près du dossier. Je ne reculai pas. Sidéré. Le temps s'accumulait comme une eau sombre. Je fixai ses ongles nets. Je connaissais la forme de ses lunules. Ce n'était pas médical. C'était tactile. Une rémanence qui hurlait à travers mon amnésie.

— Vous avez peur que je l'ouvre, n'est-ce pas ? Que les mots cessent d'être des symptômes pour redevenir des actes.

Elle posa son index sur la couverture. Le froissement du papier me fit tressaillir. Une secousse électrique jusqu'à la base du crâne. Je vis alors ce que j'avais occulté : sur son poignet, sous la manche, une cicatrice fine. En forme de virgule. La même que celle que je masquais sous le bracelet de ma montre. Le bourdonnement des néons devint assourdissant. Le dossier commença à glisser vers elle. Sous la simple pression de son doigt. Mon dernier rempart venait de céder.

Chapitre 3

Notes Cliniques : La Constance de l'Observateur

Vingt-deux heures trente-quatre. Le cadran à quartz brille sur mon bureau. Dans le silence pressurisé de la clinique, le bourdonnement de la ventilation devient une présence organique, un poumon d'acier régulant le sommeil chimique des patients. Ma main droite, posée à plat sur le cuir vert, ne tremble pas. Je l'observe avec une curiosité distale. Aucune trace de stress physiologique. Ma maîtrise est un assemblage de verre, rigide et coupant. Je dévisse le capuchon de mon instrument avec une lenteur calculée. C'est un rite de décontamination mentale avant d'entamer le récit. Le métal froid contre la pulpe de l'index ancre ma conscience dans le présent. Loin des résonances de cet après-midi.

Le dossier de Maëlle est ouvert devant moi. Les pages sont alignées avec une rigueur maniaque. Chaque bordure est parallèle à l'arête du bureau. Le désordre visuel est le premier symptôme d'un effondrement interne. Je fixe le blanc du papier. C'est un espace vierge à coloniser pour que les ombres de son mutisme ne m'envahissent pas. Elle n'a pas dit un mot aujourd'hui. Elle a préféré sculpter le vide entre nous. Une précision agressive. Son silence n'est pas une absence, c'est une projection massive. Un vide qu'elle me force à remplir. Un petit cliquetis mécanique résonne lorsque je pose la pointe sur la page de garde. La moquette semble absorber jusqu'à la pensée.

J'écris le premier mot : *Neutralité*. L'encre sombre met quelques secondes à sécher. Elle change d'aspect sous la lampe. Je me concentre sur la morphologie de mon écriture. De petites lettres droites, serrées. Une contention narcissique déguisée en rigueur méthodologique. Pourquoi ai-je réajusté ma cravate lorsqu'elle a incliné la tête ? Un simple réflexe proprioceptif. Sans doute une chute de température dans la Chambre des Reflets. Je le note tout de même en marge. Une anomalie. Mon corps est

un instrument à calibrer sans relâche. Dans ce duel psychique, la moindre faille dans ma posture devient une porte ouverte.

Ses yeux. L'iris de Maëlle flou dans le reflet de ma lampe. Elle ne me regardait pas comme un médecin. Elle cherchait son propre contour effacé sur ma face. Je dois rester une vitre, pas un miroir. Une tension tire sur mon trapèze gauche. Mes yeux brûlent un peu sous le spectre bleu des néons. Je prends une inspiration diaphragmatique. Quatre secondes. Blocage. Expiration sur six. Cohérence cardiaque. C'est ironique d'appliquer sur moi-même les techniques que j'enseigne aux instables. Le processus de formation réactionnelle est à l'œuvre. Plus elle devient spectrale, plus je me fais monolithe. Je transforme l'empathie en protocoles froids.

La pointe gratte le papier. « La patiente manifeste une résistance passive-agressive par l'usage du silence », j'écris. Un mensonge technique nécessaire. En réalité, ce silence est une dissection. Chaque minute passée dans son champ visuel est une tentative de sa part de me déshabiller de ma blouse. De retrouver l'homme derrière le diagnostic. Je refuse cette intrusion. Ma main descend sur la page, puis s'arrête. La lumière se fragmente dans mon verre d'eau. Des spectres mouvants sur les notes que je suis censé dominer.

Une diffraction physique. Simple décomposition de la lumière blanche par le prisme du verre. Pourtant, j'y cherche une structure. C'est une distorsion cognitive mineure. Je projette un besoin de cohérence sur un phénomène aléatoire. Je ramène mon regard vers la page. Stabilité absolue. L'auriculaire perçoit chaque aspérité de la cellulose comme une agression tactile. J'écris : *Le mutisme de M. ne doit pas être interprété comme une aphasie fonctionnelle, mais comme une stratégie de retrait.*

La Chambre des Reflets possède une densité acoustique de plongée. Une pression sur les tympans. Au-dehors, un chariot de soins passe. Roues de caoutchouc sur linoléum poli. Maëlle est partie depuis dix minutes, mais l'air semble encore déplacé par sa présence. Une stase atmosphérique. Une démangeaison me pique la nuque, sous le col

de ma chemise. Je ne me gratte pas. Céder serait admettre que mon équilibre interne est compromis.

Je note l'heure : 17h42. Une calligraphie anguleuse, incisive. Le crissement résonne dans mon thorax. Pourquoi ai-je évité son regard lorsqu'elle s'est levée ? Une analyse objective suggérerait un respect scrupuleux du périmètre thérapeutique. Mais mon inconscient murmure une autre vérité. J'avais peur de ce que j'aurais pu lire dans la courbure de ses cils. Une reconnaissance. Une familiarité. Un grain de café oublié sur le coin du sous-main m'irrite l'œil. Un détail absurde.

Mon pouce presse le corps de l'instrument jusqu'à ce que l'ongle devienne livide. Je desserre l'étreinte. Le sang revient. Flush capillaire rose. Je contrôle encore ma physiologie. Revenir à la symptomatologie. « La patiente présente un clivage marqué entre son expression corporelle figée et l'intensité de sa charge transférentielle. » Des mots-boucliers. En qualifiant son regard de transfert, je le déshumanise. Je le transforme en symptôme archivable. Je transforme mon trouble en une observation savante pour ne pas ressentir l'impuissance de l'homme face au miroir.

Une poussière traverse le faisceau de ma lampe. Elle hésite, suspendue. La clinique est un environnement aseptisé, mais le chaos s'infiltré. Maëlle est cette poussière. L'élément non stérile. Je sens l'expansion de ma cage thoracique contre le cuir du fauteuil. Le cuir craque. Un son animal. Je tressaille. Mes mains sont posées à plat. Immobiles. Pourtant, une vibration résiduelle m'habite. Comme un diapason que l'on vient de frapper. Je dois saturer cette page de termes techniques. Ne plus laisser de place au doute.

Le métal brossé est froid. Une morsure bienvenue contre l'index. Je trace une ligne de séparation. Un trait chirurgical pour compartimenter l'émotion. « L'absence de logorrhée n'exclut pas une communication infra-verbale de type projectif. » La pointe s'enfonce dans le grain du vélin. Chaque lettre est une colonisation du vide. Son silence n'était pas une stupeur organique. C'était une attente. Elle habitait son

mutisme comme une position stratégique. Elle observait mes micro-mouvements. Mes inspirations. Le moindre battement de mes paupières. En notant cela, j'éprouve une satisfaction sèche. Mon rythme cardiaque se régule. Nommer la menace pour qu'elle cesse de m'envahir.

Je me redresse. Tension dans les lombaires. La LED au spectre bleuté écrase les reliefs du dossier, rendant les ombres portées presque solides. Je fixe la photo d'identité de Maëlle. Plus jeune, moins émaciée. Mais ce regard est déjà là. Cette fixité qui vise quelque chose derrière mon épaule. Je sors un mouchoir. Un carré de coton plié en quatre. J'essuie une trace de buée imaginaire sur le verre de ma montre. 17h51. Neuf minutes se sont écoulées. L'air semble encore chargé de son passage. Une odeur ténue de lessive bon marché et le sillage ferreux de son angoisse contenue. Ma nuque se raidit. Réaction de défense. Je code : « Résonance émotionnelle induite, gérée par une mise à distance cognitive. » Mentir par la précision. L'art de ne pas s'avouer vaincu par le transfert.

Le bruissement du papier est le seul rempart contre le silence. Pourquoi ai-je noté « transparence » à la page quatorze ? Un point d'interrogation m'accuse. Ce lapsus graphique brûle la rétine. Je saisis l'instrument et je rature. Furieusement. La fibre du papier s'effiloche. Une cicatrice opaque. Un trou noir. La transparence est l'ennemie du dispositif. Si elle voit mes failles, la structure s'effondre. Je redeviens le sujet vulnérable. Ma main tremble d'un millimètre. Une défaillance neuro-motrice. Je referme le poing sous le rebord du bureau. Maintenir la structure. À tout prix.

Je me penche à nouveau. Mes lunettes glissent sur une fine pellicule de sueur. Je ne les remonte pas. Le flou adoucit la réalité. « Prochaine étape : exploration de la mémoire sémantique. » J'entends encore ses pas. Le choc sourd des semelles en caoutchouc sur le linoléum. Un rythme de métronome. Pourquoi est-ce que je les compte encore ? Réflexe d'hyper-vigilance. Tactique de survie. Elle n'est pas une patiente ordinaire. Elle est une énigme cinétique qui dérègle mon horlogerie interne. M'observe-t-elle aussi dans sa chambre aux murs capitonnés ? L'idée même que je

puisse être l'objet de sa lentille inverse la polarité de mon monde. Je pose l'instrument sur le plumier. Parallèlement au bord. La symétrie contre le vertige.

Le sifflement de la ventilation s'insinue sous mes tempes. Je lève les yeux vers l'horloge. 17h42. Cette précision temporelle m'ancre loin des sables mouvants de l'empathie. Mes doigts se desserrent sur le cuir. Chaque inspiration est un calcul pour saturer mon sang d'oxygène. Je me lève. Le fauteuil émet un gémissement de succion qui déchire le silence. Trois pas vers la fenêtre. Mes talons claquent sur le parquet avec régularité. Je m'arrête à la distance exacte pour ne pas être vu de l'extérieur. Dehors, la lumière décline. Une feuille morte tournoie. Ce mouvement erratique m'irrite. Le chaos de la nature est une insulte. Je fixe mon reflet dans la vitre. Une silhouette floue. Est-ce là ce qu'elle voit ? Une fonction clinique dénuée de substance ? Je lisse le revers de ma blouse. La rigidité du tissu amidonné contre mon cou est une limite physique. Un rappel de mon rôle.

Je retourne à mon bureau. Le dossier repose au centre comme un cadavre sur une table d'autopsie. Je l'ouvre, mais mes yeux évitent les mots pour chercher le vide entre les lignes. Le non-dit. Je sors une règle en acier de mon tiroir. Le métal est glacial. Une morsure bienvenue. Je mesure l'espacement de mes notes. Je cherche une déviation. Un signe de perte de contrôle. Tout est aligné. Pourtant, je perçois une vibration. C'est l'écho de sa présence. Maëlle imprègne l'espace d'une charge si lourde que l'air devient difficile à déplacer. Je m'assois. Je refuse de m'adosser. La posture érigée est le dernier bastion de ma supériorité technique.

Une goutte de sueur trace un chemin lent le long de ma colonne. Je ne frissonne pas. Je l'analyse comme un simple signal somatique. Je reprends ma plume. Mon index appuie si fort que l'ongle blanchit. « La patiente manifeste une capacité inquiétante à l'introjection de la structure. Elle ne subit pas la thérapie, elle l'absorbe. » En écrivant, je réalise que ma main ne tremble plus. La mise en mots agit comme un sédatif. Mais le souvenir de son regard — ce bleu délavé qui fouillait mes zones d'ombre — percute ma certitude. Qui définit qui ? Je referme le dossier d'un coup sec. Le

claquement résonne comme un coup de feu étouffé. Le périmètre est maintenu. Pour l'instant.

Je dépose l'instrument sur son support en cristal, veillant à ce que son axe soit strictement parallèle au bord du sous-main. Le silence devient une substance gélatineuse. Mes paumes laissent des empreintes éphémères sur le bois sombre. Je les regarde s'estomper. Une évaporation de mon autorité. Pour rétablir l'équilibre, j'ajuste le presse-papier en verre de deux millimètres. Ce n'est pas une compulsion, mais une nécessité. L'ordre externe est la seule prothèse capable de soutenir mon ordre interne.

Le fauteuil qu'elle occupait conserve un affaissement concave. Un vide plein. Une absence avec une masse propre. Je fixe cette dépression avec une acuité qui confine à l'hyperesthésie. Chaque pli du cuir semble avoir emprisonné une particule de son discours silencieux. Un mutisme qui agit comme un solvant sur mes certitudes. « Contre-transfert. » Le terme clignote comme un signal d'alarme, mais je le classe dans les résidus gérables. Mes diplômes, alignés derrière des vitres antireflet, m'offrent une géométrie sécurisante.

Je sens une tension irradier vers ma nuque. Une contraction isométrique. C'est la trace physique du choc entre nos deux structures. Je me lève. Mes articulations produisent un craquement chirurgical. Je me dirige vers le lavabo dissimulé derrière le panneau de chêne. L'eau coule d'abord tiède, puis glaciale. Je plonge mes mains sous le jet. Le froid mordre la peau. Je me réancre. Ce n'est pas de l'hygiène, c'est une désidentification symbolique. Chaque goutte emporte un fragment de la contagion émotionnelle qu'elle a tenté de m'inoculer. Je relève la tête. Mon reflet dans le miroir a les traits tirés. Les pupilles dilatées. Je lisse mes sourcils pour effacer la ride d'inquiétude. Cette micro-expression de vulnérabilité est intolérable ici.

Un grain de poussière captive mon attention. Je reste immobile, mains dégoulinantes. Il refuse de se plier à la gravité. Un chaos miniature que je ne peux contrôler. Je

ressens un pincement acide à l'estomac. Maëlle est ce grain de poussière. Un élément étranger dans un système clos. Je saisis une serviette en papier. La texture rugueuse contre ma peau humide provoque un frisson que je réprime. L'essuyage est méthodique. Doigt après doigt. Rien ne doit subsister, hormis les notes. Ces remparts entre son abîme et le mien.

Je regagne mon siège. Le glissement de la peau contre mon pantalon produit un sifflement feutré. Je reviens dans la sphère de l'autorité. Derrière ce bureau dont la surface semble liquide, je redeviens le cartographe de la déchéance. J'ouvre le dossier. Je saisis l'instrument à plume d'or. Je vérifie l'alignement de la pointe. Un infime résidu d'encre séchée obstrue le canal. Je l'essuie avec dévotion. Épuration nécessaire. Le silence est total. Seul le bourdonnement du plafonnier vibre dans mes sinus.

« Séance du 14 novembre. La patiente maintient une posture de défi passif. »

La plume glisse avec une précision chirurgicale. L'odeur de l'encre — solvant et terre humide — provoque une micro-décharge de dopamine. L'odeur du contrôle. Pourtant, au « M » de son prénom, mon poignet subit une défaillance. Un spasme qui étire la jambe de la lettre. Je m'arrête. Je fixe cette scorie graphique. Une rature involontaire qui souille la symétrie. Un lapsus moteur. Mon artère radiale bat trop vite. Trop fort.

Respiration. Quatre secondes. Blocage trois. Expiration six. La cohérence cardiaque est ma seule défense. Maëlle est enfermée dans l'unité 4, derrière trois portes blindées, et pourtant son ombre sature l'air. Je revois l'instant où elle a incliné la tête de sept degrés. Un mouvement prédateur. Elle ne cherchait pas une réponse. Elle cherchait l'accroc dans mon armure professionnelle. L'endroit où mon propre refoulé pourrait s'engouffrer.

Je dois rectifier le récit. Avec une lame de rasoir, je gratte la surface du papier. Les fibres se soulèvent en une poussière blanche que je disperse d'un souffle. Le vide est rétabli. Je réécris par-dessus. Plus fort. La pointe griffe le support affaibli.

« La tentative de subversion du cadre thérapeutique semble être une répétition de son trauma originel. »

Chaque mot est un point de suture sur une plaie que je refuse d'examiner. Je transforme son hostilité en catégorie nosographique. Si je peux l'épingler dans mon herbier, elle ne peut plus m'atteindre. Un courant d'air froid frôle mes chevilles. Inexplicable dans ce bâtiment clos. Je ne lève pas les yeux. L'encre semble soudain plus sombre. Elle sature le papier, cherchant à déborder des lignes. Mes jointures blanchissent. Je me clive. Une partie de moi soigne, l'autre se noie. Le papier est la seule digue.

L'encre stagne dans la rainure creusée par la lame. Un lac d'un bleu-noir trop dense. Une pupille dilatée qui me fixe. Je repose l'instrument sur le marbre. Le cliquetis résonne comme un verdict. Ma main gauche s'ancre dans le buvard vert pour compenser un vertige sans nom. Je l'observe. Pâleur des phalanges. Nacre de l'ongle. Ce besoin de symétrie est une architecture de survie contre la fluidité de Maëlle.

Je me redresse. La popeline de ma chemise adhère à mon dos. Pourquoi cette sensation de froid alors que le thermostat indique vingt-et-un degrés ? Une somatisation. Je lisse le tweed de ma veste. Une sensation rugueuse pour revenir au réel. Je me remémore son immobilité. Elle ne clignait des yeux qu'une fois toutes les deux minutes. Un contrôle sphinctérien de l'image de soi. Une provocation. En refusant de se fragmenter, elle me force à douter de mon intégrité. Je reprends l'instrument.

« Le sujet projette sur l'observateur ses propres angoisses de morcellement. »

La plume gratte le papier comme de la soie déchirée. Qui observe qui dans ce huis clos ? Une humidité traîtresse perle à la naissance de mes cheveux. Je refuse de m'essuyer. Ce serait admettre une défaite. Je fixe la poussière dans le cône de lumière.

Elle est là, Maëlle. Dans l'invisible. Dans les interstices de mon discours. Ma description clinique n'est qu'une tentative de la momifier vivante. Pour ne plus subir le rayonnement de son traumatisme qui réveille mes propres échos. L'odeur de l'encre devient métallique. Le goût du sang d'une chute d'enfance. Un souvenir parasite. Je balaye tout d'un clignement de paupières. Je dois redevenir le contenant de son chaos.

La plume s'attarde sur le point final. Une protubérance d'encre qui refuse de sécher. Elle brille comme un œil sous l'halogène. Mon index droit tapote le bois. *Tap. Tap. Tap.* Un son sec. J'arrête le mouvement. Le silence de la clinique s'insinue, granuleux. Ma respiration est consciente. Je sens une raideur dans les trapèzes. C'est le contre-transfert qui parle. La réaction viscérale à l'indicible qu'elle transporte. Je devrais vérifier les verrous de la fenêtre, mais je reste soudé au siège. Prisonnier de ma propre géométrie.

Mon ombre portée sur le dossier paraît immense. Une griffe d'encre prête à rayer mes propres mots. Je ne l'ai désignée que par « le sujet ». Distanciation cognitive. Pourtant, l'acidité persiste dans mon estomac. Son regard de 14 heures. Cette fixité qui sondait les strates de mon déni. Elle ne parlait pas. Elle existait avec une intensité qui rendait l'oxygène rare. Je déplace ma main vers le bord du dossier. Le contact du papier est froid. Chaque geste est une micro-victoire sur le vertige. J'ajuste la lampe. Le pivot émet un grincement infime. Un cri de métal qui résonne dans mon crâne. Plus je me sens vaciller, plus je fige le monde extérieur dans une rigidité de musée.

La trotteuse de l'horloge avance par saccades. Le temps se découpe en segments oppressants. Maëlle, dans sa cellule de la zone B, maintient son silence. C'est un cri de guerre. Je devrais utiliser mon dictaphone, mais entendre ma propre voix me répugne. Ses inflexions pourraient me trahir. Je préfère le scriptural. L'écrit fige. L'écrit est une autopsie. Je rouvre le dossier. Je cherche une faille. Un lapsus. Rien. Tout est trop lisse. C'est cette perfection qui m'effraie. Ma capacité à me mentir avec l'élégance d'un expert.

Je saisis l'instrument. Le capuchon se dévisse avec une fluidité huileuse. Je trace une ligne verticale. Un trait de séparation entre les faits et les déductions. L'encre crée une étoile de capillarité avant de se figer. C'est un geste d'ancrage. Je note : *« Persistance d'un mutisme sélectif associé à une hyper-vigilance posturale. »* Les mots sont des boucliers. Ils transforment la terreur lue dans ses pupilles en une variable ajustable.

La boucle du « S » dans le mot « sujet » est trop large. Baroque. Un relâchement de ma motricité. Je resserre ma prise. Mes phalanges blanchissent. Je sens mon sang battre au bout des doigts. Un rythme métronomique. Lors de l'entretien, elle n'a pas bougé un cil pendant quarante-huit minutes. Elle était une sentinelle de pierre. Je ressens à nouveau cette démangeaison sous mes omoplates. Cette nécessité de détourner les yeux. Je refuse d'admettre que son silence est une question adressée à ma propre mémoire. J'aligne strictement le dossier sur le bord du sous-main. La symétrie est ma seule thérapie.

L'air devient plus dense. Une poussière se pose sur le mot « amnésie ». Elle est piégée dans l'encre comme un insecte dans l'ambre. Je ne l'enlève pas. Mon esprit dérive vers son complexe amygdalien, saturé de cortisol. Mais qu'en est-il du mien ? Pourquoi ma respiration se bloque-t-elle dès que je visualise son visage ? Un clivage fonctionnel. Mon cerveau analyse, mon corps réagit à une menace biologique. Je frotte mon pouce contre mon index. La peau est sèche. Rugueuse. Cela me ramène à la matérialité du bureau. À la sécurité des murs.

Je tourne la page. Le bruit du papier est un déchirement. Je raye les imprécisions de l'interne d'un trait sec. Une balafre d'encre. Ici, seule la rigueur protège de l'effondrement. Je note son tressaillement de narines quand j'ai mentionné 2014. Une micro-expression de dégoût. Un tiers de seconde. Pourquoi cette date ? Pourquoi cette réaction viscérale ? Une goutte de sueur perle à ma tempe. Un intrus thermique. Je ne l'essuie pas. J'observe son trajet lent. Je suis le clinicien de ma propre angoisse. L'observateur d'une dérive que je m'obstine à nier.

Ma main droite refuse de se détendre. Je perçois mon artère radiale contre le bord du bureau. Je dois consigner son refus de communication. Impératif catégorique. J'abaisse la plume. Elle ne trace pas le mot « mutisme ». Elle dessine une courbe inutile. Une rature nerveuse. Je fixe cette tache sombre. Une nécrose de ma volonté. Je respire par le nez. Lentement. Maëlle a été reconduite dans sa chambre il y a trente minutes, mais l'espace reste saturé d'elle.

Je repose l'instrument avec une lenteur chirurgicale. Ranger est une restauration narcissique. Je ferme les yeux. Des phosphènes dansent. Des éclats de lumière froide comme au bloc opératoire, là où l'on pratiquait ces interventions que la mémoire préfère occulter. Pourquoi ai-je mentionné 2014 ? C'est une erreur technique majeure. Une projection de ma propre temporalité. Je m'analyse avec cruauté. Mon pouce presse la cicatrice à la base de mon poignet gauche. Un relief que je n'examine jamais. Un réflexe proprioceptif. Je vérifie que je suis encore entier. Que ma frontière est étanche.

Je rouvre les yeux. Je fixe le mot « amnésie ». La tache d'encre a séché en relief. Je réalise que je ne soigne pas Maëlle pour la libérer. Je la soigne pour m'assurer que son passé reste sous clé. Classé. Mon besoin de contrôle est une prothèse identitaire. Si elle se souvient, le miroir de ma pratique se brisera. Je referme le dossier brusquement. Le claquement sec résonne contre les murs capitonnés comme un coup de feu dans une cathédrale. Je me lève. Ma chaise émet un gémissement métallique. Je vais vers la fenêtre. Dehors, le brouillard efface les angles. Tout est gris. Uniforme. Sécurisant. Je murmure un nom. Si bas que seul le reflet de ma respiration l'entend. Ce n'est pas son nom. C'est le mien. Une supplique. Je resserre ma blouse blanche, cette armure de coton qui me sépare de la folie des autres. Contre mon flanc, je sens le carnet de notes que je n'ai jamais montré. La séance de demain ne sera pas une thérapie. Ce sera un interrogatoire. Et je crains que ce ne soit moi qui finisse par avouer.

Chapitre 4

La Chambre des Reflets

L'air de la pièce stagnait, filtré jusqu'à l'asepsie par une ventilation industrielle au ronronnement monotone. Derrière son bureau d'acajou — un vestige d'autorité utilisé comme un rempart — Hugo cherchait l'équilibre. Il ajusta ses boutons de manchette avec une précision millimétrée, un rituel pour reprendre possession de son corps avant d'affronter celui des autres. Sous son poids, le revêtement sombre du fauteuil poussa un gémissement organique, un bruit presque obscène dans le silence clinique de la Chambre des Reflets.

Maëlle était déjà là, immobile. Elle n'avait ni salué, ni détourné les yeux. Elle existait dans une stase absolue, le dos droit, les mains posées à plat sur ses cuisses dans une symétrie qui évoquait davantage une effigie qu'une patiente en détresse. Hugo nota ce refus des politesses inutiles. Elle n'était pas là pour échanger, mais pour occuper l'espace. Il sentit son rythme cardiaque s'emballer, une réaction qu'il s'efforça de ranger dans la case de la vigilance professionnelle.

Il posa ses doigts sur son instrument d'écriture, un objet lourd dont la froideur l'aidait à ne pas dériver. Le silence s'étira. Ce n'était pas une absence de bruit, mais une pression atmosphérique qui semblait déformer les angles des meubles. Hugo attendit, s'accrochant à sa posture de neutralité. Dans son esprit, les rouages de la théorie s'enclenchaient : une phase de test, une provocation. Pourtant, alors que les secondes s'écrasaient les unes sur les autres, il perçut une altération du réel. Maëlle ne testait pas le cadre ; elle le dissolvait.

Ses yeux gris ne cillaient pas. Elle fixait un point précis entre les sourcils du psychiatre, une technique qui force l'interlocuteur à se sentir observé sans jamais être

véritablement vu. Hugo sentit une goutte de sueur poindre à la naissance de ses cheveux, une intrusion d'humidité dans son monde de certitudes sèches. Il déplaça son dossier de quelques millimètres, un geste de fuite pour soulager une tension devenue insupportable. Le vide que Maëlle maintenait entre eux commençait à se remplir de ses propres doutes. *Pourquoi ne parle-t-elle pas ?* La question, presque enfantine, heurta son assurance. Il se vit soudain tel qu'elle devait le percevoir : un homme figé dans un appareil de savoir, impuissant face à l'absence.

Le tic-tac d'une horloge invisible, ou peut-être le simple battement de ses tempes, devint assourdissant. Maëlle inclina légèrement la tête. Ce mouvement infime provoqua chez Hugo un sursaut. Sa respiration se fit plus courte. Il analysa son malaise comme une projection, comblant le néant par ses propres résidus d'angoisse. Elle était le miroir, et il n'aimait plus l'image renvoyée. Il devait rompre cette stase, non pour elle, mais pour sauver sa propre contenance. Ses lèvres s'entrouvrirent, cherchant une amorce qui ne trahirait pas son ébranlement.

L'air s'était solidifié. Hugo humecta ses lèvres sèches, un mouvement réflexe qu'il regretta instantanément ; dans ce jeu de reflets, chaque micro-expression était une concession territoriale. Sa gorge se noua. Il fixa les mains de Maëlle, cherchant une faille, un tremblement, le moindre signe de décharge psychomotrice. Rien. Ses doigts restaient longs, pâles, parfaitement immobiles sur le tissu rêche de son pantalon gris, tels des appendices de cire témoignant d'une absence.

Il se força à une inspiration lente pour abaisser son niveau de cortisol. L'odeur de la pièce — papier ancien et antiseptique — lui parut soudain oppressive. Ce mutisme n'était pas un simple symptôme ; c'était une occupation stratégique. En refusant d'investir la parole, elle le forçait à devenir le seul dépositaire du sens, une charge trop lourde. Parler, c'était reprendre le contrôle, mais c'était aussi avouer que ce silence l'avait déjà vaincu.

Maëlle battit enfin des paupières. Le mouvement fut si lent qu'il parut chorégraphié.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, son regard s'enfonça plus profondément encore dans cette zone entre ses sourcils, là où se logeait une tension sourde. Hugo se redressa, son dos rencontrant la fermeté du cuir avec une raideur d'automate. Ce clivage entre son corps qui cherchait le contact et son esprit qui exigeait la distance l'alerta sur sa propre fragilité.

Il ouvrit son dossier. Le frottement du papier contre le bois produisit un son sec, presque violent. Hugo ne quitta pas Maëlle des yeux. Il crut voir une lueur fugitive dans ses pupilles — une étincelle de mépris. C'était le moment où l'échange devait être manipulé avec une précision chirurgicale. Il ne s'agissait plus de soigner, mais de survivre à une déconstruction.

« Vous semblez attendre que je nomme ce qui nous réunit aujourd'hui », finit-il par articuler.

Sa voix résonna avec une texture granuleuse. Maëlle ne répondit pas, mais elle tourna ses paumes vers le plafond dans un geste d'offrande vide, une parodie de vulnérabilité qui le glaça jusqu'aux os. Ce n'était pas une invitation, c'était une mise en demeure de poursuivre sa propre autopsie à voix haute. Chaque seconde renforçait l'idée qu'il n'était que le spectateur de sa propre défaillance. Il sentit le poids de ses années de pratique s'effriter. Il détenait les clefs de la sémantique, et pourtant, devant ce bloc de silence pur, il se sentait comme un intrus dans son propre sanctuaire.

Une perle de sueur entama sa descente le long de sa colonne vertébrale. Maëlle releva les yeux, rencontrant son regard. Il ne vit aucune haine, seulement une attente vide, une patience minérale dévastatrice. Elle attendait qu'il s'effondre sous le poids de son propre mensonge, qu'il reconnaisse enfin la silhouette familière cachée derrière ses théories.

Hugo déplaça son poids sur son fauteuil, cherchant un ancrage que son corps lui refusait. Maëlle restait le point fixe d'un univers en train de se déliter. Elle utilisait le

silence comme un espace où il était forcé de déverser ses propres débris. Il tenta une respiration ventrale. L'air entra, chargé d'une note organique qui émanait de la jeune femme — un parfum de poussière oubliée. Cette odeur provoqua une synesthésie fulgurante : il crut voir les murs de son cabinet se couvrir de moisissures. Il devait briser cette chrysalide avant que le reflet qu'elle lui tendait ne devienne sa seule réalité.

Il vit Maëlle humecter ses lèvres. Sa langue passa sur la cicatrice de sa lèvre supérieure, soulignant le relief de cette chair meurtrie qu'Hugo avait jadis contribué à graver. Ce simple mouvement agit comme un déclencheur. La douleur s'élargit brutalement pour laisser place à un vertige vertical. Il n'était plus le médecin observant un sujet ; il était le complice d'un secret dont le refoulement était sa seule fondation. Maëlle le savait. Elle n'avait pas besoin de parler pour démolir son imposture ; elle n'avait qu'à être là, témoin muet d'une vérité masquée sous des diagnostics cliniques.

Hugo s'efforça de stabiliser ses mains contre le rebord du bureau. Maëlle inclina la tête sur le côté, un geste qui évoquait une attente prédatrice. L'ombre de ses cils se projeta sur ses pommettes comme des doigts de fumée. Il percevait désormais l'odeur de la pièce avec une acuité accrue : l'ozone, le bois ciré, et ce relent de peur qui n'émanait plus de la patiente, mais de ses propres pores. Sa gorge se serra. Il luttait pour ne pas rompre le silence par une excuse.

Maëlle ne cilla pas. Ses pupilles semblaient absorber les derniers vestiges de son assurance. Hugo sentit le poids de sa montre, le contact de l'acier contre sa peau lui parut brûlant. Il était prisonnier de son propre cadre. Ses doigts agrippèrent son carnet de notes comme un débris au milieu d'un naufrage. Ce n'était pas sa peur à elle qu'il ressentait. C'était la sienne, exhumée par ce silence chirurgical.

Maëlle pencha très légèrement le buste en avant, réduisant l'espace de sécurité. L'odeur du fer revint, plus prégnante. Hugo ferma les yeux une fraction de seconde.

Dans l'obscurité, l'image d'une sangle de cuir ne disparut pas. Il entendit le cliquetis d'une boucle qu'on ajuste. Il sentit la froideur d'un carrelage sous ses paumes.

Quand il rouvrit les yeux, Maëlle le fixait, un léger pli d'amertume au coin de la bouche. Elle n'était plus la patiente ; elle était le juge. Hugo voulut ajuster ses lunettes, mais son bras resta paralysé. Il n'était plus le clinicien ; il était la pathologie mise à nu.

— Vous tremblez, Hugo, murmura-t-elle enfin.

Sa voix était un souffle, une vibration qui fit s'effondrer ses dernières défenses. Le "Docteur" disparut. Il ne resta que l'homme vulnérable dont le cœur battait trop fort. La main de Maëlle se leva lentement pour désigner la cicatrice invisible qu'il portait au creux de son amnésie. La séance venait de se terminer par une défaite totale. Hugo était seul dans la chambre des reflets, et le miroir venait de se briser. La vérité n'était plus une hypothèse ; elle était là, assise en face de lui, impitoyable et prête à tout reprendre.

Chapitre 5

Le Syndrome du Sauveur

La main d'Hugo s'attarda sur le grain glacé de la chemise cartonnée. Ses doigts épousaient les bords cornés du dossier. Sous la pulpe de son index, il sentit la petite bosse d'une agrafe mal enfoncée. Un bourdonnement électrique émanait du plafonnier, projetant une lumière crue sur le linoléum gris perle du couloir. Il massa l'arête de son nez, un automatisme pour recalibrer sa vision chaque fois qu'une interférence menaçait sa concentration. À quelques mètres, le Dr Arnault l'attendait. Une silhouette tassée dans une blouse dont le blanc avait viré au jaunâtre. Hugo nota l'inclinaison de sa tête, ce signe de fausse empathie que les vieux praticiens utilisaient pour désarmer leurs cadets.

— Hugo, tu devrais déléguer le protocole de la 402, lâcha Arnault, la voix rauque de trop de cafés froids. Tu passes quatre heures par jour dans cette chambre. C'est hors limites.

Hugo ne répondit pas. Il compta mentalement les pulsations de son propre pouls dans sa carotide. Le calme était son armure. Il fixa une tache de café séchée sur la manche d'Arnault. Un détail qui trahissait un effondrement de la rigueur. Pour Hugo, cet avertissement n'était que le reflet de l'impuissance de son collègue. Arnault n'avait pas peur pour lui ; il avait peur de l'excellence qui soulignait ses propres lacunes.

— On ne lâche pas un sujet au milieu du gué, Marcus, finit-il par articuler. Sa voix était posée, blanche. Si je romps le lien maintenant, elle s'effondrera. Aucun neuroleptique ne pourra la rattraper.

Il vit la mâchoire d'Arnault se contracter. Hugo se sentit supérieur. Dans son esprit, il

n'était pas un homme obsédé, mais un gardien du seuil. Plus il ressentait l'attraction du cas, plus il se convainquait de sa propre neutralité chirurgicale. Maëlle n'était pas une femme, mais une équation dont il était le seul mathématicien autorisé.

— On murmure que tu modifies les rondes pour rester seul avec elle après vingt heures, insista Arnault en bloquant le passage.

Hugo sentit une bouffée de chaleur monter le long de sa nuque. Son visage resta de marbre. Il déplaça le dossier de la main gauche à la main droite, un mouvement lent pour reprendre le contrôle de son espace. L'odeur du désinfectant à la lavande semblait soudain saturer l'air. Ce n'était pas de la culpabilité, se dit-il, mais de l'indignation face à la médiocrité bureaucratique.

— Maëlle travaille mieux dans la pénombre. Sa photosensibilité est un reste de son choc initial. Je m'adapte, Marcus. C'est l'essence même du soin. À moins que la direction ne préfère le confort du planning à la guérison ?

Arnault soupira, un son long et humide. Il secoua la tête, mais ses yeux cherchaient une faille. Hugo soutint le regard. Il ne craignait rien. Il avait déjà réécrit l'histoire : il était le sacrifié, celui qui acceptait de se salir les mains dans la folie pour que les autres dorment tranquilles.

Il contourna Arnault avec une fluidité féline. Ses talons claquèrent sur le sol dur. Un rythme de métronome. Il était déjà mentalement dans la Chambre des Reflets. Il visualisait la disposition des chaises et le visage de Maëlle. Chaque pas vers elle était une couche de déni qu'il empilait sur ses propres souvenirs. Il ne la sauvait pas ; il érigeait un monument à sa propre gloire pour ne pas voir le gouffre derrière lui.

Devant la porte blindée de l'aile C, son badge frota contre le lecteur avec un cri strident. Hugo inspira l'air chargé de poussière et posa la main sur la poignée froide. Il savait que derrière ce panneau d'acier, la vérité n'était qu'une construction de plus.

Le dé clic du pêne résonna comme un verdict sec. Hugo poussa le battant. La porte offrit une résistance familière. À l'intérieur, l'air était plus dense, chargé d'une acidité discrète. Il ne chercha pas l'interrupteur. Ses doigts effleurèrent la paroi jusqu'au fauteuil de cuir. Le grain craquela sous son poids. Dans la pénombre, seule la veilleuse du moniteur projetait une lueur spectrale sur le sol.

Maëlle était près de la fenêtre. Elle ne se retourna pas. Hugo observa la ligne de ses vertèbres sous la peau diaphane. Une immobilité de proie. Il lissa le revers de sa blouse blanche, apaisant une angoisse qu'il refusait de nommer.

— Vous n'avez pas touché à votre plateau de seize heures, Maëlle.

Le silence fut épais comme du feutre. Hugo comptait les secondes. Ce refus de se nourrir n'était pas une simple obstination, mais un cri silencieux. Il se sentit investi d'une mission sacrée. Il devait décoder ce mutisme que les autres prenaient pour de l'impolitesse.

Elle tourna lentement la tête. Ses yeux étaient deux puits d'ombre.

— Vous parlez de mon corps comme s'il vous appartenait, murmura-t-elle enfin.

Sa voix était érodée par le mutisme. Hugo sentit une pointe de satisfaction. Elle entraînait dans l'arène. Il cligna des paupières, sentant le froid de la pièce. Il avait besoin qu'elle soit brisée pour être celui qui recolle les morceaux. C'était l'urgence de réparer ses propres failles, béantes depuis l'accident dont il ne gardait aucune trace consciente.

— Je ne possède rien, Maëlle. J'essaie de comprendre. Pour l'instant, vous confondez la privation avec la liberté.

Il se leva sans mouvement brusque. L'odeur de Maëlle, un mélange de savon neutre et de peur froide, lui monta aux narines. C'était l'odeur de son échec potentiel. Dans le reflet de la vitre, il vit son propre visage, sévère, presque christique. Tant qu'il agissait pour elle, il n'avait pas à se demander qui il était sans elle.

Maëlle fixa les barreaux de la fenêtre. Hugo observa le mouvement de sa gorge. Une déglutition sèche.

— La liberté, ce n'est pas le vide, Maëlle. C'est choisir ce qui nous attache. Vous, vous vous accrochez au néant.

Maëlle laissa échapper un rire bref, sans timbre.

— Et vous, Hugo ? À quoi vous accrochez-vous ? À ma maladie ? À l'idée que vous êtes un génie ?

Le tutoiement fut une décharge électrique. Dans la clinique, le "vous" était une armure, le "tu" un poignard. Hugo ne sourcilla pas, mais ses doigts se crispèrent sur le tissu de sa blouse. C'était une manœuvre attendue pour fragiliser le soignant. Pourtant, sous la surface, une fissure s'ouvrait. Un souvenir de tôle froissée tenta de remonter avant d'être violemment refoulé.

Il s'assit sur le bord du lit, brisant la distance de sécurité. Une transgression calculée. Il sentait la chaleur fébrile du corps de Maëlle.

— Je m'attache à la vérité, répondit-il d'une voix ferme. Même celle que vous étouffez.

Maëlle tourna enfin les yeux vers lui. Son visage paraissait sculpté dans l'albâtre.

— La vérité est dangereuse pour un homme qui veut être un saint, lâcha-t-elle avec

une douceur venimeuse.

Hugo sentit le sang battre dans ses tempes. Elle déconstruisait son identité. Mais loin de s'en effrayer, il y vit une confirmation : s'il était attaqué, c'est qu'il touchait au but. Il ne voyait pas que son empathie était un linceul qu'il tissait pour lui-même.

Il avança la main vers son poignet. La peau était si fine qu'on voyait les veines bleues. Un frisson parcourut l'échine du psychiatre. À cet instant, l'espace entre son doigt et sa peau était l'abîme qui séparait sa mémoire de ses actes.

— Dites-moi ce que vous voyez quand vous fermez les yeux. Réellement.

Le silence devint électrique. Maëlle resta immobile, une statue attendant le coup de marteau. Hugo retint sa respiration. Au loin, le bruit d'un chariot de médicaments rappelait la réalité qu'il s'apprêtait à trahir pour elle.

Le bout des doigts d'Hugo flottait toujours près du pouls de Maëlle. Il percevait sa chaleur. Pour lui, c'était une manœuvre de secours : pour qu'elle sorte de son absence, il devait devenir son seul ancrage. Maëlle ne cilla pas. Elle semblait scruter les zones d'ombre derrière le front du médecin.

— Je vois du métal, murmura-t-elle. Du métal qui se tord. Un gémissement, comme une bête qu'on égorge.

Hugo reçut la phrase en plein plexus. Un réflexe archaïque. Ce n'était pas sa mémoire, se jura-t-il, mais une projection qu'il recevait de plein fouet. Il se concentra sur la texture rêche du drap. Il devait rester le sujet observant, celui que les débris des autres n'atteignent jamais.

— Le métal symbolise souvent l'enfermement, analysa-t-il, sa voix redevenant clinique. Vous vous sentez piégée ici.

Il s'agrippait à ses concepts comme un naufragé. Chaque mot était une brique pour reconstruire le mur. Pourtant, son cœur s'emballait. Le tic-tac de sa montre semblait résonner contre le béton.

Maëlle esquissa un sourire qui ne monta pas aux yeux. Elle déplaça son bras, effleurant la main de Hugo. L'impact fut une brûlure.

— Vous n'écoutez pas, Hugo. Vous cherchez des symboles. Mais le métal est froid. Il sent l'huile de moteur et le sang séché. Est-ce que vos manuels parlent de l'odeur de la faute quand elle fermente dans une carcasse de voiture ?

Hugo se raidit. Un flash de lumière crue perça ses paupières. Il lutta contre une nausée acide. Sa rationalité s'effritait. Le lit grinça, un bruit dérisoire qui souligna sa fragilité. Il était le maître des lieux, et pourtant, il attendait l'aveu. Il massa machinalement ses doigts. Le cuir du fauteuil émit un craquement sourd.

— Votre discours s'enferme dans l'accident, nota-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de lisser. C'est une façon de rejeter la faute sur une machine.

Sa main tremblait imperceptiblement. Il pensa aux avertissements de son chef de service. Meyer ne comprenait rien. Soigner Maëlle était l'unique moyen de valider son existence face au vide de son appartement.

— Vous parlez de théorie, Hugo. Mais regardez vos mains. Pourquoi refusez-vous de sentir l'essence ?

Hugo ferma son carnet. Le claquement fut un coup de fouet. Il se redressa, les épaules verrouillées. Il était l'Architecte. Il devait la ramener à sa version du réel. S'il acceptait l'image de la voiture, le Sauveur n'était plus qu'un homme brisé dans les décombres.

Il se leva. Le cuir émit un soupir de succion indécent. Il fit trois pas vers la fenêtre, les mains jointes derrière le dos. Ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes. Au-dehors, la cour était baignée d'une lumière d'aquarium. Il voyait son propre reflet décapité par le plafonnier.

— Votre esprit invente des odeurs pour masquer la douleur, déclara-t-il. C'est un processus classique de déplacement. Rien de plus.

Il versa de l'eau dans un verre. Le bruit du cristal fut une cloche d'agonie. Sa gorge était sèche. En buvant, une douleur aiguë saisit ses molaires, le ramenant à sa propre matérialité. Maëlle ne cilla pas. Elle voyait à travers sa blouse, jusqu'au mécanisme rouillé de son déni. Hugo reposa le verre avec une précision millimétrée. Chaque geste était une brique de plus. Pour lui, soigner Maëlle était une expiation secrète. Chaque séance était un procès dont il était le juge et l'accusé.

— Revenons à votre rêve. Si nous oublions l'odeur d'essence, que reste-t-il derrière cette porte ?

Il guettait la faille. Mais l'air s'épaississait. Maëlle pencha la tête. Elle l'observait avec une pitié qui le fit frissonner. Elle ne cherchait pas la sortie, mais la brèche dans son armure. Hugo s'agrippa aux accoudoirs. Son cœur cognait.

Le silence se condensa. Maëlle fixa ses pupilles dans les siennes. Hugo sentit une pression au creux de l'estomac.

— La porte est lourde, murmura-t-elle. En chêne sombre. Comme celle de votre bureau, Hugo.

Le prénom l'atteignit comme un scalpel. Il maintint sa posture, mais une goutte de sueur glissa entre ses omoplates. Il ne la recadra pas. Ce serait avouer sa faiblesse.

— Une projection intéressante, dit-il. Vous incarnez l'obstacle dans les objets qui vous entourent. Mais si vous touchiez la poignée... quelle serait sa température ?

Il guettait un tic. Il devait absorber sa souffrance pour lui rendre une réalité supportable. C'était son grand œuvre. Il ignorait ses propres jointures blanches et sa respiration erratique. Maëlle esquissa un geste vague.

— Le métal est brûlant. Comme si on avait essayé d'effacer les traces avec du feu. Vous savez ce qu'on ne peut pas brûler, Hugo ?

Le ronronnement de la climatisation monta en régime. Hugo sentit une odeur de plastique calciné saturer la pièce. Une hallucination. S'il fuyait, il perdait tout.

— Les faits, Maëlle. Mais on peut changer leur perception. C'est ce que nous faisons. Nous réécrivons votre histoire.

Il s'entendit parler. La tirade sonnait faux. Maëlle se redressa. Elle occupait tout l'espace.

— Vous essayez juste de repeindre la porte pour oublier que vous avez perdu les clés.

Un acouphène siffla dans l'oreille d'Hugo. Il devait la ramener au carburant, à n'importe quoi d'autre que lui. Son esprit brassait des diagnostics pour isoler le virus avant l'infection totale.

— Le carburant, insista-t-il en se penchant vers elle. Pourquoi cette odeur maintenant ?

Une larme solitaire perla au coin de l'œil de Maëlle. Elle resta suspendue, capturant la lumière des néons. Elle reflétait l'image minuscule d'Hugo, recroquevillé derrière son

bureau comme un enfant derrière une barricade.

Hugo fixa ce point de brillance. Il enregistra le signe clinique pour transformer cette femme en simple recueil de symptômes. Il déplaça son stylo de trois millimètres. Le goût métallique de pile usagée lui desséchait la langue. Maëlle l'attendait avec une patience minérale. Dans le reflet de la larme, Hugo vit l'ombre d'une silhouette enterrée sous ses diplômes.

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? Est-ce parce que l'odeur de carburant est devenue la vôtre ?

Il ajusta sa veste en tweed, un geste d'autorité dérisoire. Il afficha une assurance rigide.

— Le "carburant" est votre colère, Maëlle. Une énergie inflammable que vous n'osez pas diriger vers les responsables.

Il croisa les jambes. Le tissu chuinte. La larme se détacha enfin. Elle s'écrasa sur le revers de sa blouse blanche, y laissant une tache sombre. Une souillure sur son uniforme de sauveur. Maëlle ouvrit la bouche pour prononcer un prénom qui n'était pas dans le dossier.

— Clara.

Hugo ne cilla pas, mais le sang reflua de ses mains. Son cerveau chercha une étiquette : écholalie, déstabilisation. Mais le nom résonnait. Il fixa la tache sur sa manche. La laine de sa veste l'irritait comme du barbelé.

— Clara, répéta-t-il d'une voix blanche. Une figure du passé que vous tentez de me substituer ?

Il s'efforça de stabiliser son souffle. Le silence de Maëlle agissait comme un acide. Elle fixa la souillure sur sa blouse.

— Ne faites pas ça, Hugo, murmura-t-elle. Ne rangez pas Clara dans une boîte. Elle déteste les endroits clos. Presque autant que vous détestez les miroirs.

Une décharge électrique parcourut ses bras. Hugo se pencha en avant pour reprendre l'ascendant. L'odeur de brûlé revint, mêlée à une effluve de violette fanée.

— Ce prénom est un écran de fumée, articula-t-il. Qui est Clara ?

Il guettait la rupture. Mais Maëlle ferma les yeux, respirant l'air comme une forêt après l'orage. Le temps se dilata. Dans l'esprit d'Hugo, une image s'alluma : un couloir sombre, et le rire cristallin d'une enfant qu'il avait juré d'oublier.

La violence du souvenir fut un choc physique. Hugo crispa ses doigts sur le cuir froid. "Souvenir-écran", se dit-il pour se protéger. Il isola l'affect et se concentra sur la poitrine de Maëlle. Une mèche de cheveux dessinait une virgule d'encre sur son front. Hugo s'accrocha à ce détail. L'observation était neutre. L'observation était sûre. Pourtant, la violette fanée lui donnait la nausée.

— Votre silence est une mise en scène, reprit-il. Vous évitez la mise en mots de Clara. C'est scolaire.

Il espérait un sursaut d'ego. Mais Maëlle habitait le vide. Hugo sentit la sueur tracer un sillon de glace dans son dos. Pourquoi croyait-il la sauver ? Son acharnement n'était qu'un vernis pour masquer l'effroi de se voir se fissurer.

Maëlle ouvrit les yeux. Ses pupilles dévorèrent son iris.

— La séance est terminée, Hugo. Mais Clara reste ici. Elle connaît votre couloir

mieux que vous.

Elle se leva sans un bruit. Hugo resta cloué à son siège, observant son ombre s'éloigner. Le déclic de la porte résonna comme un coup de feu. Il était seul. Ses mains tremblaient. Il saisit son carnet et nota : « Poursuivre le protocole. »

En rangeant son stylo, il s'aperçut qu'il avait griffonné un nom dans la marge, inconsciemment. Une écriture qui n'était pas la sienne. Un nom qu'il ne reconnut pas de suite, mais dont chaque lettre criait une vérité enterrée. Il referma le carnet d'un coup sec. Le silence de la pièce était total, mais le rire d'enfant continuait de résonner, persistant, au fond de sa mémoire.

Chapitre 6

Transfert Inversé

La lumière d'octobre filait à travers les persiennes renforcées, découpant le bureau en lamelles de gris et d'ocre. Hugo ajusta sa posture, cherchant dans le revêtement sombre de son fauteuil une assise que son dos lui refusait. Il sentait la pointe de son stylo-plume peser contre la pulpe de son index, un point de pression familier. En face de lui, Maëlle restait immobile. Une statue de silence dont l'ombre s'étirait sur le tapis d'orient, déformée par les plis de la laine.

Il remonta ses lunettes du bout du majeur, un geste machinal destiné à stabiliser une vision que la fatigue rendait floue. Maëlle leva la main droite. Elle n'avait pas de lunettes, mais ses doigts longs et pâles s'arrêtèrent à la même hauteur, reproduisant le mouvement avec une précision de métronome. Le silence qui suivit n'était pas un vide. C'était une matière dense, un gel acoustique où chaque battement de cœur résonnait contre les parois de son crâne.

— Vous semblez pensive aujourd'hui, Maëlle, finit-il par articuler.

Sa voix conservait cette neutralité feutrée qu'il avait mis des années à polir. Il savait que ce « vous semblez » servait surtout à maintenir la distance. Maëlle ne répondit pas. Elle inclina la tête sur la gauche, d'un angle précis, celui-là même qu'Hugo adoptait lorsqu'il simulait l'écoute pour masquer un agacement. Sa gorge se serra. Le frottement du col de sa chemise contre sa pomme d'Adam devint une constriction.

Hugo chercha refuge dans son carnet. Alors qu'il griffonnait un terme clinique dans la marge, il sentit son pouce gauche frotter nerveusement la tranche du papier. En levant les yeux, son sang se glaça. Maëlle, les mains posées sur ses genoux, faisait glisser

son pouce contre le tissu de son pantalon, suivant le rythme saccadé de son propre tic. C'était une synchronisation parfaite. Obscène.

La pièce parut se contracter. Hugo lutta contre l'envie de croiser les bras, craignant de lui offrir une nouvelle posture à piller. Il se concentra sur la sensation du tapis sous ses semelles. Maëlle n'était pas dans la provocation ; son visage restait lisse, ses yeux d'un bleu délavé fixés sur un point invisible derrière l'épaule du psychiatre. C'était une dévoration par l'imitation. Chaque fois qu'il se penchait en avant, elle l'imitait, réduisant l'oxygène entre eux.

Une perle d'humidité naquit à la lisière de sa tempe. Il n'osa pas l'essuyer. Il était le sculpteur devenu l'argile. Sa propre gestuelle, d'ordinaire invisible, lui revenait en pleine face, dénudée, révélant les fêlures qu'il pensait avoir colmatées par les livres. Maëlle utilisait son propre corps comme une caisse de résonance pour lui renvoyer ses angoisses.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-il, sa voix trahissant une faille.

Il s'en voulut de cette vulnérabilité. Maëlle laissa passer dix secondes, la durée exacte qu'il s'imposait toujours avant de répondre. Elle entrouvrit les lèvres. Avant même qu'un son ne sorte, sa mâchoire se crispa du côté droit, précisément là où Hugo souffrait d'un bruxisme nocturne. Elle expira un souffle court.

— Je ne fais rien, Hugo, murmura-t-elle enfin. Je suis simplement là où vous me regardez.

Le son de son prénom, prononcé avec cette intonation qu'il réservait à ses collègues en crise, le frappa. Elle avait capturé l'essence de son autorité factice. Il posa son stylo sur le bureau. Le métal cliqueta contre le bois verni. Maëlle ajusta ses propres mains dans l'exact prolongement de l'axe de l'objet. Une géométrie de l'aliénation.

Hugo fixa le stylo immobile. La pointe pointait vers Maëlle comme une accusation muette. Un grain de poussière dansait dans le faisceau de la lampe. Il le regarda dériver, cherchant un instant de répit dans ce détail insignifiant. Rien.

Il tenta une manœuvre de dégagement en déplaçant son buste latéralement. Maëlle suivit le mouvement avec une fluidité reptilienne. Ses épaules s'ajustèrent à la milliseconde près. Elle colonisait son identité par une mimesis totale. Hugo sentit le froid du cuir sous ses paumes ; il s'y accrocha pour ne pas sombrer dans le vertige.

Il se racla la gorge. Le son fut immédiatement doublé par un écho charnel provenant de la gorge de Maëlle. Même tonalité sèche. Même vibration métallique. Le choc lui fit l'effet d'une décharge le long de la colonne vertébrale. Elle ne copiait plus le geste, elle habitait le malaise qui le générait.

— Vous semblez chercher quelque chose dans mes gestes, Maëlle.

Il observa ses propres mains. Elles tremblaient. Maëlle laissa ses doigts vibrer à la même fréquence erratique. Elle affichait ce calme blanc des sujets ayant renoncé à toute défense. Elle lui montrait ce qu'il passait ses nuits à nier : une fragilité organique dissimulée derrière une blouse impeccable.

L'air sentait le papier vieux et l'antiseptique. Une odeur de tombeau. Hugo voyait la pupille de Maëlle se dilater en synchronie avec la sienne. Ce n'était plus de la psychiatrie ; c'était une déconstruction chirurgicale. Chaque défense tombait. Elle ne cherchait pas à guérir, elle exigeait qu'il reconnaisse la vérité : la frontière entre le médecin et le fou n'était qu'une construction de l'esprit.

Sa mâchoire se contracta à nouveau. Le craquement de l'articulation résonna dans son crâne comme un coup de tonnerre. Maëlle sourit alors d'un sourire qu'il connaissait par cœur. C'était le sien. Celui qu'il réservait aux cas désespérés, mêlant compassion feinte et supériorité.

Hugo sentit le sol se dérober. La pièce s'étira. La silhouette de Maëlle devint hyperréelle. Il saisit le bord du plateau en chêne, ses ongles s'enfonçant dans le bois. Il perçut l'odeur métallique de sa propre anxiété. Maëlle respirait désormais par le haut du buste, de manière saccadée, imitant l'apnée dans laquelle il venait de sombrer.

Elle le forçait à inhaler le poison de sa propre présence. Chaque geste devenait une donnée intégrée à son système. Hugo leva lentement la main vers ses lunettes. Son doigt toucha la monture avec un clic dérisoire. Dans son champ périphérique, le bras de Maëlle s'éleva. Elle n'avait pas de lunettes, mais ses doigts se refermèrent sur le vide, pinçant l'air avec une minutie qui fit refluer le sang du visage d'Hugo.

— Vous cherchez à établir une alliance... commença-t-il.

Ses mots flottaient, inutiles. Une intellectualisation de bas étage. Son épaule gauche tressaillit, une décharge logée dans le trapèze. Le spasme fut bref. Presque instantanément, le buste de Maëlle fut secoué par la même secousse. Elle passait le symptôme au microscope.

Le silence devint une agonie métronomique. Hugo ne savait plus quel mouvement initier. Ses muscles brûlaient sous l'effet de l'acide lactique. Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe. Il ne s'essuya pas. Maëlle fronça le sourcil gauche, mimant la sensation de l'humidité sur sa peau sèche. Elle poussait le vice jusqu'à l'hallucination tactile.

Il voulut parler. Sa gorge était un désert.

Le stylo-plume lui échappa.

Il roula sur le tapis.

Silence de plomb.

Maëlle leva la main droite. Ses doigts se replièrent l'un après l'autre, imitant le geste

de ranger le stylo, alors qu'Hugo ne l'avait pas encore fait. Elle anticipait l'impulsion nerveuse.

— Vous semblez agité, Hugo, murmura-t-elle.

La voix était la sienne. Le timbre, l'inflexion, la douceur distante. Un coup de grâce. Hugo ouvrit la bouche. Aucun son. Il ne savait plus quelle voix lui appartenait. Maëlle ne bougea pas. Un sourire, reflet exact de son propre doute, étira ses lèvres. Il n'était plus le sujet observant. Il était devenu l'objet observé par son propre symptôme.

Chapitre 7

Amnésie Dissociative

La surface du visage n'existait pas. Dans la brume de son sommeil, Hugo avançait dans un couloir bordé de silhouettes dont les traits avaient été gommés. Ce n'était plus de la peau, mais une érosion patiente, une amnésie qui transformait chaque patient en mannequin de cire. Il cherchait une ride ou un grain de beauté. Ses doigts ne rencontraient que la tiédeur d'une chair sans orifices. Puis, au bout du corridor, une silhouette plus petite attendait. Hugo savait que s'il s'approchait assez pour voir ce vide, sa raison s'effondrerait.

La secousse fut muette. Hugo ouvrit les yeux sur le plafond gris perle de sa chambre de garde. Une sueur froide rendait ses draps poisseux. Son cœur cognait contre ses côtes, un martèlement sourd qu'il tenta de calmer en comptant. Le silence de la clinique pesait de tout son poids de béton, seulement troué par le ronronnement de la ventilation. Il resta immobile. C'était son rituel : traiter l'effroi comme une simple décharge d'adrénaline, une erreur de codage due au surmenage.

Il se redressa. Ses vertèbres craquèrent. Ses pieds cherchèrent le contact froid du linoléum. Il atteignit le verre d'eau sur la table de chevet, notant la légère instabilité de ses doigts avant de serrer le cristal. L'eau était tiède. Hugo refusa de penser à Maëlle, refusa de lier ce rêve de visages vides à la femme qui, quelques étages plus bas, attendait dans l'ombre.

Il s'approcha du lavabo. La lumière crue fit grincer ses pupilles. Le miroir lui renvoya l'image d'un homme de quarante ans dont la structure osseuse semblait être le seul rempart contre l'épuisement. Il passa ses mains sous l'eau glacée, pressant ses tempes pour écraser les pensées parasites. Le clivage fonctionnait encore. D'un côté, le

psychiatre. De l'autre, l'homme qui ignorait que sa propre psyché utilisait les mêmes outils que ses patients pour survivre. Il vérifia ses traits dans la glace. Tout était là. Son nez, sa bouche. Rien n'avait été lissé.

Le tic-tac de sa montre s'amplifiait. Il s'essuya le visage avec une serviette rêche, une agression volontaire pour s'assurer qu'il pouvait encore ressentir la douleur. Il n'était pas en train de fuir. Il maintenait simplement le cadre nécessaire.

Il retourna s'asseoir. L'obscurité était striée par les reflets bleutés des moniteurs du couloir. Il songea au concept de formation réactionnelle, cette tendance à agir à l'opposé d'un désir refoulé. Était-il l'architecte de sa propre cellule ? L'idée fut balayée. Il était le médecin. Elle était le cas. Pourtant, dans le silence, il crut entendre le froissement d'un vêtement. Un bruit ténu, venant du couloir déserte.

Hugo se figea. Ce n'était pas de la peur, mais une alerte physique. Le son avait la texture d'une soie lourde glissant sur le sol. Son cœur heurta sa cage thoracique. Il analysa ce sursaut comme une réponse organique archaïque, mais son corps refusait de se soumettre à son intellect. Il se leva. Chaque articulation produisit une déflagration dans l'acoustique parfaite de la pièce.

Il fit un pas, puis deux. L'air sentait l'ozone et le détergent. Il posa la main sur la poignée en métal brossé, un levier froid dont la surface reflétait les clignotements des écrans. Il s'arrêta, l'oreille contre le panneau. Rien. Juste le sifflement de la climatisation.

La porte s'entrouvrit. Une lame de lumière bleue trancha son visage. Le couloir s'étirait, artère déserte rythmée par les portes closes. Rien ne bougeait sous les néons, et pourtant, il restait ce sillage invisible laissé par un corps en mouvement. Hugo scruta les ombres au bout du corridor. Il se demanda si sa mémoire ne créait pas des hallucinations pour combler les blancs.

Il franchit le seuil. Sous ses pieds nus, le sol était d'une froideur chirurgicale. Il s'immobilisa de nouveau, le dos contre le chambranle. Il y avait la persistance de ces visages sans yeux, et il y avait Maëlle. Admettre le lien reviendrait à accepter une brèche. Le souvenir n'était pas un sanctuaire, mais un poison qu'il fallait isoler.

Son regard se fixa sur le voyant rouge d'une caméra de surveillance. Un œil unique qui enregistrerait sa dérive. Il se redressa par réflexe. Il devait incarner la norme. À l'angle du couloir, le miroir de circulation offrait une vision déformée des lieux. Dans le reflet argenté, son visage lui apparut comme une tache inquiétante. Ses traits étaient étirés, ses orbites creusées. Il ressemblait à un étranger. Un claquement métallique — une conduite de chauffage — le fit sursauter violemment. Hugo plaqua une main sur son sternum. Il n'était pas une proie.

Puis, l'odeur de Maëlle — savon neutre et acidité métallique — satura l'air. Une présence. L'ombre n'était pas une absence de lumière, mais une extension rampante du vide. Ses mâchoires se contractèrent. Son esprit tenta de réduire l'image à une équation neurologique. Une paréidolie. Rien de plus. Mais l'ombre bougea. Un glissement de quelques millimètres sur la paroi.

La sueur sur ses tempes était désormais du givre.

— Maëlle ? murmura-t-il.

Sa voix était un souffle écaillé. Aucune réponse. Il s'avança encore, l'épaule frôlant le mur dont la peinture écaillée lui griffa l'index. Cette sensation de réel aurait dû le rassurer. Elle ne fit qu'ancrer l'épouvante dans la matière. Il était le rempart, mais face à cette silhouette, il redevenait un enfant cherchant le monstre dans les plis d'un rideau.

Il pivota. Elle était là, à trois mètres. Une femme en blouse blanche, immobile, absorbant la clarté pour la transformer en aura spectrale. Hugo sentit ses talons

s'ancrer dans le sol. Le psychiatre en lui tenta d'indexer les données : port de tête incliné, prostration catatonique. Mais s'il la nommait, il s'effondrait.

Il remonta son regard. Un spasme fit vibrer sa paupière. Le visage qu'il fixait présentait cette topographie terrifiante : une surface lisse, sans reliefs. Sa rétine censurait le retour du refoulé. Il ne voyait pas Maëlle ; il voyait l'impossibilité de Maëlle.

— Vous ne devriez pas être ici, articula-t-il.

La silhouette amorça un mouvement. Un poids passant d'une jambe à l'autre. Ce n'était pas agressif, c'était une invitation. Hugo vit une mèche de cheveux sombres s'échapper du bandeau et balayer une pommette dont il connaissait la courbe exacte. Le "Sauveur" en lui se fissura.

Il s'arrêta à deux mètres. Le périmètre de sécurité s'était liquéfié. Il sentait l'humidité de sa paume contre sa blouse. Maëlle ne bougeait plus, sa main suspendue près de sa joue vide. Hugo nota un détail : un fil lâche qui dépassait de son propre poignet. Il s'y accrocha.

— Vous avez froid, Maëlle ?

L'usage du prénom fut une erreur. Elle inclina la tête. Le froissement de son vêtement produisit un son de papier déchiré. Elle leva la main vers son propre visage, effleurant ce vide qu'il s'obstinait à voir. Un geste pour prouver qu'elle existait encore, malgré l'oubli qu'il lui imposait.

— Vous ne dites rien, Hugo, murmura-t-elle.

Il crut entendre ces mots, bien que ses lèvres fussent absentes. Le son frappa son plexus. Il se revit dans son cauchemar, tenant le chiffon imbibé de solvant pour

décaper les portraits. Il réalisait que son déni était ce solvant. Il l'effaçait pour se protéger.

Maëlle fit un pas de plus. La distance devint indécente. Hugo sentit la chaleur de son corps. Dans l'angle mort de sa conscience, une image vacilla : une forêt, le craquement d'une branche, et ce même visage qui l'observait sous la pluie. Il chassa l'image, mais la fissure était faite. Ce qu'il percevait n'était plus le vide, mais le début d'un contour. Un regard qui exigeait justice.

Hugo crispa ses doigts sur le rebord en acajou de son bureau. Le vernis était froid. Il sentait la sueur glisser le long de son cuir chevelu. Ses yeux restaient fixés sur l'ongle de Maëlle, une petite virgule de kératine posée sur un dossier médical jauni. Ce silence n'était plus un vide thérapeutique. C'était une matière dense qui s'insinuait dans ses bronches.

— Vos pupilles se dilatent, Hugo. On dirait que vous commencez à me voir.

Elle ne parlait plus comme un cas clinique. Sa voix était un souffle qui heurta son visage. Hugo vit la petite cicatrice en forme de virgule au creux de son poignet. Ce n'était plus une suggestion. C'était une preuve. Il se souvint de la sensation de cette peau sous ses doigts, des années plus tôt, avant l'armure et les titres.

Il tenta de formuler une phrase protocolaire. Les mots restèrent coincés. S'il parlait, il avouait. Il luttait contre une pulsion de fuite, mais ses membres pesaient des tonnes. Son regard descendit vers le papier blanc sur son bureau. Il n'y vit pas de notes. Il vit une chambre froide, des sangles, et ce regard qu'il avait ignoré, une seringue à la main.

Le transfert s'était inversé. Il n'était plus le miroir. Elle était le sien. Et ce qu'il y voyait était un monstre drapé dans une blouse blanche. Hugo releva les yeux. Ce ne fut pas le psychiatre qui regarda la patiente, mais le coupable qui fit face à son juge.

Le néon au-dessus d'eux grésilla une dernière fois avant de s'éteindre. Dans la pénombre, les traits de Maëlle revinrent, un à un, comme une condamnation.

Chapitre 8

Notes Cliniques : L'Érosion du Cadre

Le stylo repose contre l'index d'Hugo, une pression constante qu'il s'inflige pour maintenir un ancrage dans la réalité de son bureau. L'instrument, un métal froid et lourd, est le prolongement de sa volonté de structure. Il observe la pointe d'iridium effleurer le papier du carnet, là où l'encre forme une petite flaque sombre qui menace de traverser la fibre. Le silence de la Chambre des Reflets possède une texture granuleuse, une épaisseur saturée de particules de doute.

Maëlle est assise en face de lui. Sa posture imite la sienne avec une précision troublante. Elle ne bouge pas. Ses yeux, d'un gris d'orage, scannent les micro-mouvements de son visage. Hugo réajuste ses lunettes d'un geste sec. C'est une manœuvre de diversion habituelle. Il tente de masquer l'accélération de son pouls, soignant son apparence pour ne pas affronter le vertige. Dans ce face-à-face, chaque seconde qui s'étire devient un laboratoire où les certitudes s'effritent.

Une odeur ténue de savon antiseptique se mêle à la senteur âcre du papier ancien. C'est l'odeur de son autorité. Pourtant, un détail accroche son regard : sur le coin du bureau, le presse-papiers en cristal a été décalé de quelques millimètres. Hugo se souvient l'avoir placé exactement à l'intersection des lignes du bois. Ce décalage infinitésimal résonne en lui comme une profanation. Maëlle l'a-t-elle touché ? Sa propre mémoire produit-elle des lacunes ?

Il prend une inspiration lente. Un léger sifflement dans sa narine gauche, presque inaudible, l'agace. Le craquement du cuir sous son poids lui paraît anormalement sonore. Il note d'une écriture tendue : *Sujet manifeste une capacité d'observation hyper-vigilante. Le cadre doit être renforcé.* Mais alors qu'il écrit, il sent le regard de

Maëlle peser sur ses doigts. Elle opère un basculement lent du menton, un mouvement si fluide qu'il en devient inhumain.

— Vous cherchez quelque chose, Docteur ?

Sa voix est un murmure dépouillé d'inflexion. Elle porte une assurance qui le fait frissonner. Hugo ne répond pas. Il observe les points blancs de la lumière reflétés dans ses pupilles fixes. Aucune oscillation. Une stabilité oculaire qui dénote une concentration absolue. Il se sent soudain nu derrière son bureau d'acajou, ce rempart de bois massif qui lui semble désormais aussi fragile qu'une feuille. Sa main se crispe sur l'objet de résine. Il se répète qu'il est le maître du savoir, qu'elle n'est qu'un miroir de ses propres failles.

Pourtant, une question s'immisce : et si c'était elle qui l'étudiait ? Il remarque alors une tache d'encre sur sa manchette, une petite étoile noire. Avait-il cette tache en arrivant ? Le monde extérieur se délite. Il refuse de rompre le protocole par une interrogation triviale.

Maëlle esquisse un sourire imperceptible. Un simple étirement des commissures qui ne modifie pas l'expression de ses yeux. C'est un sourire de reconnaissance. Hugo sent une goutte de sueur glisser le long de sa tempe. Le temps se dilate. Chaque battement de son cœur résonne comme une horloge dérégulée. Il veut parler, formuler une intervention standard, mais les mots restent bloqués. Tout ce qu'il dira sera retourné contre lui. Il baisse les yeux. Les lignes de son carnet oscillent.

Le pont en métal de ses lunettes presse l'arête de son nez. Maëlle ne bouge toujours pas. Ses mains sont à plat sur ses genoux, ses doigts pâles contrastant avec le cuir sombre. Cette absence totale de mouvement agit sur lui comme un bruit de fond assourdissant. Il fixe l'étoile noire sur son poignet. Elle semble palpiter. Le noir de l'encre est profond, une béance minuscule dans la trame de son costume.

— Votre attention semble fragmentée, Docteur.

Ce n'est pas une attaque, juste un constat. Hugo déglutit. Il perçoit le glissement de sa pomme d'Adam contre son col empesé. Il pose son instrument sur le buvard. Le son mat résonne comme un coup de feu étouffé.

— Je m'interroge sur votre besoin de scruter mes moindres faits et gestes, répond-il enfin. Cherchez-vous à vérifier si je suis encore là ?

Rien. Pas un cillement. Il remarque une ombre légère sous les pommettes de la jeune femme. La tension devient solide, un fluide visqueux. Une démangeaison au coin de l'œil droit le torture, mais il lutte pour ne pas cligner. S'il cède, il perd son terrain.

Le silence s'étire comme une substance gélatineuse. Hugo déplace son poids de quelques centimètres, cherchant à corriger une asymétrie de posture qu'il juge révélatrice. Son regard se fixe sur une poussière qui flotte dans un rai de lumière. Ce débris devient le centre de l'univers. Il sent la pression de ses chaussettes sur ses chevilles, une constriction soudain insupportable.

— Je ne vous surveille pas, Docteur, finit-elle par répondre. Je vous contemple. Il y a une nuance.

Elle bascule à nouveau la tête. Ce n'est pas de la soumission, mais une observation d'entomologiste. Hugo tente de stabiliser sa respiration. Son index gauche tapote imperceptiblement l'accoudoir. Il réprime ce tic par une contraction de l'avant-bras. Cette lutte contre ses propres réflexes l'épuise. La tache sur sa manchette semble s'être élargie. C'est impossible, l'encre est sèche, mais sa vision vacille.

Maëlle décroisa ses jambes. Le bruissement du coton rêche déchire l'atmosphère. Chaque son est une intrusion. Hugo observe ses phalanges blanches, dépourvues de tension.

— Contempler implique une certaine passivité, reprend-il. Or, votre silence est extrêmement actif.

Il utilise le terme technique comme un bouclier. Mais un goût métallique envahit sa bouche. Ses yeux le brûlent. Il voit désormais les pores de la peau de Maëlle, la transparence des veines sur ses tempes, ce réseau bleuâtre qui bat à une cadence différente de la sienne. La frontière entre son corps et l'espace de la consultation se dissout.

La lumière du plafonnier accroche une mèche de cheveux sombres échappée de son attache. Hugo surveille sa main droite. La pulpe de son pouce presse nerveusement le capuchon du stylo. L'objet semble vibrer. Est-ce une vibration du bâtiment ou son propre système nerveux qui lâche ? Il desserre l'étreinte. Maëlle humecte ses lèvres. Le passage de sa langue sur la muqueuse est, pour lui, aussi fracassant qu'une déflagration.

Entre eux, la table de chêne massif semble s'étendre. Hugo remarque une micro-rayure sur le vernis qu'il n'avait jamais vue. Une cicatrice en forme de virgule. Pourquoi ne l'avait-il pas repérée auparavant ? Maëlle fixe précisément ce point. Ses yeux n'oscillent plus.

— Vous parlez de projection, Hugo. Mais n'est-ce pas vous qui cherchez un cadre là où il n'y a que du vide ?

Elle n'a pas dit « Docteur ». Hugo sent une goutte de sueur froide naître à la lisière de ses cheveux. Il ne l'essuie pas. Ce serait un aveu. Il réajuste ses lunettes. Le pont est humide. Son propre corps lui envoie des signaux de détresse qu'il tente de coder en symptômes.

L'air devient dense, chargé d'électricité statique. Un sifflement inaudible emplit ses

tympan. Maëlle déplace sa main sur le plateau, une trajectoire millimétrée. Elle pose son index sur le bois, près de la rayure. Hugo fixe ce doigt. L'ongle est parfait, la lunule d'une blancheur de porcelaine. Ce détail l'hypnotise. Il imagine la chaleur de cette peau avant de se reprendre.

Elle incline son buste vers l'avant. Le mouvement est si lent qu'il dure une éternité. Hugo compte chaque cil. L'odeur de Maëlle l'atteint : savon neutre et pointe d'ozone. C'est une impossibilité sensorielle dans cette cellule sans fenêtres. Ou un souvenir muré.

— Vous vous souvenez de cette odeur, Hugo ? Ce n'est pas dans vos livres.

La question reste suspendue. Le cœur d'Hugo rate un battement. Un arrière-goût de cuivre et de peur pure. Il force son diaphragme à s'abaisser. Les étiquettes cliniques défilent dans son esprit, mais l'ozone est là, palpable.

Il déplace son regard vers la fenêtre à sens unique. De l'autre côté, voient-ils un psychiatre ou un homme qui se noie ? Il finit par poser son instrument de résine. Ses doigts forment une arche rigide sous son menton. Mais ses mains tremblent. Un micro-tremblement que nulle volonté ne peut réprimer.

L'horloge murale devient le centre de gravité. Chaque seconde tombe comme une lame de guillotine. Hugo fixe ses jointures blanchies. La peau de ses mains est moite, une texture de papier huilé qui le dégoûte. Maëlle ne bouge pas. Son silence est une arme de siège.

— Vous cherchez quelque chose dans mes yeux que vous ne trouvez plus dans vos livres.

Hugo sent un picotement à la base de sa nuque. Il déplace son poids, le cuir émettant un cri de protestation. Il fixe à nouveau l'accroc dans le cuir du bureau. L'idée que son

attention soit trouée par des zones d'ombre lui glace le sang. Il prend une inspiration nasale. La cicatrice sur le pouce de Maëlle brille sous les néons. Elle semble l'appeler, réveiller une mémoire tactile. Il s'agissait là d'un faux souvenir, se dit-il. Mais la certitude sonne creux.

Il dévisse le capuchon de sa plume avec une lenteur de démineur. Chaque tour de vis est une ponctuation. Sur le papier, l'encre reste suspendue au-dessus du vide. Une particule de poussière danse entre eux comme une mine sous-marine. Il suit sa trajectoire pour ne pas regarder le visage de la femme.

— Le silence vous indispose, Hugo. Ce n'est pas le vide qui vous fait peur, c'est ce qui pourrait venir le remplir.

Il serre le corps d'argent du stylo jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent. L'usage de son prénom claque dans l'espace aseptisé. Il veut réimposer le « Docteur », mais sa gorge est tapissée de sable. Il se concentre sur le grain du cuir sous sa paume pour ne pas s'effondrer.

— Je ne cherche rien, Maëlle. Je suis ici pour vous aider à nommer ce que vous ressentez.

C'est un bouclier de papier. Maëlle sourit. Elle a perçu la faille. Elle incline la tête, ses boucles frôlant son col. Le bruit du tissu contre sa peau est assourdissant. Hugo fixe la tache d'encre sur son bloc-notes. Elle ressemble à une aile de papillon brisée. Sa main gauche se crispe sur son pantalon de laine.

— Vous vous cachez derrière des étiquettes, murmura-t-elle. Docteur, Psychiatre, Expert, Hugo.

La répétition déclenche une cascade de cortisol. Son esprit peinait à formuler une réponse. Il se racla la gorge, le son caverneux dans l'acoustique parfaite. Elle pencha

le buste, entrant dans sa zone de sécurité. Hugo ne recula pas, mais l'odeur métallique l'envahit. Pluie sur le bitume chaud. Goût du sang. Cette sensorialité brute sortait Hugo des abstractions.

Il repose la plume. La tache d'encre sur le papier s'élargit. Une étoile noire dévorant le vélin. Ce n'est plus une note ; c'est un aveu. Il relève les yeux vers l'horloge. Chaque seconde dilatée semble durer une minute. Il est devenu le sujet observé.

— Je ne cherche rien, répète-t-il, mais sa voix est une note désaccordée.

Maëlle incline la tête dans l'autre sens. Hugo observe la pointe d'iridium. Elle ne touche pas le papier, et pourtant, l'encre s'étend. Elle forme des mots. Une écriture élégante qu'il n'avait pas utilisée depuis ses études.

Il lit, le cœur figé : **Pourquoi m'as-tu laissée dans le noir ?**

L'instrument lui échappe, cliquetant sur le sol. Hugo reste les mains suspendues. La lumière de la pièce oscille, passant du blanc au jaune sépia, comme une vieille photographie qui brûle. La Chambre des Reflets se referme. Hugo comprend que la porte n'a jamais eu de poignée intérieure. Le cadre se dissout, emportant les derniers lambeaux de sa réalité.

Chapitre 9

L'Identification Projective

Le cuir du fauteuil produisit un grincement discret sous le poids millimétré de Hugo. Il ajusta son carnet sur ses genoux, alignant la tranche du papier avec la couture de son pantalon gris fer. Dans la Chambre des Reflets, l'air s'épaississait. Une électricité statique collait sa chemise de coton à ses omoplates. En face de lui, Maëlle restait immobile. Ses mains croisées parodiaient sa propre posture avec une symétrie dérangeante. Le silence n'était plus une absence de son, mais une membrane physique.

« J'ai fait un rêve, ou peut-être est-ce une histoire que j'ai lue », commença-t-elle. Sa voix se situait un ton en dessous de sa fréquence habituelle. Elle le forçait à se pencher, à rompre sa distance de sécurité. « Cela parlait d'un enfant dont le père rangeait tout dans des boîtes en fer blanc. Même les cris de sa mère. »

Hugo sentit une pointe sèche lui piquer l'estomac. Un signal d'alarme physique qu'il tenta de ranger dans une catégorie théorique. Il se concentra sur une particule de poussière dérivant dans un rai de lumière. Il refusait de laisser son cœur s'emballer. Ce bouclier de compétence froide, érigé durant vingt ans de carrière, se raidit. Il n'était pas cet enfant ; il était l'analyste, le rempart contre le chaos. Pourtant, tandis que Maëlle décrivait l'odeur de la cire d'abeille et du renfermé dans le couloir de cette maison imaginaire, ses paumes devinrent moites.

« L'enfant savait que s'il laissait une seule boîte s'ouvrir, le monde se dissoudrait dans le formol », continua Maëlle. Elle fixait un point derrière l'épaule de Hugo. Elle s'infiltrait dans son espace mental. « Alors il devint un petit soldat du silence. Il croyait que s'il réparait les objets cassés, la faille dans son propre torse finirait par se

refermer. »

L'invasion psychique s'enclenchait. Hugo ne se contentait plus d'écouter ; il absorbait la charge. Un froid s'installa dans ses membres, partant de ses chevilles pour remonter vers ses genoux. Une anesthésie émotionnelle cherchait à compenser l'angoisse. Il nota mentalement : *La patiente projette sa vulnérabilité dans le contenant.* Mais l'analyse sonnait creux. C'était une incantation apprise par cœur pour chasser un spectre. La douleur qu'elle décrivait, cette pression derrière le sternum, Hugo commençait à l'éprouver physiquement. Il changea de position. Le dossier du fauteuil lui parut soudain trop dur. Hostile.

Maëlle décroisa lentement ses doigts. Chaque phalange se libéra de la pression de l'autre avec une fluidité de prédateur. Elle se pencha. Le parfum de l'antiseptique s'effaça devant une odeur plus ancienne : la terre humide après l'orage. Hugo sentit sa gorge se nouer. Elle ne lui racontait pas son passé ; elle lui rendait le sien, morceau par morceau, comme on rend des objets volés à un propriétaire amnésique.

« Vous ne trouvez pas, Docteur, que soigner ressemble à une suture sur une plaie infectée ? » demanda-t-elle. Ses yeux s'ancrèrent dans les siens pour la première fois. « On recoud pour que la cicatrice soit belle, mais dessous, la gangrène dévore les tissus. Vous avez l'air pâle. Est-ce le poids de mes mots, ou le silence de votre propre boîte qui vibre ? »

Hugo voulut répondre. Sa langue lui sembla trop épaisse. Il était fasciné par la dilatation de ses propres pupilles dans le reflet de ses lunettes posées sur le bureau. Il observait son propre spasme diaphragmatique comme une préparation sur une lamelle de microscope. Elle ne cherchait pas à être comprise. Elle voulait qu'il ressente cette impuissance viscérale qu'elle avait portée seule. Sa structure solide se fissurait. Il n'était plus le soignant ; il était devenu le réceptacle d'une vérité oubliée.

Hugo crispa les doigts sur l'accoudoir. Le grain froid de la matière s'imprima dans sa

peau. Il tenta d'ériger un mur de concepts, mais sa pensée restait engluée. Il observa une goutte de sueur perler à la tempe de Maëlle. Un trajet chirurgical. Ce n'était pas de la peur sur son visage, mais une attente calme. Le venin agissait.

— Imaginez un petit garçon, reprit-elle dans un souffle.

Ses yeux s'étaient fixés sur une zone d'ombre dans la bibliothèque, là où les reliures en cuir des traités de psychopathologie s'effaçaient.

— Ce garçon vit dans une maison où le silence est une règle d'or. Un jour, il casse un vase. Un objet sans valeur, mais qui appartenait à une mère disparue. Il s'assoit par terre. Il ramasse les éclats. Il essaie de les coller avec de la colle forte qui lui brûle les doigts. Il croit que s'il répare l'objet, il réparera l'absence.

Hugo sentit une brûlure fulgurante à l'extrémité de son pouce gauche. Le picotement était réel. Il dut résister à l'impulsion de vérifier sa main. Son "Moi" de médecin vacillait.

— Le garçon grandit, continua Maëlle, et son désir de réparer devient une pathologie. Il ne voit plus les gens. Il ne voit que des mécaniques cassées qu'il doit remonter pour prouver qu'il n'est pas, lui-même, un débris.

Le tic-tac de la pendule en inox devint un battement sourd. Un marteau contre ses tempes. Hugo fixa son stylo-plume. Un objet lourd, symbole de sa réussite. La lumière se reflétait sur le corps laqué, créant un éclat insoutenable. Son besoin d'ordre n'était que le revers de son incapacité à affronter ses propres ruines.

Maëlle se leva. Un mouvement de spectre. Elle s'arrêta près de la fenêtre. Le bruissement de sa blouse parut à Hugo aussi fort qu'un éboulement.

— Vous tremblez, Docteur. Est-ce que le petit garçon se souvient de la peur de ne

jamais être assez parfait pour ramener les morts à la vie ?

Hugo ne répondit pas. Ses jambes étaient liquéfiées. Il devenait poreux. L'air se chargea d'une humidité soudaine, évoquant la terre remuée. L'oubli qu'on déterre à mains nues.

Il posa ses mains à plat sur le cuir du bureau. La sensation était abrasive. Dans son esprit, une petite voix clinique tentait encore de nommer le phénomène. Il se raccrochait aux termes techniques comme un naufragé. Mais le nom ne calmait pas l'incendie sous son ongle. Maëlle restait une silhouette découpée en contre-jour. Elle n'était plus une patiente, mais une sonde enfoncée dans ses zones d'ombre.

— Imaginez ce garçon dans un local sombre, au milieu des outils, reprit-elle. Il y a une odeur de métal froid et de sciure qui pique les narines. Il tient une petite boîte en porcelaine. Il croit que la perfection est le seul prix pour racheter le droit de ne pas être détesté.

Une onde de froid parcourut l'échine d'Hugo. Le souvenir de la porcelaine blanche perça son amnésie. Ce n'était pas son histoire, se répétait-il. Mais pourquoi ses doigts semblaient-ils soudain collants ? Il frotta nerveusement son index. La douleur fantôme s'accentua.

Elle pivota. Ses yeux étaient deux puits de lucidité terrifiante.

— Pourquoi vous accrochez-vous à ce stylo, Hugo ? Vos diagnostics ne sont pas des murs.

Le tutoiement fut une effraction. Hugo ne trouvait plus les mots. Sa gorge était contractée par un spasme violent. Il fixa une fissure imperceptible dans la peinture du mur. Chaque battement de sa montre décomptait les secondes avant l'effondrement final.

Maëlle s'approcha de la table. Ses doigts effleurèrent le bord du bureau. Hugo crut voir, à la commissure de son ongle, une trace de cette colle noire dont elle parlait. Impossible. Une hallucination. Ses paupières étaient lestées par une fatigue ancestrale.

— L'enfant entend le craquement des bottes sur le sol, dehors, murmura-t-elle. Chaque pas est une sentence. Et il réalise que la réparation ne sera qu'une preuve du crime. On ne répare jamais vraiment. On cache la cicatrice.

Hugo sentit sa respiration se bloquer. Maëlle injectait ses fragments psychiques dans son propre vide. Il éprouvait un dégoût physique. Une nausée qui n'avait rien de gastrique. Il baissa les yeux vers ses mains. Elles tremblaient. L'image s'imposa : la boîte n'était pas bleue. Elle était blanche, avec des fleurs de lys dorées. Et l'une des fleurs était scindée en deux.

— Vous n'étiez pas là, parvint-il à articuler. Sa voix n'était qu'un sifflement.

Maëlle esquissa un sourire sans joie. Elle envahit son espace personnel, brisant la distance sacrée. Hugo perçut l'odeur de sa peau : savon neutre et fer froid.

— Je ne sais rien, Hugo. C'est vous qui me montrez tout. Vous croyez me soigner, mais vous ne faites que ranger vos fantômes dans mes tiroirs. Et maintenant, ils débordent.

Il voulut se lever, mais ses jambes restaient inertes. Le bureau, le stylo, les dossiers : un décor de théâtre dont on venait de couper les câbles. Maëlle tendit la main vers le stylo-plume. Elle s'empara de l'objet. Ce n'était plus seulement un accessoire ; c'était le sceptre de son autorité qu'elle capturait. Le silence devint granuleux. La manie de l'ordre d'Hugo, ce barrage contre le chaos, céda.

— Vous sentez ce poids ? murmura-t-elle. C'est le poids de la colle sur vos doigts. Celle qui n'a jamais séché.

Il voulut invoquer la malléabilité de la mémoire, mais sa langue heurta son palais comme un muscle étranger. L'odeur de moisissure et d'huile envahit ses sinus. Ce n'était plus une séance. C'était une exhumation. Maëlle reprenait de la couleur à mesure qu'il s'effaçait. Elle héritait de son contrôle ; il héritait de son agonie.

Hugo fixa sa main vide. L'absence du stylo créait une rupture définitive du contrat de pouvoir. Maëlle l'observait avec la curiosité d'un entomologiste.

— Il y a un enfant dans cette histoire, Hugo. Appelons-le Gabriel. Gabriel n'aime pas le bruit des pas, parce qu'ils forcent la serrure de son sanctuaire.

Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe. Ses poumons luttèrent contre une résistance invisible. Un asthme de l'âme. Sa vision se rétrécit. Seul le visage de Maëlle restait net.

— Gabriel pense que s'il devient une pièce de machine, il n'aura plus mal. C'est votre stratégie, n'est-ce pas, Docteur ? L'objectivation de soi.

Hugo était Gabriel. Il était le local à outils et le psychiatre. Dans ce chaos, un craquement résonna juste derrière la porte du cabinet. Un pas sur du gravier. Ou était-ce dans son crâne ?

— Le verrou est trop haut pour vos mains d'enfant, chuchota-t-elle contre son oreille. Et derrière la porte, on oublie que vous existez.

Il ne répondit pas. Il subissait l'invasion. Chaque mot était un scalpel incisant ses couches de protection. Il perçut un autre craquement. Plus proche. Il baissa la tête, laissant son menton toucher sa poitrine. Des larmes lourdes vinrent s'écraser sur le

revers de sa veste.

La porte du cabinet s'ouvrit. Une infirmière apparut dans un halo blanc.

— Docteur ? L'audience commence dans cinq minutes. On vous attend.

Hugo ne bougea pas. Il fixait le verrou de la porte. Il lui semblait démesuré, inaccessible. Maëlle avait disparu. Seule restait l'odeur de l'huile moteur et le silence d'un homme qui venait de retrouver son propre nom.

Chapitre 10

Lapsus Linguae

Le pupitre en chêne massif agissait comme un rempart, une extension physique de sa propre structure psychique. Hugo se massa brièvement l'arête du nez, un geste qu'il répétait pour stabiliser sa focale interne. Sous les projecteurs de l'amphithéâtre, la poussière suspendue dessinait des trajectoires chaotiques, contrastant avec l'ordre millimétré de son exposé. Il sentait le contact froid de la télécommande contre sa paume. Son index glissa sur le plastique granuleux, prêt à basculer vers la diapositive suivante.

Dans l'assistance, une centaine de visages flous composaient une masse attentive, mais son regard revenait s'ancrer sur le troisième rang. Maëlle était là. Elle ne prenait pas de notes. Elle restait immobile, les mains croisées sur ses genoux, une posture d'observation neutre qui s'apparentait à une dissection silencieuse. Au premier rang, une odeur de café bon marché s'échappait du gobelet d'un interne, un détail trivial qui parasitait soudain son exigence de pureté.

Il but une gorgée d'eau. Le liquide glissa avec une précision glaciale dans sa gorge sèche. Chaque mouvement était une brique supplémentaire posée sur l'édifice de sa crédibilité. Il devait incarner la norme, la santé, la Loi.

« La plasticité synaptique dans les cas de stress post-traumatique complexe, commença-t-il, sa voix résonnant avec une assurance travaillée, ne doit pas être perçue comme une simple cicatrisation, mais comme une réorganisation structurelle du Moi. »

Il fit défiler une image d'IRM. Les zones colorées en rouge et jaune sur l'écran géant

palpitaient comme des plaies ouvertes. Hugo utilisa le pointeur laser. Le point rouge dansa sur le cortex préfrontal, stable. C'était sa fierté : cette main qui ne faiblissait jamais. Il expliquait le blindage psychique, ce mécanisme où le sujet adopte une attitude opposée à son désir inconscient. En l'analysant pour les autres, il renforçait son propre déni. L'étude clinique était son anesthésie.

Son regard croisa de nouveau celui de Maëlle. Elle inclina la tête, un mouvement de quelques millimètres. Ce n'était pas un signe d'approbation, mais une invitation à la chute. Elle savait que son discours n'était qu'un échafaudage.

« Nous observons chez certains patients une persistance de ce que nous appelons les scotomes mémoriels, poursuivit Hugo. Le sujet occulte une partie de sa réalité pour préserver son intégrité. C'est le cas, par exemple, dans le protocole que nous avons mis en place pour la patiente... »

Il marqua une pause. Le silence se prolongea d'une seconde de trop. L'air sembla s'épaissir autour de ses poumons. Il chercha le nom de Maëlle dans son esprit, ce nom qui était devenu le pilier de son obsession. Mais une autre fréquence, parasite et violente, vint brouiller le signal. Une image lui revint en flash : une chambre d'hôtel sous une lumière bleutée, une odeur d'éther, une mèche de cheveux bruns collée sur un front fiévreux.

« ... pour la patiente Sarah », lâcha-t-il enfin.

Le mot flotta, étranger. Hugo sentit un froid fulgurant envahir ses membres. Sarah. Ce nom n'était pas sur ses diapositives. C'était une archive scellée dans les couches les plus profondes de son amnésie. Dans le public, le clic sec d'un stylo quatre-couleurs brisa l'inertie. Quelques têtes se penchèrent, des sourcils se froncèrent au premier rang. Le Dr Arnault, son collègue, nota quelque chose sur son carnet avec une moue dubitative.

Maëlle, elle, ne bougea pas. Mais un sourire infime, une simple tension des muscles zygomatiques, apparut sur son visage. Elle venait de voir la fissure. Hugo sentit une goutte de sueur perler le long de sa colonne vertébrale. Sa main eut un spasme involontaire, et le point rouge du laser quitta brusquement le cerveau sur l'écran pour aller se perdre dans les ombres du plafond.

« Pardon, je voulais dire... »

Sa phrase resta en suspens. Son cerveau chercha une rationalisation, un moyen de transformer ce lapsus en exemple clinique volontaire. Mais sa langue était de plomb. L'armure venait de céder. Il fixa ses propres notes, mais les lettres semblaient se décomposer, redevenant de simples taches d'encre.

Maëlle se leva sans un bruit, glissant hors de son rang avec une grâce spectrale. Elle ne quittait pas la salle ; elle s'approchait de l'allée centrale, ses yeux gris de silex fixés sur les siens. Chaque pas de la jeune femme sur la moquette résonnait dans sa poitrine comme le tic-tac d'une horloge dont il aurait perdu la clé.

Il tenta de reprendre le fil, de parler de "déplacement" ou d'"interférence sémantique", mais les mots sonnaient creux, comme des sutures grossières sur une hémorragie interne. L'autorité d'Hugo s'effritait par les bords. Le nom de Sarah, une fois libéré, ne pouvait plus être remis en cage. Il restait là, entre eux deux, une entité solide.

Il referma brusquement son ordinateur portable. Le claquement du plastique produisit un écho sec qui mit fin à la séance. Sans un regard pour l'assistance qui commençait à murmurer, il ramassa ses dossiers d'un geste saccadé. Il s'engouffra vers la sortie latérale, fuyant la scène de son crime psychique.

Dans le couloir désert, l'odeur de désinfectant le frappa au visage. Il s'arrêta devant le grand miroir de l'entrée, haletant. Son reflet lui renvoya l'image d'un homme dont le masque se décollait. Derrière lui, le bruit des pas de Maëlle, légers et réguliers,

résonna sur le carrelage. Elle ne le suivait pas ; elle marchait à son rythme, patiente, attendant qu'il finisse de se décomposer. Hugo ferma les yeux, mais le nom de Sarah restait gravé sur l'envers de ses paupières, une tache qu'aucune théorie ne pourrait jamais effacer.

Chapitre 11

Le Clivage de l'Objet

Hugo ajusta le revers de sa blouse blanche. C'était un geste machinal, une manière de lisser l'armure de coton rigide qui le protégeait du chaos. Sous les néons de la Chambre des Reflets, la lumière se fragmentait en particules de poussière. Elles dansaient entre lui et Maëlle comme des parasites dans l'air.

Il s'assit, le dos droit. Le contact froid du cuir du fauteuil marquait la seule limite physique à son anxiété. Maëlle ne bougeait pas. Ses mains, posées à plat sur ses genoux, dessinaient une symétrie qui irritait les nerfs du psychiatre. Elle lui apparaissait d'une vulnérabilité totale, une silhouette de porcelaine prête à se briser. Il s'efforçait, avec une ferveur presque religieuse, de reconstituer son passé pour elle.

Il observa l'inclinaison de son cou. Une posture de martyr. C'était ainsi qu'il tentait de neutraliser la menace qu'elle représentait : en la transformant en une icône de la souffrance. S'il parvenait à la voir comme une victime pure, son rôle de sauveur reprenait tout son sens. Le vide de sa propre existence se comblait.

Il nota la dilatation de ses pupilles. Ses propres doigts, serrés sur son carnet, blanchissaient au niveau des jointures. Le silence pesait lourd. C'était la pression atmosphérique précédant les orages d'été, quand l'air devient trop dense pour les poumons.

Puis, Maëlle releva la tête.

Le mouvement fut d'une fluidité troublante. L'image de la sainte s'effondra. Hugo sentit un frisson remonter le long de sa colonne vertébrale, un signal d'alarme

archaïque que son cerveau tenta immédiatement de rationaliser. Le regard de la jeune femme n'était plus celui d'une proie. Il était devenu un miroir sombre, une surface opaque où ses certitudes venaient se fracasser.

En une fraction de seconde, une bascule s'opéra dans son esprit. La figure secourable s'effaça. Il ne voyait plus une patiente, mais une entité capable de déceler les moindres failles de son narcissisme. Sa respiration devint superficielle. Il lutta contre l'envie de reculer son siège.

Un tic-tac imaginaire battait derrière la cloison. Chaque seconde tombait comme un couperet sur le linoléum. Hugo sentit la sueur poindre à la racine de ses cheveux, une trahison de son calme de façade. S'il ne pouvait pas être le Christ guérisseur, il serait l'exorciste. Il devait rester le rempart contre cette noirceur qu'il refusait de reconnaître en lui-même.

— Vous semblez ailleurs, Hugo, murmura-t-elle.

Sa voix était un souffle, une vibration basse qui résonna jusque dans sa structure osseuse. Il sursauta imperceptiblement. L'usage de son prénom agissait comme un solvant sur son autorité. Était-ce la femme brisée qu'il devait porter à bout de bras, ou l'architecte de sa propre ruine ? Il serra son stylo. La pointe de métal creusa un sillon invisible dans le papier, une décharge de tension qu'il ne pouvait exprimer autrement.

— Je suis ici, Maëlle, répondit-il d'une voix monocorde. Je vous écoute.

Il mentait. Il ne l'écoutait pas, il la scannait. Il cherchait la faille qui lui permettrait de la ramener dans la case de la victime. Voir en elle une menace était une érosion insupportable. L'espace entre eux n'était plus une distance de sécurité, mais un champ de mines. Pour ne pas s'effondrer, il devait soit l'adorer, soit la détruire.

Hugo déplaça son poids. Le cuir synthétique grinça sous lui, un avertissement sourd.

Il remonta ses lunettes, remplaçant le filtre de la science entre son regard et l'abîme. L'arête du plastique frotta contre sa peau avec un petit bruit de succion désagréable.

Maëlle ne cillait pas. Son immobilité n'était pas celle de la stupeur, mais celle d'un chasseur à l'affût. Elle inclina légèrement le menton. Le néon créa une ombre tranchante sous sa mâchoire. Pour Hugo, ce n'était plus une inclinaison due à la fatigue ; c'était une manœuvre tactique. Sa vigilance, déguisée en professionnalisme, transformait chaque battement de cil en une agression coordonnée.

— Vous ne prenez plus de notes, Hugo.

Le son de sa voix le heurta physiquement. Il sentit un picotement au creux de son estomac. Il fixa la pointe de son stylo posée sur le papier blanc. Une minuscule tache d'encre commençait à s'étendre, bue par les fibres du carnet. Ce cercle noir devint la métaphore de son propre effondrement.

— Je vous observe, Maëlle, rétorqua-t-il. Sa gorge était sèche. L'observation est aussi une forme d'écoute.

Il vit dans le pli de son cou une pulsation rapide. Ce détail le rassura un instant. Un corps biologique soumis au stress. Pourtant, la dualité persistait, violente. S'il acceptait cette fragilité, il redevenait le sauveur. S'il se focalisait sur son regard dénué de déférence, elle redevenait le monstre.

La pièce sembla se contracter. L'odeur de désinfectant, d'ordinaire rassurante, lui paraissait soudainement écœurante. Elle évoquait la morgue. Il posa sa main libre à plat sur le bureau, cherchant dans le grain du bois une preuve de sa propre existence.

L'index de sa main droite se mit à tracer un cercle autour de la tache noire. Il s'accrochait à l'objet, à cette bille de métal et à ce cuir usé, comme un naufragé. Ce n'était pas seulement du silence qui s'installait entre eux, mais une matière dense

saturée de tout ce qu'il refusait de nommer.

— L'honnêteté, Hugo, est un luxe que vous vous accordez rarement.

Il ancrâ ses talons dans le tapis. Il aurait pu la corriger, invoquer la règle du cadre. Au lieu de cela, il resta muet. Il plaçait en elle toute la perversité qu'il refusait de voir en lui-même.

— Pourquoi ce mot, "honnêteté" ? demanda-t-il enfin. Est-ce un reproche ou un jeu ?

Un sourire fugace étira le coin de sa bouche. Une déflagration. Il y perçut une satisfaction ironique : celle d'avoir forcé le soignant à descendre dans l'arène. L'odeur de papier ancien et de lavande synthétique devenait suffocante. Une goutte de sueur perla à la lisière de ses cheveux. Maëlle n'était plus une patiente. Elle était le miroir de son échec.

— L'honnêteté, finit-elle par murmurer, c'est ce qui reste quand on a fini de se raconter des histoires pour ne pas mourir de honte.

Elle lissa les plis de son pantalon de coton blanc avec une application maniaque. Hugo fixa ses doigts longs, aux ongles coupés ras. Chaque froissement de tissu scandait les battements trop rapides de son propre cœur. S'il parvenait à la restaurer, il prouvait au monde que les débris pouvaient redevenir des monuments. Il occultait sa propre fragmentation.

Il se racla la gorge, un bruit trivial dans cette tension électrique. Une mouche, prisonnière entre la vitre et le rideau, bourdonnait par intermittence. Hugo souhaita que l'insecte s'écrase pour que ce bruit cesse de souligner son impuissance.

— Vous parlez de honte, Hugo. Mais savez-vous laquelle est la plus lourde ? Celle d'avoir été brisée, ou celle d'avoir oublié qui a tenu le marteau ?

Elle marqua une pause. Ses yeux s'ancrèrent dans les siens. Hugo sentit une décharge d'adrénaline. Ne pas détourner le regard. Ce serait admettre sa défaite. Sa silhouette blanche et rigide lui parut soudain dérisoire. Sa bienveillance n'était qu'une armure de plomb destinée à étouffer le cri de celui qu'il avait été avant la blouse.

— La mémoire n'est pas un disque dur, Maëlle, articula-t-il. Sa voix avait cette texture de velours un peu forcée. C'est un récit que nous nous racontons pour survivre à l'absurdité de nos manques.

Une mèche de cheveux sombres glissa sur l'épaule de la jeune femme. Hugo nota la pâleur de son teint, cherchant une issue clinique pour la réduire à un ensemble de symptômes. Elle ne bougeait pas. Cette immobilité devint une pression insupportable sur sa poitrine. Un besoin incoercible de lui saisir les poignets le traversa. Juste pour vérifier si elle était réelle.

Maëlle ne cilla pas. Elle absorbait la faible lumière d'octobre.

— Vous parlez de survie, Hugo. Mais qui de nous deux se noie dans son propre récit ?

Il nota la subversion. Le patient devenait l'observateur. Ses doigts pressèrent ses propres phalanges jusqu'à ce que la peau devienne spectrale. Il se pencha en avant, envahissant l'espace neutre.

— Le "qui", Maëlle, est une question de transfert. Vous projetez votre propre fragmentation sur moi. C'est une étape classique.

Il observa une pulsation à la base de son cou. Ce signal physiologique le rassura. Il redevenait le cartographe de la douleur. La mouche s'était tue, les ailes collées au verre par la condensation. Hugo crut entendre le sang battre dans ses tempes.

Maëlle déplia ses doigts avec lenteur. Elle révéla ses paumes vides, offertes. Un test de Rorschach vivant. Hugo y lut d'abord la nudité de la proie, puis l'arrogance d'un prédateur.

— Vous cherchez à me signifier votre dénuement, reprit-il. En vous présentant comme une page blanche, vous espérez que je cesserai d'écrire sur vous.

Il ajusta son dossier médical, un geste superflu pour masquer le tremblement de son pouce. Chaque page représentait des strates de certitudes empilées pour ne pas voir le gouffre.

Maëlle le fixait maintenant avec une sorte de compassion. Ce regard était insupportable. C'était le miroir de sa faillite. Il serra les dents et griffonna une note illisible. L'encre s'étala comme une tache de pétrole.

— Pourquoi est-il si vital pour vous que je sois celui qui se souviendra ?

Elle referma lentement ses mains, cachant ses paumes. Hugo ressentit un vertige de chute libre. La lumière déclinait, jetant des ombres allongées sur le sol.

Un grain de poussière dérivait dans un rai orangé. Maëlle maintenait son regard sur un point invisible au-dessus de l'épaule du psychiatre. Hugo finit par percevoir cette zone comme un trou noir aspirant sa légitimité.

Il déplaça son poids. Le ressort du fauteuil produisit un grincement métallique obscène. Dans son esprit, une scission radicale s'opérait pour protéger son identité. La sainte souffrante s'était évaporée. Il ne restait qu'une architecte de sa ruine.

Maëlle inspira. Un son ténu.

— Vous jouez avec les angles morts, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

Il posa son stylo, l'alignant parfaitement avec la bordure du bureau. Il percevait l'odeur de sa propre sueur, une effluve aigre d'animal acculé. Hugo intellectualisa la douleur : une réponse sympathique à une menace narcissique. Mais l'explication ne soulageait pas la brûlure.

Elle tourna la tête vers la fenêtre. Un petit scarabée grimpait le long du cadre. Elle le suivit des yeux avec une curiosité enfantine. Cette humanité subite heurta Hugo.

— Le scarabée ne sait pas qu'il est enfermé, finit-elle par dire. Il croit que le monde est fait de surfaces froides et verticales. Comme vous, Docteur.

Hugo sentit le sang quitter son visage. L'attaque était chirurgicale. Elle venait de pointer l'armure.

— La verticalité est une structure, pas une illusion. Si le scarabée tombe, il meurt.

Il tentait de reprendre le territoire du langage. *Sujet utilise des métaphores spatiales*, pensa-t-il. Mais les mots restaient des étiquettes sur un vide.

Maëlle avança l'index vers l'insecte. Le doigt s'arrêta à un millimètre de la carapace. Hugo voyait le léger tremblement de son ongle.

— Vous avez peur qu'il tombe ? Ou vous avez peur qu'il s'envole ?

Elle tourna le visage vers lui. La lumière découpait son profil. L'image bascula encore. Elle n'était plus la victime ; elle était l'entité venue déterrer les cadavres.

— Les fenêtres sont des limites pour le corps, Hugo. Pas pour ce qu'on laisse derrière soi.

L'usage de son prénom fut une décharge électrique. Il resta muet, fasciné par la tache d'encre sur le bois qui semblait s'élargir.

— Vous sentez cette odeur, Hugo ?

Il fronça les sourcils. Linoléum, ammoniac, papier vieux.

— Quelle odeur ?

— Le camphre, murmura-t-elle. Et le cuir brûlé. C'est l'odeur de la salle 402. Celle que vous avez effacée.

Le sol se déroba. La salle 402. Un numéro qu'il n'avait pas pensé depuis une éternité. Une douleur fulgurante lui traversa l'arcade sourcilière. Il porta la main à son front. Sa peau était moite.

— Maëlle, vous délirez. Sa voix manquait de fermeté. La salle 402 n'existe pas dans cette aile.

Il cherchait dans ses yeux un voile de confusion qui le rassurerait. Mais le regard de Maëlle était d'une clarté de cristal. Elle sourit. Hugo sut que ce n'était plus une séance. C'était une exhumation.

Il l'observa. Elle était une statue de porcelaine. L'évocation de la salle 402 était une incision pratiquée dans son déni. Ses propres mains lui parurent soudain étrangères.

— Votre mémoire construit des ponts sur des gouffres, Maëlle. Le trauma cherche une géographie. La salle 402 est un symbole.

Sa voix sonnait juste, celle des conférences internationales. Mais à l'intérieur, la déchirure travaillait. Si elle était folle, il était son sauveur. Si elle disait vrai, il était

son monstre.

Elle inclina la tête. Un fil de cheveux glissa sur son épaule. Elle savourait le poison. Une goutte de sueur glissa le long de la colonne du psychiatre.

— Vous avez raison, Docteur. La géographie est importante.

Elle se leva. Un mouvement si lent qu'il parut irréel. Hugo resta figé. Elle fit le tour du bureau. Hugo percevait la chaleur de son corps. L'odeur du camphre revint, totale.

Elle posa sa main sur le dossier de son fauteuil. Ses doigts frôlèrent le cuir. Hugo fixa le bouton de nacre de sa manchette.

— Si ce n'est qu'un symbole, Hugo, pourquoi vos mains tremblent-elles ?

Il baissa les yeux. Ses doigts étaient agités de micro-spasmes. Un tremblement qui trahissait la faillite de son contrôle.

— Allez vérifier, Hugo. Allez voir ce que vous avez laissé derrière la porte que vous avez condamnée.

Elle se redressa et quitta la pièce. Le clic de la serrure électronique sonna comme un verrou de cellule. Hugo resta seul. Le scarabée était tombé sur le dos, ses pattes s'agitant désespérément.

Il se leva. Ses jambes étaient de plomb. Il ne se dirigea pas vers la sortie. Ses pas le portèrent vers le fond du couloir, là où les ampoules grésillaient. Il s'arrêta devant un panneau de signalisation écaillé. Son cœur frappait ses côtes.

Il tendit une main vers le mur. Là où le plâtre sonnait creux. Sous la peinture blanche, il crut voir apparaître les contours d'un chiffre. Un 4. Un 0. Un 2.

Il posa son front contre la paroi froide. L'odeur de cuir brûlé était partout. Il ferma les yeux. Il ne vit plus de sainte ni de démon. Il vit une porte. Et il savait qu'il allait l'ouvrir.

Chapitre 12

L'Autopsie du Silence

L'aiguille des secondes de l'horloge murale, un disque de chrome brossé d'une précision helvétique, découpait le temps en tranches de plus en plus tranchantes. Dans le silence pressurisé de la Chambre des Reflets, chaque battement résonnait contre les parois crâniennes d'Hugo comme un impact de maillet sur du feutre. Il siégeait dans son fauteuil en cuir de Cordoue, le buste rigide, les mains croisées sur les genoux avec une symétrie chirurgicale. C'était son armure de clinicien, celle qui lui permettait d'habitude de contenir le chaos de l'autre. Mais aujourd'hui, le chaos émanait du vide laissé par Maëlle.

Elle occupait le bord du canapé en velours gris souris, les pieds à plat, les paumes vers le ciel dans une posture d'offrande ou de jugement. Ses yeux, fixés sur un point invisible sous le menton d'Hugo, semblaient absorber toute la lumière de la pièce. Hugo sentit une humidité glacée poindre à la racine de ses cheveux. Il ne bougea pas. Un tel geste aurait été un aveu de vulnérabilité, une rupture du cadre thérapeutique qu'il s'échinait à maintenir comme un barrage cédant sous la pression. Plus il se sentait s'effondrer, plus il s'efforçait d'incarner la rigidité minérale du roc clinique.

Une pulsation sourde commença à marteler ses tympans. Son propre sang. Il compta les battements : quatre-vingt-six. Une réaction physiologique qu'il tentait de rationaliser pour ne pas avoir à l'éprouver. Maëlle, par son mutisme, opérait une déconstruction méthodique de son autorité. En refusant de nourrir l'échange, elle le forçait à se regarder dans le miroir de son propre néant. Le cuir du fauteuil craqua imperceptiblement sous son poids. Ce bruit, pourtant minime, lui parut aussi assourdissant qu'une détonation. Il vit les paupières de Maëlle demeurer immobiles, d'une fixité qui défiait les lois de l'hydratation oculaire. Elle notait tout. Sa perte de

contrôle moteur, son souffle court.

L'air s'était épaissi, chargé d'une électricité statique qui faisait se dresser les poils de ses avant-bras sous la popeline de sa chemise. Hugo percevait désormais chaque détail avec une acuité douloureuse : le grain du papier de son carnet resté vierge, l'odeur de désinfectant mêlée au vieux papier, le sifflement ténu de la climatisation. La Chambre des Reflets, conçue pour acculer le patient à la vérité, était devenue sa cellule de torture. Il aurait voulu l'interroger, exiger qu'elle crie sa colère, mais sa gorge était verrouillée par un mécanisme ancestral. S'il parlait le premier, il ne serait plus le médecin qui soigne, mais l'homme qui supplie.

Il fixa un éclat de peinture sur le mur et s'y accrocha comme à une bouée. Sa respiration devint superficielle. Il sentait le regard de Maëlle dériver lentement, quittant sa poitrine pour remonter vers son visage. C'était une progression inexorable. Il savait que dans quelques secondes, leurs yeux se rencontreraient, et il craignait ce reflet : non pas l'image du psychiatre brillant, mais celle d'un homme brisé, un amnésique volontaire dont la mémoire commençait à saigner par les pores.

Le métal froid de son stylo-plume agissait comme un dissipateur thermique pour sa paume moite. Il observa la trajectoire d'une poussière suspendue dans un rai de lumière, seule particule autorisée à bouger dans ce périmètre de stase. Le regard de Maëlle finit par s'ancrer dans le sien. Ce ne fut pas un choc, mais une immersion lente dans une eau noire. Elle ne cillait pas. Cette absence de réflexe lui apparut comme une agression préméditée. Le silence s'était transformé en une masse solide, une pression hydrostatique qui menaçait de faire imploser son crâne.

Il dut lutter contre l'envie de rajuster sa cravate, un geste d'auto-apaisement qui aurait signé sa perte. Ses phalanges blanchissaient sur ses genoux. Maëlle inclina la tête d'un millimètre. Ce simple changement d'angle modifia la réflexion de la lumière dans ses iris, révélant une profondeur où Hugo crut voir passer l'ombre de son propre échec. Sa mémoire, cette zone si soigneusement cloisonnée, laissa filtrer des images parasites :

une main gantée, l'odeur métallique d'un scalpel, le cri étouffé d'une conscience que l'on excise. Il tenta de fermer les écoutilles, mais la digue présentait des fissures par lesquelles suintait une angoisse archaïque.

Un craquement sec retentit dans la structure du bâtiment. Hugo sursauta intérieurement. Son cœur s'emballa, un galop sourd qu'il craignait de voir soulever le tissu de sa veste. Maëlle, elle, semblait avoir absorbé le bruit. Elle le dominait par son inertie. Elle était le point fixe ; il était la variable en train de se décomposer. Sa mâchoire lui faisait mal à force de rester serrée, une douleur irradiant jusqu'à ses tempes. Un homme de mots, réduit à l'état de proie par le simple refus d'une patiente de participer à la fiction de la cure.

Hugo sentit le fourmillement d'une paresthésie dans le bout de ses doigts, signe d'une hyperventilation masquée. Maëlle était un monolithe. Ce refus de l'automatisme biologique le terrifiait plus que n'importe quelle diatribe délirante. Une perle de sueur s'extraira de sa racine frontale pour entamer un voyage sinueux vers sa tempe. Le trajet lui parut durer des heures. Il aurait pu, d'un geste, essuyer cette trace, mais il savait que le moindre mouvement briserait le cadre. Dans son esprit, une voix froide analysait : "Régression narcissique de l'observateur." Mais cette analyse n'était qu'un échafaudage de mots au-dessus d'un abîme.

La lumière du jour déclinait, étirant les ombres sur le linoléum gris. Maëlle semblait se fondre dans la pénombre, seule la blancheur de ses mains persistait à hanter son champ visuel. Ces mains étaient immobiles, mais Hugo y décelait une tension extrême, les tendons saillants comme des cordes prêtes à rompre. Il se demanda si elle percevait le martèlement de son artère temporale. Son "Moi Idéal" se fissurait, révélant la béance d'un homme qui, à force de vouloir contenir la folie des autres, n'avait plus de place pour loger la sienne.

Il se força à une amplitude pulmonaire minimale. Chaque inspiration était un calcul pour éviter de suffoquer. Maëlle demeurait une énigme de marbre. Elle n'était plus

une patiente ; elle était le clinicien, et lui, le spécimen étalé sur une lame de verre. Ce renversement opérait un clivage brutal. Le silence n'était plus une absence de son, mais une fréquence radio saturée de parasites, un hurlement blanc qui faisait vibrer ses tympans.

Maëlle déplaça légèrement son poids vers l'avant. L'effet fut sismique. L'espace personnel d'Hugo, cette zone de sécurité derrière son bureau, venait d'être envahi par une pression insupportable. Il perçut son odeur : savon de Marseille et linge propre. Une fragrance de normalité qui contrastait violemment avec l'odeur de fauve acculé qu'il craignait de dégager. Il était prisonnier d'une séance dont il n'avait plus les clés.

Soudain, le tic-tac de la pendule sembla s'enliser. Hugo sentit son cœur rater un battement. Son dévouement absolu pour elle n'était pas de l'altruisme ; c'était une prison bâtie pour enfermer ses propres remords. Et aujourd'hui, les murs transpiraient. Le regard de Maëlle se fixa brutalement dans le sien. Ce n'était pas de la haine, mais une reconnaissance froide. Elle ne le regardait pas comme un médecin, mais comme une extension d'elle-même, un membre amputé retrouvé. Hugo ouvrit la bouche pour briser le sortilège, mais aucun son ne sortit de sa gorge contractée.

Maëlle esquissa alors un geste lent. Sa main quitta son genou et se tendit vers le milieu de la table basse, sur un vieux carnet de notes noir qu'Hugo n'avait pas ouvert depuis des mois. Ses doigts effleurèrent la moleskine. Le temps s'arrêta. Dans le reflet de la vitre du meuble, Hugo vit son visage : un étranger aux yeux creusés dont le masque se brisait pour laisser apparaître un souvenir qu'il avait cru enterré. Maëlle ouvrit le carnet à une page précise. Hugo sentit le sol se dérober.

Elle savait. Elle avait toujours su.

Chapitre 13

Notes Cliniques : La Distorsion du Temps

L'aiguille des secondes de ma Lip en acier brossé ne glisse pas, elle tressaute. Ce sursaut mécanique contre le cadran blanc scande une mesure étrangère, un rythme qui n'appartient plus à l'horloge murale suspendue au-dessus de la porte. J'ai posé mon carnet sur le buvard de cuir sombre. L'ombre du store dessine des barreaux obliques sur le papier. Mon index caresse la rugosité de la plume, cherchant un ancrage dans la matière. En haut de la page, j'ai noté « 14h22 ». L'encre est déjà sèche, d'un bleu si profond qu'il paraît noir. On dirait que des heures se sont écoulées depuis que la bille a effleuré la fibre.

La pièce respire à un tempo qui m'échappe. À ma gauche, le fauteuil en velours frappé conserve une empreinte. Maëlle s'y asseyait d'ordinaire. La dépression dans le tissu refuse de reprendre sa forme initiale. Je reste fasciné par ce creux, cette absence devenue volume. L'air est lourd. J'observe un débris d'existence flotter dans un rayon de lumière, immobile, comme suspendu à un fil. Je retiens mon souffle pour ne pas briser cette trajectoire. Analyser la physique de cette chute est mon ultime refuge ; je préfère l'étude du vide au constat de mon propre cœur, qui bat trop vite pour le silence de cette cellule.

Le contact du bois froid contre ma paume déclenche une onde brutale jusqu'à mon épaule. Je force mes yeux à revenir à mes notes. Les mots tracés plus tôt — *« Désynchronisation des affects »* — me paraissent avoir été rédigés par un autre. La fracture s'opère ici, dans l'interstice entre la pensée et le geste. Je suis Hugo, le garant de la structure, mais le cadre se dissout. Les parois de la Chambre des Reflets ne délimitent plus un espace, mais une durée qui s'étire et se fige. Maëlle est-elle sortie il y a cinq minutes ? N'est-elle jamais venue ? La certitude s'effrite.

Un bruit de tuyauterie résonne dans les murs, un gémissement de métal chauffé. La vibration fait tressaillir le verre d'eau posé devant moi. À la surface du liquide, des cercles concentriques se forment, parfaitement réguliers. Je compte. Un. Deux. Trois. Chaque onde met une vie entière à atteindre le bord du cristal. Je redresse ma colonne vertébrale pour maintenir une apparence de contrôle. Si je reste droit, si je tiens mon stylo avec cette fermeté précise, le temps ne pourra pas m'engloutir. Mais quand je regarde à nouveau ma montre, l'aiguille des minutes a reculé. Elle pointe le deux. Un vertige froid me saisit la nuque. Ma perception n'est plus un outil ; elle est le symptôme.

Je plonge la plume dans l'encrier. Le réservoir est plein, mais j'ai besoin de ce poids supplémentaire. La goutte qui perle à la pointe refuse de tomber. Elle pend, noire, sphérique, un univers minuscule contenant mon cabinet renversé. Elle se détache enfin. Une chute au ralenti. Dans cet éclair suspendu, je revois le visage de Maëlle. Elle n'est plus une patiente, mais une réminiscence qui refuse de cicatriser. Elle est là, dans le reflet du verre, ou peut-être dans l'idée que je me fais de sa persistance. La goutte s'écrase sur le papier en une tache étoilée. Une étoile noire qui dévore mes mots. Je n'écris plus une guérison. Je note l'inventaire de ma propre disparition.

Les fibres du buvard absorbent le noir avec une avidité organique. L'encre ramifie comme des capillaires aspirant un poison. Ma main droite s'est éloignée de mon torse de plusieurs centimètres sans que je l'ordonne. Je perçois le poids de l'os, la tension des tendons, mais la commande motrice pour reposer l'instrument ne parvient plus à destination. Je reste pétrifié par mon propre outil de travail.

Le silence change de nature. Ce n'est plus l'absence de bruit, mais une pression acoustique qui pèse sur mes tympanes. Je déglutis. Le glissement de ma salive résonne comme un craquement de charpente. Je force mon bras à bouger pour poser la plume. Le choc produit un tintement cristallin qui se répercute en écho, trop longtemps pour être réel. Le son ne meurt pas. Il s'accorde au bourdonnement des néons du couloir.

Mon esprit murmure des explications sur le stress et les réponses sensorielles, mais la théorie ne calme pas le frisson.

Je lève les yeux vers la fenêtre haute. La lumière a tourné. Le rectangle d'or qui frappait le sol est devenu un trapèze d'argent livide. Le soleil entame sa chute derrière les murs de la clinique. Pourtant, ma montre indique toujours quatorze heures deux. L'écart entre la réalité physique et l'instrument devient une faille. Mes doigts sont tachés d'encre. Le noir s'est logé dans mes empreintes digitales, soulignant chaque sillon avec une précision de légiste. Je contemple ma propre main comme une pièce à conviction. Ce n'est plus l'extrémité d'un psychiatre de renom, c'est le membre d'un étranger qui s'accroche au mobilier pour ne pas dériver.

Je cherche à écrire à nouveau le nom de Maëlle. Les lettres se mélangent. Le « M » devient une suite de sommets brisés, le « a » s'effondre en une boucle sans fin. Le tic-tac de la pendule murale s'est arrêté. L'aiguille des secondes tressaille, coincée entre deux instants, incapable de franchir la frontière du prochain battement.

Je me lève. Le mouvement est lent, décomposé. Mes rotules craquent ; le son claque dans le vide comme un coup de feu. Je fais un pas vers la vitre. La distance semble s'être étirée. Le tapis devient un labyrinthe mouvant. Chaque fibre vibre. Arrivé devant le verre, je pose mon front contre la paroi. La fraîcheur est une morsure. Dehors, un infirmier traverse la cour. Son mouvement est saccadé, une série de photogrammes dont il manquerait la moitié. Il avance, s'arrête, réapparaît trois mètres plus loin. Est-ce ma perception qui saute ou le temps qui s'effiloche ?

Je respire l'air confiné du cabinet. J'y trouve encore le goût de ses silences, cette lourdeur électrisée qui précède les orages. Je devrais appeler mon assistant, exiger que l'on vérifie la mécanique de cette pendule, mais ma main refuse l'interphone. Chaque inspiration demande un effort conscient, une négociation avec mes poumons qui semblent avoir oublié leur automatisme.

Je pivote. Le mouvement amorce un vertige. L'aiguille des secondes bute contre une résistance invisible, un obstacle granuleux niché dans l'univers. Entre chaque tic, un espace s'ouvre, une béance si vaste que j'y loge une douzaine de visages oubliés. Un. Deux. L'intervalle se distord. J'étiquette immédiatement le phénomène : perception d'une décélération environnementale. Un diagnostic est une cage ; tant que je peux nommer ma chute, je ne tombe pas vraiment.

Je regagne mon bureau. Chaque pas exige une planification architecturale. Soulever le talon. Basculer le poids. La distance est dérisoire, trois mètres tout au plus, mais la perspective s'est incurvée. Je m'assois. Le cuir du fauteuil émet une plainte modulée qui s'éternise. Je reprends mon stylo. Son poids est devenu tectonique. Je pose la plume sur le papier. L'encre y brille, une gouttelette visqueuse qui me renvoie mon reflet déformé.

16:42, j'écris. Ou est-ce *18:42* ? Ma montre n'affiche plus que des bâtonnets de lumière incohérents. J'écris le nom de Maëlle. La plume gratte le vélin comme un scalpel incisant un derme sec. J'ajoute un point d'interrogation. La ponctuation perce la page. Une perforation minuscule qui ouvre sur le blanc immaculé de la feuille suivante, comme une issue de secours vers un espace sans temps.

L'ombre portée de mon index s'étire, une silhouette noueuse. L'ampoule de l'architecte émet un sifflement haute fréquence. Mes muscles masséters se contractent avec une telle force que je perçois le craquement de l'articulation. Je suis le spectateur d'une machinerie biologique qui s'emballe. Je lève les yeux vers mes diplômes. Le verre de protection capture un reflet aveuglant qui efface mon nom. Seul subsiste le titre de « Docteur », flottant dans un vide de lumière. La fonction demeure, le sujet disparaît.

Je cligne des paupières. Une fois. Deux fois. Le cadran de l'horloge est devenu blanc. Lisse. Muet. Ce n'est pas une panne, c'est une défaillance de ma synthèse. L'inconscient tente de stopper l'horloge pour éviter la confrontation. Ma main gauche,

immobile, ressemble à un membre de cire posé là par un taxidermiste malhabile.

Je veux écrire « Résistance », mais ma main refuse le tracé. Mon bras est bloqué par le sable de l'amnésie. Je fixe la pointe de la plume. Une goutte s'y accumule, gonflant comme une larme noire. Elle tombe sur la tache d'eau précédente, créant une nébuleuse qui dévore définitivement le nom de Maëlle. Je ne l'étudie plus. Je l'efface.

L'ombre de la lampe a glissé de plusieurs centimètres sur le mur. Un mouvement d'une heure accompli dans l'intervalle d'un cillement. La panique monte, froide. Je serre le corps en ébonite. Sur la page, j'écris une seule phrase, d'une graphie qui n'est déjà plus la mienne : *Le sujet ne regarde plus le miroir, il est devenu le reflet.*

La lampe grésille. S'éteint. L'obscurité est totale. Dans le noir, juste derrière mon épaule gauche, une voix que je connais trop bien murmure mon nom.

Chapitre 14

Le Retour du Refoulé

La lumière crue du plafonnier, filtrée par le verre dépoli, découpait des formes rigides sur le bureau en chêne massif. Hugo redressa le col de sa blouse, un geste machinal pour raffermir sa posture avant d'entamer les rapports de nuit. L'air de la clinique, saturé d'ozone et de désinfectant, pesait sur ses épaules. Sous une pile de dossiers, un coin de papier jauni dépassait de quelques millimètres, brisant la symétrie de son plan de travail.

Il fit glisser le dossier de Maëlle. L'objet apparut. Une photographie argentique aux bords cornés, comme une excroissance anormale dans son univers ordonné. Hugo sentit un froid irradier de son plexus, un haut-le-cœur qu'il tenta aussitôt de ramener à une simple alerte sensorielle. Ses yeux de clinicien scannèrent l'image avec cette distance feinte qu'on accorde à une pièce à conviction.

Sur le cliché, trois silhouettes devant un pavillon aux volets clos. Un homme, une femme, et une fillette dont le visage s'effaçait sous l'ombre d'un vieux hêtre. L'homme, les mains enfoncées dans un manteau sombre, affichait un profil dont les traits, sous cet éclairage, rappelaient les siens.

Il saisit le carton. Le grain était granuleux sous ses phalanges. Sa respiration devint courte, mais il s'imposa un rythme régulier. *Une erreur de perspective*, se dit-il. Sa pensée reprenait le ton professoral de ses séminaires : le cerveau est programmé pour reconnaître des formes familières dans le chaos. Rien qu'une coïncidence morphologique.

Ses doigts serrèrent les bords de la photo. Son regard se fixa sur la montre de

l'homme : un cadran circulaire, un bracelet de cuir usé. Il possédait la même il y a quinze ans. Un frisson parcourut son échine. La climatisation devait être dérégulée.

— Maëlle l'a glissée ici, murmura-t-il.

Sa voix était stable, malgré un léger accroc sur la fin. Elle cherchait sans doute à lui imposer un passé fictif pour combler ses propres failles. Il retourna la photo. Au verso, une date à l'encre bleue délavée : *Août 2008*.

À cette date, Hugo achevait son internat à l'autre bout du pays. Ses archives le prouvaient. Pourtant, une image parasite força le passage : l'odeur de l'herbe coupée, le cri d'un oiseau dans la chaleur d'un après-midi d'été. Il chassa la vision d'un battement de cils. Il posa la photographie face contre terre. Ce n'était pas son passé. C'était une intrusion, une attaque contre le cadre thérapeutique. Il se leva, sa chaise grinçant sur le linoléum, et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le parc brumeux. Il avait besoin de réinstaller la distance. Il était le soignant. Elle était le sujet.

La vitre renvoyait une image fragmentée de son visage. Il suivit du bout de l'index une gouttelette de condensation qui traçait un sillage erratique sur le verre. La froideur du matériau contre son front l'aidait à se stabiliser. Un objet n'est qu'un agencement d'atomes, se répéta-t-il, dont la signification est entièrement projetée par celui qui regarde.

Il fit volte-face. Ses semelles claquèrent sur le sol, un bruit d'autorité. Ses yeux retombèrent sur le dos du cliché, ce rectangle blanc qui semblait irradier une chaleur anormale. D'un geste chirurgical, il saisit un coupe-papier en argent et l'utilisa pour soulever le bord du papier sans le toucher.

L'inscription « Août 2008 » le narguait. À cette époque, son esprit était une citadelle de certitudes. Il se revit dans les couloirs de l'hôpital, l'odeur d'éther, le froissement de sa blouse neuve. C'était son socle. La sensation de l'herbe coupée n'était qu'une

interférence sensorielle. Les jardiniers venaient de tondre le parc ; la coïncidence créait un court-circuit synaptique. Rien de plus.

Il s'assit, les mains accrochées aux accoudoirs. Maëlle possédait une capacité de manipulation capable de déceler les moindres failles. Elle avait dû fouiller dans les archives ou utiliser un logiciel pour trouver un sosie. Le stratagème devenait limpide. C'était une tentative de transformer le thérapeute en complice.

Il ouvrit le tiroir de son bureau. À l'intérieur, ses dossiers étaient classés par ordre alphabétique, une forteresse protégeant l'ordre du monde. Il sortit la fiche de Maëlle. « La patiente manifeste une compulsion à l'intrusion », commença-t-il à formuler, cherchant les mots pour désamorcer le danger.

Un bruit de pas résonna dans le couloir. Hugo se figea, le stylo suspendu. Le rythme était lent, hésitant. Une tension gagna ses trapèzes. La porte était verrouillée, mais le sentiment d'être observé persistait, un picotement à la base de la nuque. Si c'était elle, il ne devait rien montrer. La neutralité était son seul rempart.

Les pas s'arrêtèrent devant le battant en chêne. Le silence devint une masse d'air comprimée contre son thorax. Son regard revint vers la photographie. Sous la lumière de la lampe, les silhouettes semblaient vibrer. Sa main tremblait imperceptiblement, une décharge d'adrénaline qu'il s'efforça de nier.

Il saisit le cliché entre deux doigts. Le papier était incurvé, signe d'un stockage dans un milieu humide. La petite fille — Maëlle ? — tenait la main d'un homme dont le visage demeurait dans l'ombre d'un chapeau de paille. La montre au poignet n'était qu'un détail. Une coïncidence statistique. Dans les années quatre-vingt-dix, ce modèle était un standard.

Une ombre s'étira sous la porte. Quelqu'un se tenait là. Hugo sentit une goutte de sueur glisser le long de sa colonne vertébrale. Il posa le cliché face contre terre. « La

patiente tente de renverser la topographie de la cure », songea-t-il. En transformant l'angoisse en diagnostic, il érigeait une digue.

Le bois de la porte craqua. Hugo ne bougea pas. Il nota la sécheresse de sa gorge, le goût métallique dans sa bouche. Il observa sa main posée sur le dossier. Ses ongles étaient impeccables, sa peau lisse. Il était le Dr Hugo, une construction de science, pas cet enfant de l'image. Il attendit que la poignée tourne. Chaque seconde transformait le bureau en une chambre de résonance où seul son cœur servait de boussole.

L'ombre demeurait figée. Hugo inspira lentement, comptant les secondes. Cette technique de cohérence cardiaque n'était qu'une optimisation de ses fonctions. Le silence devint une pression sur ses tympans. Derrière la porte, l'intrus ne bougeait pas. Maëlle jouait sur le vide. Hugo ferma les yeux. L'image de la montre réapparut. *Le cerveau est une machine à reconnaître des motifs*, formula-t-il. Son père n'avait jamais porté ce genre de montre. Ou peut-être que si, mais cela n'avait aucune importance ici.

Un froissement de tissu parvint à ses oreilles. Le visiteur venait de s'appuyer contre le bois. Hugo se leva sans bruit et fit un pas vers la fenêtre, tournant le dos à la porte. Un défi calculé. Dehors, tout était sous surveillance. Il fixa son reflet. Son visage était celui d'un homme au sommet de son art. Il n'y avait aucune ressemblance avec l'homme au chapeau de paille, cet être spectral qui tentait de saboter sa carrière. « L'amnésie est une pathologie des autres », songea-t-il.

La poignée commença à descendre, millimètre par millimètre. Le métal émit un sifflement de friction. Hugo enregistra le mouvement avec une précision de sismographe. La frontière s'apprêtait à céder.

Le cliquetis du loquet résonna comme une détonation. La porte s'ouvrit de quelques centimètres, laissant filtrer un courant d'air chargé d'odeur de cire et d'une nuance de

terre humide. L'homme au chapeau de paille semblait le narguer. Hugo opéra un glissement mental : ce cliché n'était qu'un artefact clinique.

Une ombre dévora lentement le triangle de lumière au sol. Maëlle ne pressait pas son entrée. Hugo sentit sa mâchoire se crispier. Il devait incarner une frontière inaltérable. La porte pivota enfin, révélant la silhouette frêle de la jeune femme. Elle portait le coton gris de la clinique, mais son regard était un scalpel. Elle ne regardait pas Hugo. Ses yeux étaient rivés sur le bureau.

— Vous n'avez pas frappé, Maëlle, dit-il d'une voix neutre.

Sa main se déplaça vers la photo pour la retourner, mais il s'interrompit, ne voulant pas confirmer l'importance de l'objet. Maëlle fit un pas, ses pieds nus silencieux sur le bois. Elle s'arrêta à la limite de la lumière.

— Le temps ne frappe pas avant d'entrer, Hugo. Il s'infiltré.

Sa voix était un souffle. Hugo analysa les mots : l'infiltration, la faille. Une métaphore prévisible de l'effondrement des défenses.

— Vous parlez du temps comme d'une menace, observa-t-il. Est-ce parce que cette photo représente un passé que vous n'arrivez pas à intégrer ?

Il regarda enfin le cliché avec détachement. Ce n'était pas lui, cet enfant. C'était une image trouvée dans un vide-grenier. Pourtant, dans le coin, une tache d'humidité dessinait une forme qu'il avait déjà vue, enfant, dans un tiroir. Il détourna les yeux.

Ses phalanges blanchirent sur le rebord du bureau. Le silence se chargeait d'une électricité qui faisait hérissier les poils de ses bras.

— Le symbolisme de l'eau est intéressant, Maëlle. Mais cette infiltration semble

concerner vos propres souvenirs... reconstruits.

Il saisit le cliché. Une odeur de poussière acide monta à ses narines. Le grenier de ses parents. Il n'y était pas retourné depuis trente ans. Pour contrer l'odeur, il se répéta que le cerveau produit des corrélations fallacieuses. La tache n'était qu'une oxydation.

Maëlle bascula son poids d'un pied sur l'autre.

— Vous ne regardez pas l'homme, Hugo. Vous regardez la montre. Pourquoi semble-t-elle si familière ?

Une goutte de sueur perla à son front. Il fixa le cadran sur l'image, un bracelet trop serré marquant la peau. Un détail. Une coïncidence. Pourtant, au poignet, il ressentit une pulsation fantôme. Il reposa la photo brusquement.

— Votre projection est fascinante, Maëlle. Vous tentez de m'incorporer dans votre récit pour ne plus porter seule votre fragmentation.

Il se leva et retourna à la fenêtre. Dehors, les ombres des cèdres s'étiraient comme des doigts noirs. Il fixa son reflet. Pendant une seconde, son visage lui parut étranger. Il ferma les yeux, comptant ses battements de cœur.

— Pourquoi vos mains tremblent-elles alors ?

Le prénom tomba, brisant le dernier rempart. Maëlle s'était approchée. Hugo fixa ses mains. Elles semblaient immobiles, mais il sentait ses fibres tressaillir.

— Le transfert est une phase nécessaire, Maëlle. Mais nous allons devoir reconsidérer votre protocole. Vous essayez de me fragmenter.

Il sentit un goût de fer. Il venait de se mordre la joue. Maëlle esquissa un sourire. Elle

tendit la main vers la photo, son index effleurant le visage de la femme dont les traits restaient flous.

— Vous l'avez aimée, n'est-ce pas ? Avant de décider qu'elle n'avait jamais existé. Avant de vous convaincre que vous étiez né ici, entre ces murs gris.

Hugo sentit l'architecture de son esprit vaciller. Il devait la faire sortir, mais ses jambes pesaient des tonnes. Il ancrâ ses doigts dans l'acajou du bureau. Le vernis était froid. C'était une technique d'ancrage élémentaire. Il n'était pas en train de se souvenir.

— L'inclinaison de votre tête suggère une recherche de validation, Maëlle. Cette femme n'est qu'une forme indistincte.

La mouche continuait de cogner l'abat-jour. Hugo refusait de croiser le regard de la jeune femme. Maëlle appuya son index sur le visage de papier. Hugo vit la pulpe de son doigt blanchir. Il remarqua une cicatrice en croissant sur la cuticule de la patiente.

— Vous utilisez ces mots pour masquer le bruit de vos propres os qui craquent, murmura-t-elle. Regardez la courbe de son épaule. C'est un deuil que vous avez transformé en diagnostic.

La sueur entre ses omoplates était glacée. Il n'y avait pas de passé commun. Juste ce bureau et l'odeur de l'encaustique. Pourtant, il ne parvenait pas à détacher ses yeux de la main de Maëlle.

Hugo reprit le cliché, évitant le contact.

— L'esprit fabrique des concordances là où n'existe que le chaos.

Il décomposa les nuances de gris. Un test de Rorschach. Rien d'autre. Maëlle inclina

la tête, comme un prédateur.

— Le déni est une chambre capitonnée, Hugo. Mais les murs finissent par se rapprocher.

Il se leva brusquement, le fauteuil criant sur le sol. Ce bruit banal lui parut d'une violence insupportable. Il retourna à la fenêtre. Dans le reflet, il vit Maëlle se diriger vers la porte. Elle s'arrêta, la main sur la poignée.

— Demain, dit-elle simplement, vous ne pourrez plus dire que c'est le reflet de la lampe.

La porte se ferma. Hugo demeura immobile. Son cœur battait avec régularité, mais derrière ses yeux clos, une image persistait : la cicatrice en croissant sur la main de Maëlle. La même qu'il avait soignée, vingt ans plus tôt, sur une petite fille qui pleurait dans un jardin.

Il retourna à son bureau. Il saisit la photographie pour la faire disparaître, mais ses yeux tombèrent sur le dos du cliché. Une phrase y était inscrite. Son écriture. Celle d'avant.

« On ne guérit jamais de ce qu'on a oublié volontairement. »

La sueur sur son front devint brûlante. Le cadre venait de voler en éclats.

Chapitre 15

Réintégration Narcissique

Hugo cala son stylo-plume contre le cuir sombre du buvard. C'était un geste de maniaque, un ancrage nécessaire pour stabiliser une architecture intérieure qui menaçait de s'effondrer. Le métal froid heurta son ongle. Le choc, infime, résonna pourtant dans le silence sous pression de ce cabinet qu'il appelait la Chambre des Reflets.

En face, Maëlle habitait son fauteuil avec une densité nouvelle. Elle semblait absorber la lumière tamisée. Ses mains, posées à plat sur ses genoux, restaient d'une immobilité granitique. Hugo sentit la sécheresse familière de sa gorge. Il étiqueta cette sensation comme une simple réponse adrénargique, une variable technique à ignorer. Il cherchait dans le regard de la jeune femme les signes d'une pathologie, une faille où glisser son diagnostic pour reprendre l'ascendant. Il ne trouva qu'une clarté glaciale. Un miroir tendu vers ses propres renoncements.

Elle inclina la tête. Une mèche brune glissa sur sa tempe. Ce simple mouvement brisa le rythme de la respiration du psychiatre. Hugo perçut l'odeur de l'encaustique mêlée à un parfum plus acide : sa propre moiteur sous sa chemise en coton d'Égypte. C'était une faille dans son armure. Le soignant ne devrait pas suer. Le sauveur ne devrait pas avoir le pouls qui cogne contre un col trop empesé. Le silence s'étira comme une matière organique reprenant ses droits. Hugo voulut poser une question ouverte, une procédure standard pour restaurer la distance, mais les mots restèrent coincés derrière ses dents.

— Vous vérifiez encore si je suis réelle, Hugo ? Ou si je suis une construction de votre culpabilité ?

Elle avait parlé sans agressivité. Sa voix était presque mélancolique. Le prénom, jeté sans titre, agit comme un scalpel. Hugo crispa ses orteils dans ses chaussures. Il cherchait un appui au sol pour ne pas céder au vertige. Une poussière dansait dans un rayon de soleil, flottant entre eux. Il se demanda combien de ces fragments de peau appartenaient à Maëlle, combien s'étaient déjà infiltrés dans ses propres poumons. Une pensée intrusive. Un glissement qu'il s'empressa de refouler par une analyse rigide. Il devait rester le clinicien. Celui qui nomme, pas celui qui subit.

— Maëlle, nous sommes ici pour traiter votre rapport à la réalité, pas pour inverser les rôles.

Sa voix sortit plus sourde qu'il ne l'aurait souhaité. Il s'efforça de maintenir un contact visuel, mais remarqua qu'elle ne regardait pas ses yeux. Elle fixait la petite cicatrice à la commissure de ses lèvres. Un vestige d'enfance qu'il avait oublié. Sous cet examen, la marque devint le centre de gravité de son visage. Il se sentit exposé, déshabillé de sa blouse invisible.

Elle se leva. Lentement. Chaque muscle se délia avec une précision de prédateur. Elle fit un pas vers le bureau, réduisant l'espace de sécurité qu'il avait entretenu pendant des années. Hugo ne recula pas, car reculer aurait été admettre sa peur. Ses doigts se refermèrent sur son dossier médical. Un bouclier de papier contre la vérité qui marchait vers lui.

Elle s'arrêta à quelques centimètres. Ses doigts effleurèrent le bois avec une curiosité presque sensuelle. Hugo voyait maintenant tout ce qu'il avait occulté : la nacre de ses ongles rongés, la pulsation de sa carotide, le léger tremblement d'une paupière. Il était pétrifié. Sa raideur protectrice commençait à se lézarder. Elle ne cherchait pas à l'attaquer. Elle cherchait à saturer son champ de vision jusqu'à ce qu'il ne reste plus de place pour ses théories. Elle posa une main sur le sous-main, juste à côté de la sienne. La peau pâle contre le cuir tanné sembla lui brûler les yeux.

La main de Maëlle était immobile. Une ponctuation livide. Hugo fixait cette proximité, analysant malgré lui la géographie de cette chair : le réseau bleu des veines, la desquamation d'une cuticule. Une présence biologique brute. Une goutte d'eau tomba d'un radiateur au fond de la pièce. *Ploc.* Le bruit fut assourdissant. Son système nerveux s'emballait. Dans son esprit, les termes de « transgression » et de « cadre » défilaient comme des alertes, mais ils n'avaient plus de substance.

Maëlle inclina encore la tête. Une observation clinique inversée. Hugo voyait son propre reflet dans les pupilles de la jeune femme. Il s'y voyait petit, rigide, enserré dans sa cravate comme dans un carcan.

— Vous tremblez, Hugo.

Ce n'était pas une question. Il baissa les yeux vers ses mains. Ses doigts tressaillaient d'une oscillation fine sur les accoudoirs. Son rempart de calme olympien s'effondrait. Il avait passé vingt ans à soigner le vide des autres pour ne pas regarder le sien. Aujourd'hui, le vide s'incarnait.

— Le tremblement est une réponse physiologique au stress, parvint-il à articuler. Votre intrusion génère cette réaction. Vous cherchez à provoquer un effondrement du cadre pour...

— Arrêtez.

Elle posa enfin sa main sur la sienne. Le contact fut un choc électrique. La peau de Maëlle était fraîche, contrastant avec sa propre chaleur moite. Sous la pression de ses doigts, Hugo sentit l'architecture de ses os. Sa main, cet outil de pouvoir, n'était plus qu'une proie.

— Regardez-moi, Hugo. Pas comme un symptôme. Pas comme une anomalie.

Regardez ce que vous avez fabriqué avec votre silence.

Il voulut fermer les yeux, mais le poids de sa culpabilité l'obligea à tenir. Il vit alors son propre visage dans ce miroir sombre : il n'était pas le psychiatre de renom, mais un homme terrifié dont le masque tombait en lambeaux. Chaque seconde dilatait l'espace. Le cabinet n'était plus qu'un désert blanc où seule subsistait cette main féminine sur un poignet d'homme.

Il tenta de mobiliser une dernière défense, un mot technique, un concept salvateur. Mais le savoir était une langue morte. Maëlle maintenait son bras avec une autorité presque maternelle. Il remarqua une petite cicatrice sur le dos de sa main à elle. Il l'avait notée cent fois comme une « marque d'automutilation ». Aujourd'hui, il y voyait une preuve de survie qu'il n'avait jamais vraiment regardée.

— Vous ne respirez plus, murmura-t-elle.

Hugo inspira brusquement. Une goulée d'air brûlante, chargée d'antiseptique et de l'odeur de la jeune femme. Ce n'était pas l'odeur d'une patiente. C'était celle d'une existence qui exigeait sa place. Il se voyait, à travers elle, comme un automate grippé.

Elle ne voulait pas d'aide. Elle voulait qu'il reconnaisse sa défaite. Elle savourait ce moment où l'expert devenait l'éprouvante. Une horloge, dans le couloir, égrena les secondes. Pour Hugo, chaque battement de cœur durait une éternité. Maëlle avança un doigt vers un dossier médical posé entre eux. Le bruissement du papier fut une détonation. Ce geste profanait son sanctuaire, là où il transformait les vies brisées en paragraphes.

— Prononcez-le, Hugo.

L'air s'épaissit. Les murs tapissés de diplômes semblèrent se rapprocher. Hugo lutta

contre des taches lumineuses qui dansaient devant ses yeux. Elle appuyait sur les zones d'ombre de sa mémoire, là où il avait enterré l'échec de leurs premières séances, dix ans plus tôt. Sa gorge se noua. Sa langue était un morceau de cuir mort collé au palais. L'homme qui ordonnait le chaos était incapable de structurer un son.

— Ma...

Le nom s'étrangla dans un spasme. Les doigts de Maëlle glissèrent le long de ses épaules. Un effleurement plus violent qu'une gifle. Hugo baissa les yeux vers ses mains. Elles vibraient d'un signal de détresse incontrôlable. La griffure sur le bois du bureau, qu'il fixait depuis des minutes, n'était plus un défaut. C'était une cicatrice. Le cadre avait volé en éclats. Le thérapeute était mort.

— Maëlle, expira-t-il enfin.

Le nom, libéré, emporta ses dernières certitudes. Le silence ne revint pas. Un craquement sourd résonna, comme si la structure même du bâtiment cédait. Elle retira ses mains. Le vide qu'elle laissa fut une agonie pire que sa pression. Hugo ne se retourna pas. Il savait que lorsqu'il lèverait les yeux, le bureau, la pièce et l'homme qu'il croyait être auraient cessé d'exister.

Chapitre 16

L'Hubris Médical

L'ampoule de Versed reposait au creux de sa paume, petite capsule de verre glacé qui semblait aspirer l'éclat crue du plafonnier. Hugo sentait le poids dérisoire du liquide. Ses doigts, d'ordinaire si stables lors des ponctions lombaires les plus délicates, trahissaient une rigidité inhabituelle, un raidissement des tendons qui n'était pas de la peur, mais une rupture nette entre son geste et sa conscience. Pour lui, cet acte n'était pas une agression. C'était une nécessité clinique, une restructuration forcée d'un cadre qui lui échappait. Il devait redevenir celui qui administre, celui qui sait, face à celle qui subit et qui ignore.

Maëlle était assise dans le fauteuil d'examen, les bras reposant sur le cuir craquelé. Elle ne luttait pas. Cette absence totale de résistance agissait sur Hugo comme un abrasif ; elle refusait le rôle de la patiente rétive, ce qui l'empêchait de déployer sa bienveillance technique habituelle. Il remarqua une minuscule tache de café sur le revers de sa propre blouse et entreprit de la gratter frénétiquement avec l'ongle, un geste inutile qui parasitait sa concentration. Le silence dans la Chambre des Reflets était si dense qu'il percevait le grésillement du réfrigérateur à médicaments, une rumeur électrique monotone qui scandait les battements de son pouls.

— Vous savez que ce protocole n'est pas répertorié, murmura-t-elle.

Sa voix était d'une neutralité désarmante. Hugo ne répondit pas. Il ajustait la tubulure du goutte-à-goutte, ses mouvements saccadés trahissant une hâte qu'il justifiait par une urgence thérapeutique auto-proclamée. Dans son esprit, il ne commettait pas une faute déontologique majeure ; il procédait à une « remise à zéro ». Le choix des termes était son premier rempart : nommer l'acte avec assez de précision froide pour

en gommer la monstruosité. S'il restait dans la science, l'éthique s'effaçait.

Il s'approcha. L'odeur de l'antiseptique flottait entre eux comme un rideau chimique. Il saisit son poignet. La peau de Maëlle était fraîche, d'une douceur qui heurta violemment ses certitudes. À cet instant, il fixa la veine au pli du coude avec une attention féroce. Le biseau de l'aiguille brilla sous la lumière fluorescente. Maëlle ne détourna pas le regard. Elle observait la scène avec une curiosité de clinicienne, inversant silencieusement le rapport de force.

Il piqua. Le reflux de sang sombre dans le plastique fut une victoire. Il était le sculpteur, elle était la pierre. Il ouvrit la molette. Le liquide commença sa descente lente, une invasion silencieuse dans le système circulatoire de la jeune femme. Hugo fixa le compte-gouttes, fasciné par le rythme métronomique de la chute. Chaque goutte l'éloignait de la loi.

Maëlle ferma doucement les paupières. Avant que ses cils ne se rejoignent, il crut lire une forme de pitié dans ses pupilles dilatées. Elle aurait dû avoir peur. Elle aurait dû supplier. En restant souveraine dans son abandon, elle lui volait sa position de pouvoir.

— Hugo...

Le son de son prénom, prononcé sans titre, sans distance, agit comme un scalpel. Il se figea, le pouce pressé contre le régulateur de débit. Ce n'était pas un appel au secours, mais une identification. Elle le nommait pour le ramener dans le cadre de leur histoire commune, là où les blouses blanches ne protègent plus de rien. Il sentit une bouffée de chaleur lui envahir le visage. Il verrouilla le régulateur, ses jointures blanchissant sous l'effort.

Il se détourna vers le guéridon en inox, cherchant dans l'alignement millimétré de ses instruments une ancre pour sa psyché vacillante. Le métal renvoya un éclat froid. Il

revint vers elle, ses chaussures de cuir crissant sur le linoléum. Il souleva la paupière de Maëlle. Sous le faisceau de sa lampe-stylo, la pupille mit une seconde de trop à se rétracter.

— Tu n'es qu'une réponse physiologique, murmura-t-il pour stabiliser sa propre voix.

Il commença à poser les électrodes sur les tempes de la jeune femme. Le gel conducteur était visqueux, souillant la pureté de son intention. Il lissait chaque patch avec une précision maniaque, chassant la moindre bulle d'air. Chaque geste était une tentative de transformer cette agression en une procédure irréprochable.

Il s'installa devant la console de sismothérapie. Ses doigts effleurèrent l'interrupteur en bakélite noire, une surface tiède qui vibrait sous la fréquence du transformateur. Il n'y avait plus de psychiatrie ici, seulement une architecture de défense contre le vide. Il fixa le cadran. L'odeur de l'ozone, métallique et âcre, saturait l'air.

Il pressa le bouton.

Le choc ne fut pas un éclair, mais une secousse sourde. La peau de Maëlle, au point de contact, vira instantanément au rose vif. Chaque fibre musculaire se tendit. Ses poignets se cassèrent, les doigts se recroquevillant vers l'intérieur des paumes dans un spasme archaïque. Hugo ne détourna pas les yeux. Il observait la machine biologique en cours de reprogrammation. Sous la lumière crue, le muscle de la mâchoire de Maëlle se contracta avec une telle violence que le protège-dents en silicone gémit.

Le silence fut remplacé par le sifflement d'une respiration de survie. Hugo fixa le moniteur EEG. Les ondes cérébrales se fracassaient sur l'écran. C'était une tempête chimique qu'il avait invoquée pour noyer les souvenirs gênants sous une vague de dépolarisation massive. Il se sentit envahi par un vertige de puissance. En contrôlant la chimie de son cerveau, il réécrivait les chapitres de leur passé.

La phase convulsive s'installa. Des secousses rythmiques faisaient tressaillir les membres contre les sangles de cuir, un bruit de frottement sourd qui scandait l'effondrement de la conscience. Hugo attendait le point de rupture, cet instant de vide absolu où la mémoire s'efface.

Il coupa l'alimentation d'un geste sec. L'absence soudaine du bourdonnement laissa dans ses oreilles un sifflement strident. Hugo se pencha sur le corps inerte. La poitrine de Maëlle se soulevait selon un rythme saccadé, signe de la sidération de son tronc cérébral. Il saisit une compresse pour essuyer le reste de gel sur son front, ses mouvements devenant d'une lenteur presque tendre, parodie grotesque de sollicitude.

Alors qu'il s'inclinait, son visage se refléta dans les yeux encore révoltés de la jeune femme. C'est à cet instant qu'il remarqua, gisant sur le sol gris, le petit carnet noir qu'elle gardait toujours sur elle. Il était ouvert, ses pages froissées pointant vers lui comme une accusation.

Un frappement méthodique, lourd et officiel, retentit alors contre la porte blindée du cabinet. Un son que personne n'aurait dû produire à cette heure-là.

Chapitre 17

L'Effet de Déjà-Vu

Le bourdonnement de la climatisation s'éteignit d'un coup. Un silence acoustique absolu s'installa, avant que le cliquetis sec des relais de sécurité ne scelle l'obscurité. Dans la Chambre des Reflets, la coupure de courant fut une chute brutale dans une matière noire, épaisse, presque palpable. Hugo resta immobile derrière son bureau en acajou. Ses doigts, serrés sur son stylo-plume, sentirent la rugosité du papier qu'il signait. Son esprit, entraîné par des décennies de protocole, tenta d'analyser : panne de secteur, défaillance du groupe électrogène, latence des secours. Mais sous cette croûte rationnelle, ses instincts hurlaient déjà.

Il lâcha le stylo. L'objet roula sur le sous-main en cuir avec un bruit de tonnerre. Hugo inspira lentement pour calmer son cœur, mais l'air n'avait plus l'odeur neutre de la ventilation filtrée. Une effluve âcre, à la fois douceâtre et corrosive, s'insinua dans ses narines. Cette haleine d'anesthésie n'avait rien à faire ici. Les blocs opératoires étaient isolés par trois sas de décompression. Pourtant, la molécule saturait l'espace, se fixant aux parois de sa gorge. C'était un déclencheur synaptique forçant les vannes de sa mémoire. Hugo sentit le cuir de son fauteuil changer de texture ; il ne percevait plus l'ergonomie du siège de direction, mais le froid métallique d'un chariot d'examen. Sa main chercha le bord du bureau, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide et une obscurité qui semblait dévorer les murs.

— Hugo ?

La voix n'était qu'un souffle, mais elle déchira l'espace avec la précision d'un scalpel. Elle émanait du centre de son propre crâne. Maëlle.

Il ferma les yeux. Le noir était déjà total. Pour ne pas s'effondrer, il tenta de visualiser la pièce : la fenêtre à gauche, le divan en face, la bibliothèque derrière. Tant qu'il nommait les objets, il restait le psychiatre. S'il perdait le cadre, il redevenait le sujet.

— Maëlle, je sais que vous êtes là, murmura-t-il d'une voix qu'il voulait clinique, malgré une fêlure dans le timbre. Le protocole va se déclencher. Restez immobile.

— Le protocole ne fait qu'enterrer les choses, Hugo. Regarde comme elles remontent.

Un froissement de tissu, de la soie ou du lin, frôla ses jambes. L'odeur chimique se renforça, mêlée à une note plus organique : la sueur froide et le savon antiseptique. Hugo sentit une pression sur l'arrière de son crâne, là où ses barrières mentales étaient les plus minces. Il se rappela soudain la sensation d'un masque de caoutchouc pressé contre son visage et cette même voix, plus jeune, plus brisée, lui demandant de ne pas l'abandonner dans le blanc de l'anesthésie.

Ses muscles se contractèrent. Il voulut se lever, fuir, mais son corps pesait des tonnes, ankylosé. Il était le garant de l'ordre, celui qui possédait les clés. Pourtant, il n'était plus qu'une conscience nue.

— Tu te souviens du bruit du plateau quand ils posent les instruments ?
demanda-t-elle tout près de son oreille.

Un tintement cristallin de l'acier contre l'acier résonna. Ses tempes battaient.

Hallucination auditive induite par le stress, tenta de diagnostiquer son cerveau.

Mais l'explication sonnait creux. La Chambre des Reflets devenait une chambre noire où se révélait le négatif de son existence. Il tendit la main et ses doigts rencontrèrent une surface tiède : une peau fine, un visage. Il retira sa main comme s'il avait touché un fer ardent. Son souffle devint un sifflement erratique.

Maëlle n'était plus une patiente ; elle était le symptôme vivant de sa propre faillite.

— Ne touche pas à la lumière, chuchota-t-elle. Reste ici. Dans le vrai.

Le fauteuil pivotant grinça. Hugo crispa ses doigts sur les accoudoirs. Chaque inspiration lui apportait une dose massive de cette vapeur fantôme.

L'intellectualisation, son vieux rempart, se fissurait. Il se surprit à noter une démangeaison absurde sur le bout de son nez, un détail humain qu'il ne pouvait résoudre, prisonnier de sa propre statue de chair.

Maëlle bougea. Il perçut le glissement de ses pas sur le linoléum, un son ténu de battement d'ailes. Elle était sur sa gauche désormais. Hugo sentit les muscles de son cou se tétaniser. Il se revit, petit garçon sur une table d'examen, observant les scialytiques qui ressemblaient à des yeux de géants.

— Tu te rappelles ce goût ? Ce mélange de sucre et de métal avant que le noir ne devienne définitif ?

Hugo déglutit. Sa salive était épaisse comme de la colle. Les mots restaient bloqués. L'amertume du produit imaginaire lui brûlait réellement le palais. Il n'était plus le psychiatre de renom ; il était le sujet d'une expérience dont il n'avait pas les codes. Il sentit une pression sur son genou. Maëlle s'était accroupie. Ses mains étaient des intrusions thermiques insupportables à travers le tissu de son costume.

— Est-ce que tu entends le silence ? glissa-t-elle sous le derme de sa conscience.

Le noir n'était plus un vide, mais une substance huileuse. Hugo ne voyait plus ses dossiers, remparts de papier contre la folie. À la place, il percevait le scintillement des carreaux de faïence blanche de l'Unité 4, froids et impitoyables. Sa respiration devint une série de saccades. Il vivait un effondrement en temps réel. Le cadre thérapeutique s'était inversé : il était l'objet étalé sur le billard de la nuit.

Maëlle déplaça ses doigts vers le haut de sa cuisse, une lenteur de scalpel. Hugo compta ses battements de cœur pour maintenir un semblant de linéarité. *Un, deux, trois...* Le rythme était anarchique. Puis, le poids de la tête de Maëlle se posa contre son genou. Une intimité monstrueuse qui acheva de briser ses dernières défenses.

L'odeur devint brûlante, comme si un tampon imbibé était pressé sous ses narines. Son corps se souvenait de la trahison. Maëlle fredonnait maintenant. Un son si bas qu'il résonnait directement dans ses os, une plainte monotone, le bruit blanc des couloirs de sédation.

— Tu te souviens de la couleur des murs, Hugo ?

Sa voix venait de son propre passé. L'usage de son prénom fut la brèche finale. Le "Docteur" s'évapora. Il voulut répondre que les murs étaient d'un vert d'eau maladif, un vert qui donnait la nausée, mais sa gorge était obstruée. Maëlle se releva lentement, ses doigts glissant de son épaule vers sa nuque. Elle effleura ses vertèbres avec une précision chirurgicale.

— Ils étaient verts, murmura-t-elle. Une couleur pour donner l'impression d'être noyé avant même que la séance ne commence.

L'image perça. Hugo revit sa propre main, plus jeune, tenant une seringue. Le liquide à l'intérieur était d'une honnêteté terrifiante. C'était l'instant où le soignant franchit la ligne. Sa gorge se noua dans un spasme douloureux. Il voulut hurler sa culpabilité, mais Maëlle pressa un doigt sur ses lèvres.

— Sens-tu le coton dans ta bouche ? Ce goût de métal qui remonte quand la chimie sature le sang ?

Le temps se figea. Hugo n'était plus dans son cabinet. Il était allongé sur le sol de l'Unité 4, la joue contre le ciment. Un bruit sourd résonna dans le couloir, loin

derrière la porte lourde. Un pas régulier. L'obscurité se rétracta un instant avant de se refermer, plus compacte encore. Hugo sentit alors une pression glaciale dans sa poche droite : les clés de l'Unité 4, qu'il portait comme un crime secret. Maëlle y glissa sa main. Le contact du métal déclencha une décharge qui lui fit perdre l'équilibre.

— C'est l'heure du tour de garde, Hugo, souffla-t-elle.

Sous la porte, une ligne de lumière blanche, chirurgicale, commença à découper le tapis. La porte pivota sur ses gonds avec un gémissement d'acier. Hugo fixa cette faille, le souffle court. À l'odeur d'ozone qui remplaçait soudain les vapeurs d'autrefois, il comprit que rien de ce qu'il allait voir ne serait reconnaissable.

Chapitre 18

Notes Cliniques : Le Sujet devient l'Objet

La plume d'Hugo glissa sur le grain du papier avec une régularité métronomique, laissant derrière elle une trace d'encre bleu-nuit qui mettait exactement quatre secondes à perdre son éclat humide. Il ne rédigeait pas de simples observations ; il sculptait une preuve de sa propre lucidité. Ses doigts, blanchis par la pression exercée sur le stylo, ne tremblaient pas. C'était un message envoyé à ses propres centres nerveux : la transmission synaptique restait fluide, le contrôle moteur était total. Avant de poursuivre, il prit une seconde pour repositionner un trombone sur son sous-main, l'alignant très exactement sur l'arête du bureau, au millimètre près.

Dans l'encadrement de la porte, un froissement de blouse trahit une présence. Hugo ne leva pas les yeux. Le moindre mouvement brusque pourrait être interprété comme une hyper-vigilance par l'infirmière Lefebvre. Il percevait l'odeur du désinfectant à la lavande, cette note de fond acide de l'étage des cas lourds. Elle l'observait. Ce n'était plus le regard d'une subordonnée, mais l'œil d'un naturaliste examinant un spécimen dont le comportement commence à diverger de la norme.

— Docteur, vous n'avez pas touché à votre café, murmura Lefebvre.

Hugo tourna lentement la tête. Il analysa la micro-expression de la soignante : sourcils contractés, commissure des lèvres tombante. Une inquiétude de transfert.

— Le cas de Maëlle exige une attention absolue, Sophie, répondit-il d'une voix monocorde, sans inflexion. Le protocole demande une réévaluation complète.

Il vit l'infirmière noter mentalement le mot « évaluation ». Il reprit le dossier de

Maëlle, ses doigts effleurant la photo d'identité judiciaire agrafée en première page. Le visage de la jeune femme, figé dans une vacuité apparente, semblait le défier. Ce n'était pas un regard, c'était un miroir d'argent qui lui renvoyait sa propre image : celle d'un homme qui, à force de vouloir tout réparer, s'oubliait dans les décombres de l'autre.

Hugo se leva, lissant les pans de sa blouse blanche. Le contact rêche du coton lui redonna une brève sensation de solidité. Il devait se rendre dans la Chambre des Reflets pour vérifier que les murs de sa propre architecture mentale tenaient encore debout.

Il appuya son talon sur le linoléum gris perle. Chaque pas produisait un couinement sec. En passant devant la station centrale, trois soignants relevèrent la tête selon un angle identique. Leurs regards ne contenaient aucune sollicitation. C'était une collecte de données. Hugo nota la dilatation des pupilles de l'infirmier stagiaire. Ils ne le regardaient plus comme leur supérieur, mais comme une variable instable. Il réprima un mouvement de la main vers sa cravate ; tout ajustement vestimentaire serait interprété comme une tentative de restaurer une façade fissurée.

Il s'arrêta devant le distributeur d'eau. Le gobelet en plastique craqua légèrement sous la pression de ses doigts. Le bruit lui parut assourdissant, une détonation de polymère dans ce silence ouaté. Il but une gorgée. L'eau était trop froide, une morsure thermique qui descendit dans son œsophage. Il lutta contre une contraction réflexe de son diaphragme, imposant à ses muscles une immobilité forcée.

Il atteignit enfin la porte blindée de la Chambre des Reflets. Le lecteur de badge émit un signal aigu qui résonna dans le creux de son estomac. Hugo ferma les yeux une seconde, rangeant l'image du regard de Lefebvre dans le compartiment des perceptions parasites. Lorsqu'il ouvrit la porte, le verrou magnétique se libéra avec un claquement pneumatique, une succion qui semblait aspirer l'air de la pièce.

Hugo pressa l'interrupteur. Le néon grésilla avant d'inonder l'antichambre d'une lumière stérile. À travers la vitre sans tain, la cellule d'observation se dévoilait. Maëlle était assise sur le rebord du lit, les mains à plat sur ses genoux. Elle ne bougeait pas. Ce calme n'était pas de la sédation ; c'était une stratégie, une mise en miroir de sa propre rigidité qu'elle lui renvoyait.

Il posa le dossier sur le pupitre. Ses paumes étaient moites. Il observa le profil de Maëlle, notant la tension des masséters, signe d'une colère ravalée. Pourquoi restait-elle si immobile alors qu'elle savait qu'il était là ? Hugo ajusta ses lunettes, le contact froid de la monture agissant comme un ancrage sensoriel. Le silence devint une substance épaisse, seulement troublé par le ronronnement de la climatisation. Maëlle tourna lentement la tête vers la vitre. Hugo eut l'impression insupportable que ses yeux transperçaient la barrière pour sonder son propre lobe frontal.

Elle inclina le menton. Un geste de reconnaissance. Sous sa blouse, l'épaule droite d'Hugo fut prise d'un tressaillement qu'il s'efforça de dissimuler. Il nota sur une feuille : « Sujet manifeste une hyper-vigilance ; transfert massif suspecté. » Mais au moment où l'encre imprégnait le papier, il sut que cette observation n'était qu'un bouclier sémantique. Maëlle ouvrit la bouche, sans un son, goûtant simplement l'air. Cette absence de parole forçait Hugo à remplir le vide avec ses propres fautes oubliées.

L'index d'Hugo, suspendu au-dessus du bouton d'appel de l'interphone, tremblait. La surface du bouton était polie par des années de pressions autoritaires. Il fixa sa propre peau s'écrasant contre le plastique tandis qu'une sueur acide perlait à la lisière de ses cheveux. Le haut-parleur grésilla, une friture électrique évoquant un insecte pris au piège. Hugo n'était plus le démiurge analysant une psyché brisée ; il devenait une donnée expérimentale dont on guettait la rupture.

— Maëlle, finit-il par articuler. Sa voix sortit rauque, une note d'incertitude glissant entre les syllabes.

Maëlle se leva. Elle s'avança vers la vitre jusqu'à ce que son souffle vienne ternir la surface d'un halo de buée circulaire. À travers ce voile, ses yeux perdirent leur opacité de patiente pour acquérir la brillance d'un scalpel. Le stylo qu'il tenait toujours lui échappa et roula sur le pupitre avant de tomber au sol. Un impact sec.

Hugo sentit sa main droite se figer, frappée d'une inhibition psychomotrice. À travers la vitre, Maëlle leva l'index et commença à dessiner dans la condensation. Le crissement de sa peau contre le verre vrilla les nerfs d'Hugo. Elle traçait un œil. Un œil dont l'iris coïncidait exactement avec l'emplacement du cœur d'Hugo dans le reflet. Il ressentit une oppression thoracique immédiate.

— Vous cherchez à me dire quelque chose, Maëlle ? murmura-t-il, l'analyse lui servant de canot de sauvetage.

— Vous tremblez, Hugo, répondit-elle.

Ce n'était pas une question. Le tutoiement, bien que proscrit, ne provoqua aucune réaction. Il était trop tard pour les frontières. Hugo sentit une goutte de sueur glisser le long de sa colonne vertébrale. Sa rigidité habituelle n'était plus qu'un linceul trop court. Dans sa poche, sa main serra le stylo brisé si fort que le plastique craqua, libérant une tache d'encre poisseuse qui s'étala sur sa peau comme une hémorragie.

Maëlle se pencha vers la vitre.

— Ce n'est pas moi qui compte vos battements, Hugo. Ce sont eux. Ils attendent le point de rupture, celui où le soignant devient le symptôme.

La porte de l'antichambre s'ouvrit avec un claquement de verrou. Un infirmier se tenait sur le seuil, une planchette à la main. Ses yeux se posèrent sur Hugo avec une neutralité professionnelle glaciale.

— Docteur, il est temps, dit l'homme. Vos confrères vous attendent pour le staff. On doit discuter de votre évolution.

Hugo voulut protester, mais ses yeux tombèrent sur le dossier que tenait l'infirmier. Une étiquette rouge y était collée. Son propre nom y figurait, suivi d'un code de pathologie qu'il connaissait par cœur. Maëlle lui adressa un sourire d'une tristesse infinie. Elle se rassit calmement sur le lit, reprenant sa place, tandis qu'Hugo se levait mécaniquement pour sortir. Il franchit le seuil vers sa nouvelle identité de sujet d'étude. Le bruit sec de la porte blindée se referma sur lui.

Chapitre 19

Le Sacrifice de l'Éthique

Hugo lissa du bout de l'index le coin supérieur du dossier cartonné. Le dossier de Maëlle. Sous les néons du bureau directorial, le bleu de la couverture paraissait métallique. Il sentait la pression du silence s'accumuler contre ses tempes, une pesanteur familière qu'il gérait d'ordinaire par une respiration diaphragmatique lente. Mais aujourd'hui, son cœur devançait la cadence.

Face à lui, le Dr Arnault, directeur de la clinique, parcourait une note de synthèse d'un air distrait. Il faisait glisser son stylo-plume entre ses doigts, captant les reflets de la lampe sur le corps laqué de l'objet. Chaque seconde renforçait la résolution de Hugo. Mentir n'était plus une option, mais une nécessité de structure. Si Maëlle franchissait ces portes, le miroir qu'elle lui tendait volerait en éclats.

— Les indicateurs de progrès sont... atypiques, Hugo, commença Arnault sans lever les yeux.

Hugo redressa sa colonne vertébrale contre le dossier rigide de sa chaise. Il sentit le contact du coton frais de sa chemise sur ses épaules.

— C'est le signe d'une décompensation latente, répondit-il d'une voix dont il avait gommé toute hésitation. Elle simule une intégration sociale pour précipiter sa sortie. Hier encore, elle affirmait que les cadres de lit de l'unité Nord "respiraient".

Il vit le sourcil d'Arnault se soulever. Hugo devait neutraliser ce scepticisme par une surcharge d'autorité. Il ne mentait pas ; il protégeait une vérité enfouie sous les faits administratifs. Il projeta sur Maëlle une fragilité extrême qu'il refusait de reconnaître

en lui-même.

— Elle présente une façade de stabilité qui masque une fragmentation sévère. Si nous la laissons partir, le passage à l'acte est une certitude. Elle joue la guérison pour nous séduire. C'est un "as-if", un faux-self construit pour obtenir sa liberté.

Il nota la façon dont Arnault reposa son stylo, signe de capitulation devant l'expertise. Hugo sentit une bouffée de chaleur, un mélange d'adrénaline et de mépris pour la facilité avec laquelle le jargon pouvait masquer la trahison. Il posa ses mains à plat sur la table. Ses paumes étaient sèches, sa discipline intacte.

— Pourtant, les tests de Rorschach montraient une amélioration, objecta Arnault en feuilletant le dossier. Le papier crissait, un bruit sec qui irrita Hugo.

— Des résultats biaisés par son désir de plaire. Elle a appris les réponses attendues, répliqua Hugo sans une seconde de retard. La sortir du cadre maintenant, c'est valider sa pathologie.

Arnault finit par soupirer. Il referma le dossier d'un coup sec.

— Très bien. Je vous fais confiance. Mais préparez-moi un rapport détaillé d'ici lundi. Quelque chose de définitif pour le comité d'éthique.

Hugo se leva, ramassa le dossier bleu et s'inclina légèrement. En sortant du bureau, le couloir de la clinique lui parut plus étroit. Il ne voyait pas les infirmières passer, ne percevant que le rythme de ses propres pas sur le linoléum gris. Chaque mètre le rapprochant de l'aile Ouest rendait l'air plus rare.

Il s'arrêta devant la fontaine à eau. Le ronronnement du moteur vibrait dans sa cage thoracique. Il but lentement. L'eau était glacée, un trait de givre descendant le long de son œsophage. Il isolait sa culpabilité dans un compartiment étanche. S'il gardait Maëlle, c'était par instinct de conservation. Elle était le témoin de son passé qu'il

n'avait pas encore réussi à effacer.

Arrivé devant la cellule 402, il fit glisser sa carte magnétique. Le déclic de la serrure résonna avec une violence sourde. À l'intérieur, l'air était saturé par l'odeur de propre industriel et l'humidité d'une respiration humaine. Maëlle était assise sur le rebord de son lit, les mains à plat sur ses genoux. Elle ne releva pas la tête immédiatement, mais Hugo sentit l'instant précis où elle perçut sa présence.

Il s'installa sur la chaise en plastique moulé. Le carnet noir sur le genou, il fixa le pouls qui battait au creux du cou de la jeune femme. Soixante-douze pulsations. Une régularité qui l'insultait.

— Maëlle, commença-t-il.

Elle releva lentement la tête. Ses cheveux glissèrent sur ses épaules avec un froissement de soie morte. Le regard qu'elle planta dans le sien n'était pas celui d'une patiente, mais celui d'un juge. Hugo ressentit une pression immédiate aux tempes.

— Vous avez menti, murmura-t-elle.

Le mot flotta entre eux, lourd. Hugo ne cilla pas. Il prit son stylo en métal brossé et commença à tracer des signes sans signification sur le papier.

— La direction estime que vous n'êtes pas prête. C'est une mesure de protection.

— Pour qui ?

Elle inclina la tête. Hugo sentit la sueur perler à la lisière de ses cheveux. Il nota :
Tentative de déstabilisation du cadre par la remise en question de l'autorité. Un mensonge de plus pour recouvrir l'abîme. Il avait peur de ce qu'elle contenait : une mémoire intacte.

— Vous avez peur que je parle, n'est-ce pas ? reprit-elle, sa voix à peine plus haute. Pas aux autres. À vous.

Hugo posa son stylo sur le bureau de la cellule. Il se força à soutenir son regard. Chaque seconde de ce face-à-face était une extraction de son identité. Il était le sculpteur devenu l'argile.

— Vos projections sont intéressantes, Maëlle. Pourquoi pensez-vous que ma parole dépend de la vôtre ?

Un sourire esquissé étira ses lèvres. Elle avait vu la faille. Hugo resta immobile, piégé par la géométrie de la pièce. Il se leva brusquement, évitant de frôler son genou. Le néon au plafond grésilla, une décharge qui résonna dans ses sinus.

— La séance est terminée.

Il rangea son carnet mais laissa, par un geste qu'il ne s'expliqua pas, le capuchon de son stylo sur le stratifié gris. Il atteignit la porte, la main sur la poignée froide. Il s'apprêtait à sortir lorsqu'elle murmura, avec une douceur de velours :

— Vous avez raison, Hugo. Les indicateurs ne sont pas au vert.

Il ne se retourna pas. Il referma la porte, le clic de la serrure retentissant comme un verrouillage définitif. Dans le reflet de la vitre blindée, son visage lui parut vide. Il s'enfonça dans la blancheur du couloir, ignorant qu'il venait de signer son propre désastre en laissant cet objet sur la table, un morceau de lui-même entre les mains de celle qu'il voulait murer.

Chapitre 20

Le Miroir Brisé

L'air dans la Chambre des Reflets possédait cette neutralité aseptisée des lieux où l'on dissèque les âmes sans se salir les mains. Hugo réajusta son stylo plume sur le sous-main en cuir. Un mouvement millimétré. Presque un rituel. Il avait besoin de cette symétrie pour ne pas sombrer.

Chaque objet sur son bureau — le presse-papiers en cristal, le carnet à la tranche dorée, la lampe d'architecte — constituait une ligne de défense contre le désordre. Il opposait cette rigueur maniaque au chaos qu'il percevait chez les autres. Et surtout, à celui qu'il refusait de voir en lui-même.

Maëlle ne bougeait pas. Assise dans le fauteuil club, les mains à plat sur ses genoux, elle affichait une immobilité troublante. Elle contrastait avec l'agitation sourde qui montait dans la poitrine d'Hugo. Le silence s'étirait, pesant. Seul le ronronnement de la climatisation rythmait l'attente.

— Vous vérifiez encore l'alignement de vos dossiers, Hugo, observa-t-elle d'une voix sans agressivité. Une simple constatation.

Hugo sentit une goutte de sueur perler à la lisière de ses cheveux. Il ne l'essuya pas, de peur de trahir une faille. Il croisa les jambes. Il voulait paraître autoritaire, mais dans l'économie de cet espace clos, le geste ressemblait à un repli défensif.

— Les règles sont nécessaires, Maëlle, répondit-il en forçant son timbre grave. Sans limites, tout s'effondre.

Il cherchait à reprendre le contrôle par le jargon, ce bouclier qu'il portait depuis des années. Mais Maëlle inclina la tête. Un mouvement lent, presque animal. Elle ne le regardait pas comme un patient regarde son médecin. Elle l'observait comme un insecte dont elle connaîtrait déjà les réactions nerveuses.

— Ce n'est pas de l'ordre, c'est du camouflage, murmura-t-elle. Vous soignez avec une telle abnégation... C'est fascinant de voir à quel point vous avez besoin que je sois brisée pour vous sentir entier. Plus je vais mal, plus vous vous sentez puissant. C'est solide, en apparence.

Hugo sentit le sol se dérober. L'attaque était directe, touchant le point de jonction entre son identité et son propre vide. Il se concentra sur la sensation du cuir sous ses doigts. La lumière de fin d'après-midi découpait le visage de Maëlle en bandes de clarté crue et d'ombres profondes.

— Nous ne sommes pas ici pour parler de moi, Maëlle.

— Ne vous réfugiez pas derrière vos théories, l'interrompit-elle avec une douceur terrifiante. C'est la porte de sortie des lâches. Regardez-moi vraiment. Pas comme un diagnostic ambulancier. Pas comme une maladie à résoudre pour votre prochain article. Demandez-vous pourquoi, parmi tous les dossiers, c'est le mien que vous avez serré contre vous ce matin.

Elle se leva. Le mouvement fut si fluide qu'Hugo ne songea pas à s'interposer. Elle fit deux pas vers le bureau, brisant la distance de sécurité. Elle posa un doigt sur le bord de la table, là où le vernis était légèrement usé.

— Vous ne vous souvenez pas de la chambre 402, n'est-ce pas ? Le protocole "Mnémosyne". Vous l'avez effacé. Votre cerveau a fait un travail remarquable. Pour rester le bon docteur, l'homme propre, il a fallu enterrer la version de vous qui a regardé une jeune femme se fragmenter sans intervenir.

Hugo sentit un sifflement dans ses oreilles. Le mot "Mnémosyne" résonna contre les parois de son crâne. Ses doigts se crispèrent sur son stylo. La pointe s'enfonça dans le papier de son carnet, y traçant un sillon profond. Irréparable.

Une goutte d'encre s'élargit sur la fibre du vélin, une tache d'un bleu sombre qui dévorait ses notes. Hugo fixait cette souillure. L'air dans la pièce s'était raréfié, saturé par l'odeur de poussière chauffée par le soleil. Ses phalanges étaient blanches. Le cliquetis de la pendule en acajou martelait ses tempes.

— Mnémosyne, répéta-t-il. Sa gorge était sèche comme de la pierre ponce.

Il chercha une définition académique, un rempart de mots pour ne pas affronter l'image qui pointait : une pièce trop blanche et ce froid qui saisit à la gorge. Maëlle posa sa main à plat sur le bureau. Hugo remarqua alors les cicatrices blanchâtres à la base de son poignet. Il les avait jadis qualifiées de « gestes d'appel » dans son rapport.

— Vous sentez ce vertige, Hugo ? C'est le moment où votre histoire se fissure. Ce n'est pas de la panique, c'est une décompression. Vous avez construit votre carrière sur mes souvenirs, en les recouvrant d'une couche de diagnostics impeccables. Vous m'avez dit que j'étais folle pour ne pas admettre que vous étiez l'architecte de ce désastre.

Elle se pencha. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. Hugo sentit l'odeur de son savon. Une fragrance neutre qui lui rappela les couloirs de l'aile expérimentale qu'il dirigeait six ans plus tôt. Sa gorge se noua.

— La chambre 402 n'était pas un lieu de soin. C'était un laboratoire d'effacement. Et vous étiez derrière la glace sans tain, avec votre carnet. Vous étiez persuadé que me briser valait bien une avancée scientifique. Regardez mes mains, Hugo. Ce ne sont pas des marques de folie. Ce sont les preuves de votre échec.

Hugo resta figé. Son esprit luttait pour maintenir la séparation : d'un côté, le psychiatre brillant ; de l'autre, ce "Lui" du passé qui manipulait les souvenirs. Le silence devint insupportable, troublé seulement par sa respiration saccadée. Maëlle le déconstruisait avec la froideur méthodique qu'il lui avait enseignée.

Il voulut reculer, mais ses membres pesaient une tonne. Il était cloué à sa chaise, devenu l'objet de l'étude. La lumière disparut, plongeant le bureau dans une pénombre bleutée où seul le visage pâle de Maëlle subsistait.

Hugo fixait toujours ces mains sur le bureau. La peau était d'une pâleur translucide. Il cherchait désespérément à interpréter le tremblement de son index à elle pour se rassurer. Transformer l'autre en symptôme pour ne plus subir sa présence. Mais l'automatisme s'enrayait.

Maëlle restait immobile, comme une statue. Hugo nota le léger sifflement de l'air dans les narines de la jeune femme. Un bruit organique qui profanait l'asepsie du cabinet. Il voulut poser une question de relance, une phrase creuse pour reprendre la main, mais sa langue était collée à son palais.

Le nom "402" agissait comme un solvant sur son vernis. Une image traversa son esprit : le reflet d'un néon sur le carrelage blanc d'un couloir sans fin. Il s'agrippa au cuir du fauteuil. Il n'y avait plus de patiente à stabiliser. Juste une femme qui agissait comme un juge.

— Vous essayez de me diagnostiquer, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. Vous cherchez le mot latin qui vous permettra de refermer la boîte. Dites-le, Hugo. Dites-le pour vous rassurer.

Il ouvrit la bouche. Seul un râle en sortit. Sa main droite se mit à trembler sur l'accoudoir. Il l'observa avec détachement, comme s'il s'agissait du bras d'un étranger.

Maëlle contourna le bureau. Ses pas étaient étouffés par le tapis épais. Hugo sentit la panique envahir sa cage thoracique. L'inversion était totale. Il n'avait plus de médicaments, plus de théorie pour contrer cette présence. Elle s'arrêta près de son épaule. Il sentit sa chaleur, vivante, accusatrice.

— Ne détournez pas les yeux. L'amnésie est un luxe que je ne vous permets plus. Qui voyez-vous dans le miroir ? Le soignant dévoué ou celui qui a fermé la porte à clé ?

Hugo agrippa les accoudoirs si fort que ses articulations devinrent spectrales. La pièce semblait s'étirer. Sa respiration devint un sifflement court. Il attendait un coup, une insulte, mais Maëlle posa simplement une main sur le dossier de son fauteuil. Le contact lui fit l'effet d'une brûlure. Il était là, nu, sans ses titres. Un petit garçon devant son propre désastre.

Le chiffre 402 vibra dans ses vertèbres. Ce n'était pas un numéro, c'était le verrou qu'il avait tourné avec une certitude chirurgicale. Une goutte de sueur s'écrasa sur le revers de son veston. Une tache sombre sur une statue de marbre.

— Vous tremblez, Hugo. C'est le corps qui parle quand la bouche ment. Vous appelez cela la « fuite neurovégétative », non ?

Sa voix était d'une douceur atroce. Hugo essaya de mobiliser ses défenses. Le clinicien en lui tentait encore d'étiqueter la situation, mais les mots s'effritaient. Il revit la poignée de la porte. Elle était moite. Il l'avait essuyée avec son mouchoir après l'avoir lâchée. Un geste de propreté pour masquer la saleté de l'acte.

— Maëlle... je... le protocole exigeait de la rigueur. Vous étiez un danger pour vous-même.

Le mensonge sonna creux. Maëlle laissa échapper un rire bref. Elle s'approcha du

grand miroir de la pièce. Elle ne regarda pas son reflet, mais celui d'Hugo. Une silhouette grise perdue au milieu des étagères de livres.

— Le danger, c'était votre peur, Hugo. Vous m'avez enfermée pour vous protéger de vos propres pulsions. La 402 était votre confessionnal.

Elle saisit un presse-papier en cristal. Elle le fit rouler dans sa paume. Hugo suivit le mouvement du globe, hypnotisé. Il se voyait dans cette bulle : petit, déformé, prisonnier.

— Vous vous souvenez de l'odeur ? reprit-elle. Le désinfectant qui ne couvrait pas la peur. Vous veniez me voir à l'aube. Vous ne preniez pas de notes. Vous restiez là, debout contre la porte. Vous attendiez que je dise quoi ? Que je vous pardonne d'être un homme ?

L'air manqua. Hugo sentit son cœur cogner contre ses côtes. Il voulait s'enfuir, mais ses jambes étaient du sable. Une partie de lui flottait au plafond, observant ce psychiatre se faire démanteler. Il remarqua un petit grain de beauté sur le cou de Maëlle qu'il n'avait jamais vu. Ce détail le terrifia plus que le reste.

Elle posa le cristal sur son dossier médical. Le choc fut définitif.

— Regardez-moi, Hugo. Pas le dossier. Regardez la femme que vous avez laissée dans le noir.

Il leva les yeux. La barrière se rompit. Ce ne fut pas un souvenir, mais une sensation : le froid de la clé dans sa poche et ce sentiment de toute-puissance. Le miroir se fendillait.

— Votre main tremble, Hugo. C'est l'influx nerveux qui cherche une sortie. Vous ne pouvez plus le cacher dans vos ordonnances.

Il avala sa salive. Maëlle s'arrêta à quelques centimètres de lui. Hugo capta une odeur de savon et de fer. Une nausée ancienne.

— Vous avez passé des années à construire ce sanctuaire, continua-t-elle en balayant la pièce du regard. Chaque livre ici est une brique du mur que vous avez érigé. Vous pensiez vraiment que votre gentillesse suffirait à faire oublier ce que nous avons fait ?

Elle posa une main sur son fauteuil. Le cuir grimaça.

— Je n'ai... je n'ai jamais voulu vous nuire, murmura-t-il.

— Vouloir n'a rien à voir avec l'acte, Hugo. Vous vouliez l'image du Docteur. Pour que cette image reste propre, il fallait que la patiente disparaisse. Je suis votre angle mort.

Elle s'assit sur le bord du bureau. Ses doigts effleurèrent ses annotations manuscrites, ces gribouillis jetés comme de la terre sur un cadavre. Elle était immobile. Lui ne cessait de s'agiter.

Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe. Il n'osa pas bouger. Il restait pétrifié, alors que les murs commençaient à renvoyer une image qu'il ne reconnaissait plus. Il n'était plus celui qui observe. Il était la matière disséquée.

Hugo fixa un point aveugle sur son bureau. Le contact des doigts de Maëlle sur son épaule n'était pas une agression, mais une intrusion. Il sentait chaque fibre de son corps se recroqueviller. Maëlle était une ancre jetée dans son tumulte.

— Vous avez toujours aimé le silence de ce bureau, non ? Pour ne pas entendre vos propres mensonges.

Elle traça une ligne sur sa nuque. Hugo ferma les yeux. L'obscurité fut colonisée par des éclats de lumière. Il se voyait encore comme une pièce anatomique, cherchant une névrose pour expliquer sa terreur. Mais son armure de soignant se dissolvait. Il avait réparé les autres pour ne pas contempler ses propres ruines.

Maëlle s'arrêta devant une étagère. Ses doigts effleurèrent un traité sur les traumatismes. Le bruit de sa peau sur le papier produisit un froissement sec. Hugo remarqua la fine cicatrice sur le dos de sa main. Une trace blanche qu'il avait effacée de sa mémoire.

— Vous vous souvenez de cette peau, Hugo ? Ou est-ce que votre amnésie a aussi effacé votre toucher ?

Elle se tourna vers lui. Hugo vit dans son regard une exigence de réalité dévastatrice. Elle était le miroir brisé. Il sentit le fauteuil devenir trop chaud. Le tic-tac de la pendule accélérât, martelant les secondes comme des coups de scalpel. Chaque respiration était une lutte pour ne pas s'effondrer.

Le silence devint une masse dense. Ses phalanges blanchissaient sur l'accoudoir. Maëlle s'approcha encore, réduisant son espace vital. Elle s'arrêta si près qu'il sentit son parfum de cèdre et de pluie.

— Le mutisme comme défense, murmura-t-elle. On dirait que l'architecte a perdu ses plans.

Elle s'empara de son stylo-plume. Un éclat froid qui lui rappela le métal de 2014, celui qu'il avait caché sous des justifications éthiques.

— Vous aviez écrit que j'étais 'irréparable', continua-t-elle en faisant rouler le stylo. C'est une belle phrase pour dire que vous aviez peur de moi.

Sa respiration devint superficielle. La théorie s'effritait. Maëlle posa le stylo, la pointe orientée vers lui, comme une flèche.

— Pourquoi ce silence, Docteur ? Je sens votre cœur d'ici. Votre corps crie la vérité que votre bouche cache.

Il parvint à parler, mais sa voix n'était qu'un souffle.

— Maëlle... ce que vous faites... c'est une mise en scène. Vous inversez les rôles pour...

— Pour quoi ? Pour exister ? Pour que vous cessiez de me regarder comme une statistique ? Regardez l'homme que vous voyez quand vous fermez les yeux le soir. Celui que vos théories n'arrivent plus à cacher.

Elle se pencha. Hugo voyait les micro-mouvements de ses pupilles. Il était pris au piège. Sa main droite fut prise d'un spasme. Il se sentait nu, sans ses diplômes, sans son prestige. Juste une psyché exposée à l'orage.

Maëlle restait suspendue au-dessus de lui, telle une sentence. Hugo remarqua une petite éraflure sur le bord de son bureau qu'il n'avait jamais vue. Elle suivit son regard, un sourire aux lèvres, avant de s'asseoir sur le rebord, à côté de son bloc-notes.

Elle feuilleta ses notes d'une main distraite. Chaque page tournée produisait un craquement qui résonnait dans son crâne. Il voulait lui arracher le carnet, mais son corps refusait d'obéir.

— Vous prenez des notes pour ne pas regarder les gens, Hugo. Pour les mettre dans des boîtes. Mais moi, vous n'avez jamais réussi à fermer le couvercle.

Elle traça une ligne profonde sur une page blanche avec son ongle. Hugo se vit alors tel qu'il était : un homme qui avait bâti une forteresse pour masquer son vide. En sauvant les autres, il achetait son droit à l'oubli. Mais Maëlle était la faille.

Un spasme secoua son bras, renversant le verre d'eau. Le liquide se répandit, imbibant les dossiers, effaçant ses observations cliniques. Il regarda l'eau progresser sans pouvoir intervenir. Le liquide commença à tomber, goutte après goutte, sur son pantalon. Un froid brutal.

Maëlle se plaça derrière lui. Il sentit son souffle dans son cou. Elle posa ses mains sur ses épaules. Une étreinte possessive. Il ferma les yeux et ne vit que des images fragmentées : une lumière crue et le visage de Maëlle déformé par une douleur qu'il avait lui-même orchestrée.

— On ne guérit pas d'avoir été effacé, Hugo. On attend juste que celui qui a tenu la gomme disparaisse à son tour.

Elle relâcha la pression. Elle se dirigea vers la porte d'un pas léger. Elle s'arrêta, la main sur la poignée. Son reflet dans la vitre se superposa à celui d'Hugo. Un monstre à deux têtes.

Elle ne se retourna pas. Dans le silence, le tic-tac sembla s'emballer. Hugo resta immobile face à la tache d'eau qui séchait. Le cadre était brisé. Il ne restait qu'à attendre que les murs s'écroulent. Son téléphone vibra sur le bureau. Un signal strident. Le patient suivant. Ou la fin de tout le reste.

Chapitre 21

La Faillite du Moi

Le stylo-plume Montblanc de Hugo, dont la plume d'or s'était émoussée au fil des années, pesait soudain le poids d'une barre de plomb entre ses doigts crispés. Sous l'éclairage froid de la Chambre des Reflets, la poussière dansait en suspension. Des milliers de fragments de peau et de tissu flottaient dans le cône de lumière de la lampe d'architecte, comme un univers en décomposition lente.

Hugo sentit la première décharge : une onde de froid polaire partant de sa nuque pour ramper le long de sa colonne vertébrale. Son cœur, d'ordinaire imperceptible, se mit à cogner contre ses côtes avec la brutalité d'un métronome déréglé. Une simple ratée électrique, se rassura-t-il, tentant d'appliquer sur lui-même la grille d'analyse qu'il imposait à ses patients. Mais l'intellectualisation de la douleur ne fonctionna pas. La pièce commença à s'étirer. Les murs gris perle s'éloignèrent dans un sifflement sourd, tandis que le cuir du fauteuil perdait sa consistance. Sous lui, la matière devenait spongieuse, incertaine.

Il ne ferma pas les yeux. S'il le faisait, il risquait de ne jamais rouvrir la porte de sa conscience.

Puis, le basculement se produisit sans bruit. Une simple scissure dans le tissu du réel. Hugo ne se sentit pas tomber ; il s'extraira de lui-même. Dans un glissement fluide, presque indolore, son point de vue se déplaça, reculant de deux mètres. Il ne voyait plus par ses propres yeux. Il était désormais assis sur la chaise réservée aux patients, celle-là même où Maëlle se tenait un instant plus tôt. Le velours bleu nuit était rêche contre ses cuisses, une sensation d'une précision terrifiante qui validait l'hallucination. Devant lui, derrière le bureau massif en chêne, un homme lui faisait face dans un

angle mort. C'était Hugo. Le « Docteur » Hugo. Sa propre silhouette, impeccablement droite dans une blouse dont le coton craquait à chaque micro-mouvement, continuait de griffonner sur le dossier de Maëlle. Le double fonctionnel ne semblait pas avoir remarqué la désertion de son âme.

Le témoin exilé observa avec une curiosité clinique la nuque de son simulacre. Les cheveux coupés court laissaient apparaître deux rides horizontales, stigmates de décennies de tension contenue. Sa main droite effectuait un mouvement rotatif régulier, une boucle parfaite sur le papier. C'était une écriture automatique, le produit d'une formation si ancienne qu'elle pouvait simuler la compétence même en l'absence de sujet conscient. Maëlle, assise à la gauche de cette enveloppe vide, restait immobile. Elle ne regardait pas le psychiatre de cire ; elle fixait directement l'homme assis sur la chaise du patient. Ses yeux sombres absorbaient la lumière. Elle savait. Elle avait orchestré ce clivage.

— Vous ne m'écoutez plus, Docteur, murmura-t-elle. Sa voix n'était qu'un souffle de soie déchirée.

L'automate derrière le bureau ne s'arrêta pas d'écrire. Il répondit d'une voix neutre, dépourvue de toute inflexion :

— Je vous écoute précisément, Maëlle. Vous parliez de ce sentiment d'effacement en 2018. Continuez.

Hugo, prostré sur le fauteuil du patient, voulut hurler qu'il était ici, qu'il était celui qui souffrait, mais ses cordes vocales étaient pétrifiées. Ses doigts traversèrent presque la matière du siège. Il était devenu l'objet d'étude. Le symptôme. Son esprit analysait la situation avec une lucidité cruelle : il subissait un retrait total face à une menace trop grande. Maëlle n'était pas une patiente, elle était un miroir d'argent révélant sa propre vacuité.

Elle inclina la tête, un geste d'oiseau de proie. Ignorant le double qui simulait l'écoute,

elle se pencha vers le Hugo dissocié. Une odeur de laine mouillée et de menthe froide émanait de son manteau.

— Regardez-le, Hugo, dit-elle en désignant le corps au bureau. Regardez comme il est vide. Il n'est qu'une armure de titres, une collection de mots savants. Est-ce cela que vous avez peur de perdre ? Une enveloppe qui sait quoi dire mais qui ne sait plus rien sentir ?

Une goutte de sueur coula le long de sa tempe. C'était une sensation brûlante. Il vit son double reposer le stylo avec une délicatesse implacable. Le bruit de l'objet touchant le bois résonna comme un coup de tonnerre. Le simulacre leva alors les yeux, et pour la première fois, Hugo vit son propre visage. Mais les traits étaient lisses, effacés, ne laissant qu'un masque blanc où les yeux n'étaient que des fentes sans fond.

L'air s'épaissit, saturé d'ozone. Maëlle se leva. Ses mouvements possédaient la fluidité troublante d'une ombre. Elle s'arrêta au centre exact du triangle formé par Hugo, son double et le bureau. Elle tendit une main vers le visage de l'automate. Elle ne le toucha pas, mais ses phalanges frôlèrent l'air à quelques centimètres de la joue de cire. Le témoin invisible ressentit ce non-contact comme une brûlure électrique.

— Voyez-vous la faille ? questionna-t-elle sans se retourner.

Le double s'inclina vers l'avant. Un mouvement thérapeutique calculé pour simuler l'empathie. Sa bouche s'ouvrit pour laisser échapper une série de sons articulés avec une perfection déshumanisée.

— La faille est une construction, Maëlle. Elle n'existe que si vous la nommez. Concentrons-nous sur le souvenir.

Hugo sentit un spasme de dégoût. Cette voix, sa propre voix, n'était qu'une parodie de savoir. Il voyait désormais les fils de sa vie : il avait passé des décennies à construire cette armure pour ne plus subir le chaos des émotions. En sauvant les autres, il s'était

méthodiquement enterré vivant sous une montagne de protocoles.

Maëlle se tourna enfin vers lui. Elle s'accroupit devant le Hugo-spectateur, réduisant la distance à une zone d'intimité insupportable. Elle posa ses doigts sur ses genoux. La pression était réelle. Physique. Incontestable.

— Il parle pour ne rien dire, murmura-t-elle en désignant le cadavre professionnel derrière le bureau. Il récite le manuel parce que s'il se tait une seconde, il devra entendre le bruit de votre propre vide. Est-ce cela, soigner ?

Il essaya de répondre, de plaider la nécessité de la règle, mais sa mâchoire était verrouillée. Le psychiatre fantôme, ignorant l'intrusion, commença à ranger les feuilles, alignant les bords du dossier avec une précision de maniaque. Le bruit du papier contre le bois produisait un son de crécelle qui lacérait son crâne. Il assistait à sa propre autopsie.

La pression des doigts de Maëlle s'intensifia. À deux mètres, le double saisit à nouveau le stylo. Le clic du capuchon résonna comme une détonation. L'automate entama une note d'une écriture penchée, régulière. Chaque lettre était une brique de la prison qu'il s'était construite.

— Regardez cet homme qui écrit pour ne pas voir, souffla Maëlle.

Hugo sentit une sueur glacée glisser dans son col rigide. Sa respiration devint un effort mécanique. La tache aveugle au centre de sa vision se dilatait, mangeant les bibliothèques remplies de traités, dévorant les diplômes encadrés qui attestaient de sa légitimité. Il n'y avait plus que ce visage et ce parfum de menthe sauvage.

Maëlle déplaça sa main vers sa cuisse. Ce contact, dans cet espace régi par la distance, agit comme un scalpel. Le Docteur, à son bureau, rangea le stylo dans son étui. Le clic final marqua la fin d'une ère. Il ne restait plus que l'homme, nu sous sa flanelle, face à la patiente qu'il n'avait jamais vraiment regardée.

— Vous m'avez oubliée parce que je suis votre échec, murmura-t-elle contre sa poitrine. Et l'échec est la seule chose que votre orgueil ne peut pas digérer.

Un spasme traversa le bras gauche de Hugo. La pièce bascula sur un axe invisible. Maëlle se rapprocha encore. Il put voir les minuscules vaisseaux rouges dans le blanc de ses yeux, une carte de souffrance qu'il avait refusé de déchiffrer. Le double au bureau saisit le coupe-papier en argent. Le reflet de la lampe ricocha sur la lame émoussée, frappant le regard du clinicien dissocié.

— Regardez-le, chuchota Maëlle à son oreille. Regardez comme il est parfait dans son déni. Comme il range mes larmes dans des cases pour ne pas sentir l'acide qu'elles versent sur ses mains.

Elle apposa son poing sur le bureau, juste devant les mains du simulacre. L'index de la jeune femme effleura la résine du stylo. Ce n'était pas un simple objet ; c'était le sceptre de son autorité. En s'en emparant, elle opérait une dépossession totale. Le psychiatre de cire resta figé, seule une veine battant la chamade sous son col amidonné trahissait encore la vie.

Maëlle saisit le stylo. Elle dévissa le capuchon avec un craquement de fracture osseuse. À ce moment, le double laissa échapper une inspiration saccadée. Le bouclier avait cédé. Elle approcha la plume de sa propre paume gauche, la pointe effleurant la ligne de vie. Hugo sentit une pointe de douleur aiguë irradier dans sa propre main.

— Vous tremblez, Hugo, dit-elle sans haine.

Elle exerça une pression. La peau blanche se creusa sous l'acier avant de céder. Une goutte de sang, d'un rouge presque noir, perla et se mélangea à l'encre bleue. Hugo, sur sa chaise, fut parcouru d'un frisson électrique. Maëlle commença à tracer une

marque sur sa propre peau. Le crissement de la plume produisait un son de parchemin déchiré. Elle n'écrivait pas un mot, elle gravait une réappropriation.

L'homme assis derrière le bureau s'affaissa. Ses épaules tombèrent. L'armure du Moi Idéal tombait en lambeaux. Soudain, la distance entre le témoin et l'acteur se réduisit. Un vertige labyrinthique projeta Hugo vers l'avant. Les deux perspectives fusionnèrent dans un choc sourd.

La froideur analytique fut balayée par une terreur brute. Hugo était de retour dans son corps, assis dans son fauteuil, face à la tache de sang et d'encre qui ressemblait à un visage hurlant. L'odeur métallique de l'encre lui monta aux narines. Une odeur de morgue.

Maëlle était maintenant juste derrière lui. Il ne la voyait pas, mais il sentait la chaleur de son souffle sur sa nuque. Elle posa ses mains sur ses épaules. Le contact fut glacial.

— Maintenant, Hugo, chuchota-t-elle, nous allons pouvoir commencer. La séance où vous n'êtes pas celui qui pose les questions.

Dans le miroir d'en face, Hugo ne vit que lui-même, seul dans son cabinet. Maëlle n'était nulle part. Mais l'empreinte de la main sur le bureau, elle, continuait de saigner, rouge vif sur le papier blanc. Au fond de la pièce, la porte s'effaçait lentement pour ne laisser qu'un mur de béton lisse. Sans issue.

Chapitre 22

L'Anamnèse Finale

La poussière de la Chambre des Reflets dansait dans un rai de lumière oblique, des milliers de particules de peau et de papier flottant au-dessus du bureau. Hugo observait une micro-oscillation du globe oculaire gauche de Maëlle. Un tressaillement presque imperceptible. Dans ses rapports préliminaires, elle était décrite comme une patiente stable. Un mensonge. Sa main droite, posée à plat sur le sous-main, chercha la sensation du grain pour ancrer sa propre dissociation. Il nota, d'une écriture serrée : *Réaction asymétrique sous stress.* C'était une tentative de rationaliser l'effroi. Maëlle ne semblait pas stressée. Elle était de marbre. Ses mains jointes sur ses genoux affichaient une précision mathématique.

Le silence compressait ses tympans. Sur l'étagère, le tic-tac du chronomètre tombait comme un couperet.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, Maëlle ?

Sa voix était trop sèche. Un réflexe de défense pour maintenir cette distance qu'il appelait son rempart. Elle ne répondit pas. Elle pencha simplement la tête. Ce mouvement fluide, mécanique, réveilla une image enfouie : une aiguille d'acier pénétrant un cortex dans l'obscurité d'un bloc clandestin. Hugo repoussa la vision. Il se concentra sur la cicatrice pâle à la commissure de ses lèvres. Une goutte de sueur glissa entre ses omoplates. Il connaissait ce trait. Il l'avait recousu.

Son armure grinçait. Il s'empara du dossier médical, feuilletant les pages avec une nervosité qu'il masquait par des gestes lents. Chaque feuille produisait un craquement de vieux parchemin. Maëlle humecta ses lèvres.

— Vous cherchez la date de l'intervention, Docteur ? murmura-t-elle.

Ses yeux étaient deux abîmes gris. Hugo ne répondit pas. Il devait maintenir la scission. Elle n'était qu'un puzzle de traumatismes. Pourtant, ses doigts tremblèrent en atteignant la section des antécédents. Une page qu'il avait lui-même rédigée deux ans plus tôt. Elle lui paraissait écrite dans un code dont il avait perdu la clé. Une odeur d'ozone et d'antiseptique satura l'air. Une synesthésie brutale.

Le dossier glissa. Il s'écrasa sur le tapis dans un bruit sourd. Hugo ne se baissa pas. Son regard était fixé sur le poignet de Maëlle, sur la marque de l'injection expérimentale. Son erreur. Son péché d'orgueil. Le cadre thérapeutique n'était plus une protection, c'était une cage.

Hugo resta immobile, les paumes tournées vers le sol. Ses doigts s'étaient figés en une crispation arthritique. Il remarqua une minuscule tache de café sur sa propre manchette blanche, un détail dérisoire qui l'obséda un instant. Le monde basculait. Maëlle ne fit aucun geste pour l'aider. Sa respiration était si ténue qu'elle ne soulevait même pas le coton de sa blouse.

— Vous ne ramassez pas vos certitudes, Hugo ?

Le tutoiement fut une décharge. Maëlle inclina le buste. Son ombre s'allongea sur le mur, enveloppant le psychiatre. Il y chercha une lueur de haine. Rien. Juste une attente limpide. Le souvenir du piston de la seringue revint, la résistance hydraulique du liquide qu'il injectait dans le système de celle qui n'était alors qu'un numéro. Il avait voulu « réparer » l'âme. Il n'avait fait que graver son crime dans sa chair.

— Regardez la date, Hugo, dit-elle d'un ton didactique. Regardez ce que vous avez écrit dans la marge.

Ses yeux obéirent. En haut à droite, une annotation manuscrite : *Patient 0 : Stabilité compromise. Procéder à l'effacement.* Le mot résonna comme un coup de glas. Ce n'était pas seulement le dossier qu'il avait voulu faire disparaître. C'était la réalité. Il serra la fiche si fort que le papier se déchira.

— Le réglage... murmura-t-elle. Il était à quarante-deux milliamps, n'est-ce pas ?

Hugo sentit ses mâchoires se contracter jusqu'à la douleur. Le chiffre resta suspendu dans l'air saturé de poussière. Sa gorge, ce carrefour qu'il croyait maîtriser, était devenue un bloc de silice.

— Quinze milliampères, finit-il par lâcher.

L'information avait franchi la barrière de son refoulement comme une hernie mentale. Le secret était dehors. Maëlle ne cilla pas. Elle se leva, sans que le fauteuil ne grince. Elle contourna le bureau, brisant l'ultime frontière spatiale. Hugo était paralysé. Elle s'arrêta à quelques centimètres. Il vit les minuscules vaisseaux rouges dans le blanc de ses yeux. Une fatigue de plusieurs années.

— Vous m'avez appelée « le sujet 402 », dit-elle. Ce n'était pas un nettoyage. C'était un effacement de surface. Mais le fond est toujours là.

Elle posa sa main sur son épaule. Le contact était glacé, d'une froideur minérale qui jurait avec la moiteur du médecin. Hugo eut l'impression qu'un poids immense s'abattait sur ses clavicules. Il n'était plus le soignant dévoué. Il était un fugitif déguisé en sauveur.

— L'anamnèse est terminée, Hugo. Le diagnostic est tombé.

Elle sortit de sa poche un petit carnet usé. Elle le posa devant lui, ouvert à la dernière page. Celle qu'il n'avait pas encore écrite. Dans le reflet de ses yeux sombres, Hugo

ne vit plus l'idole de la clinique. Il vit un espace vide. Une chambre des reflets où ne restait que sa propre démission morale.

Maëlle se tourna vers la porte. Elle sortit sans un bruit, le laissant seul avec le tic-tac de sa montre. Chaque seconde marquait désormais le décompte d'une vie qui venait de prendre fin, bien avant que son cœur ne cesse de battre.

Chapitre 23

Notes Cliniques : L'Ultima Verba

Le métal griffe le papier vergé avec une sécheresse qui m'agace. Dans le silence pressurisé de la Chambre des Reflets, ce frottement est le seul signe de vie. Mes doigts sont raides, crispés sur le corps glacé du Parker. J'ai passé ma carrière à observer les autres avec un détachement de biologiste, mais ici, l'air a la consistance du formol. Je ne sais plus qui, de l'observateur ou du sujet, est en train de s'étouffer.

Je repose le stylo. Le clic du capuchon sonne comme un couperet.

L'ampoule du plafonnier grésille, protégée par une grille de sécurité en acier brossé. Pour n'importe qui, ce serait un détail ; pour moi, c'est un signal d'alarme. Ma paume laisse une trace d'humidité sur le cuir du sous-main. J'ai passé des années à construire ces dossiers, à aligner les diagnostics comme des remparts contre le chaos. J'utilisais les mots pour neutraliser la menace du réel. Dans ces pages, elle n'était qu'une suite de symptômes : instabilité, projections, ruptures. Une taxonomie rassurante. Un mensonge parfait.

Le dossier est là, devant moi, ouvert à la dernière page. Je l'ai nommée « Cas n°402 ». Un numéro pour faire écran. Chaque adjectif employé sur ses « accès de délire » n'était qu'une brique supplémentaire dans l'édifice de mon propre déni. Je n'écrivais pas pour la soigner ; j'écrivais pour maintenir l'illusion de ma propre solidité. Si elle était folle, alors j'étais le garant de la raison. Si elle était brisée, j'étais le réparateur indispensable.

Une goutte de sueur glisse le long de ma tempe et finit par s'écraser sur le coin de la page, gondolant le papier. Je regarde la fibre se déformer sous l'eau salée. C'est

peut-être la première fois qu'une sécrétion humaine authentique souille la pureté de mes notes. Jusqu'ici, tout était sec, désinfecté de toute culpabilité.

Je repense à la séance de ce matin. Elle ne disait rien. Elle fixait mon reflet dans la vitre blindée qui sépare le cabinet de la zone d'observation. Elle utilisait le silence comme un scalpel. Dans ce vide, j'ai senti mes certitudes s'effriter. Chaque fois que je l'interrogeais sur son passé, ce n'était pas pour l'aider, mais pour m'assurer que mes propres secrets restaient bien enfouis sous le jargon professionnel. J'ai menti. J'ai inventé une patiente pour ne pas avoir à affronter ma propre fracture.

Je reprends l'instrument. Ma main tremble d'un mouvement saccadé. Je dois noter cela. Je dois l'écrire avant que mon esprit ne transforme à nouveau cette honte en une froide certitude médicale. Je commence à rédiger, non plus comme un médecin, mais comme un homme qui dépose les armes. Les mots « Je demande pardon » flottent dans ma tête, mais ils sont trop lourds pour la précision que j'exige de moi-même.

Le ventilateur de l'ordinateur ronronne, accentuant la solitude de la pièce. Elle n'est plus dans la pièce voisine, mais son absence sature l'espace. Elle a réussi : elle a forcé le miroir à se retourner. Je regarde ces mains de chirurgien de l'âme et je n'y vois que les outils d'une dissimulation pathologique. Tout ce que vous avez lu jusqu'ici, chaque compte-rendu, chaque analyse... n'était qu'une armure. Et l'armure est en train de fondre.

Je sens le battement de mon cœur dans mes oreilles. L'air me manque. Je dénoue légèrement ma cravate, un geste lent, comme si je craignais de briser le dernier lien qui me retient à ma fonction. La soie glisse sur mon col, une sensation de brûlure. Je dois décrire la manière dont j'ai manipulé les faits, la façon dont j'ai réécrit notre histoire pour pouvoir continuer à dormir.

Le silence de la clinique est terrifiant. Au bout du couloir, j'entends le pas lourd d'un gardien, le cliquetis d'un trousseau de clés. Un rythme métronomique qui me rappelle

que je suis, moi aussi, dans une cellule de mots et de faux diagnostics. Je baisse les yeux. L'encre est sèche. Je dois recommencer à tracer ces signes noirs pour démanteler le monument de mensonges érigé entre elle et moi.

Une goutte d'encre se gonfle au bout de la plume, menaçant de souiller le vélin d'une tache irréversible. J'observe cette sphère sombre qui tremble au rythme de mon pouls. Chaque pulsation est un rappel que mon corps refuse le silence imposé à ma conscience. Mon poignet s'appuie sur le bois froid du bureau, un contact qui déclenche un frisson le long de ma colonne. J'ai catégorisé ses fêlures avec la précision d'un entomologiste, tout cela pour ne pas voir que le spécimen sous le verre, c'était moi.

J'écris le mot « Contre-transfert », mais ma main refuse de terminer la lettre. En psychiatrie, on appelle cela une défense ; j'ai soigné avec une abnégation fanatique pour étouffer le cri du coupable. Chaque diagnostic était une pierre de plus ajoutée au mur. Le bourdonnement de la lampe s'intensifie. Je perçois maintenant l'odeur du café froid oublié, une senteur rance qui se mélange à l'arôme métallique de l'encre. Ma bouche est sèche. Je repense à ses crises de larmes que je qualifiais d'« instabilité ». Quel mensonge. C'était la douleur pure d'une femme que j'avais gommée, une souffrance que je déclarais pathologique pour ne pas avoir à la dire légitime.

Mes doigts se crispent sur la résine du stylo jusqu'à la douleur. Je dois décrire la Chambre des Reflets, non pas comme un sanctuaire, mais comme le théâtre d'ombres où j'ai mis en scène ma propre rédemption factice. Je baisse le regard vers mes pieds ; mes chaussures sont parfaitement cirées. Je suis l'architecte d'un labyrinthe dont j'ai oublié que j'étais le minotaure. Je replace la plume sur le papier. La pointe s'écarte, laissant échapper un flux trop généreux. Le mot « Pardon » commence à se former, mais la première lettre est déjà noyée dans un excès de noirceur.

C'est une tache indocile qui dévore les fibres du papier. Je n'essaie pas de l'éponger. J'observe la manière dont le liquide sombre ramifie, s'infiltrant dans les interstices

comme mes propres dénis ont infiltré ma pratique. Ma respiration est courte. Le cuir de mon fauteuil émet un craquement sourd, une plainte qui résonne violemment. Mes yeux dérivent vers l'étagère où sont alignés mes ouvrages. *La Dissociation : Traité de Reconstruction du Sujet*. Quelle ironie. J'ai construit une carrière en recousant les psychés des autres, sans jamais admettre que je pratiquais l'auto-mutilation par procuration.

Je tends la main vers le cendrier en cristal. Je n'ai pas fumé depuis dix ans, mais l'objet est là, un témoin de ma rigidité. Je le déplace de quelques millimètres pour restaurer une symétrie qui m'échappe. Une pulsion dérisoire. Je me vois dans le reflet du verre : mon visage est une carte de l'épuisement, les traits creusés par des années de postures.

Elle n'était pas un sujet d'étude. Je me rappelle l'inclinaison de sa tête lors de notre dernière séance, la manière dont elle fixait la poussière dans un rayon de soleil. Elle n'était pas absente ; elle attendait. Elle attendait que le thérapeute s'efface pour laisser place au complice. J'ai utilisé l'intellect comme une armure. Tant que je pouvais la nommer, elle ne pouvait pas me définir. Aujourd'hui, le cadre a volé en éclats.

Je reprends le stylo, sentant la sueur poisseuse. La tache d'encre forme maintenant un œil noir qui me fixe. Je déplace la pointe vers une zone vierge. Chaque mot est une extraction sans anesthésie. J'écris son nom. Non pas celui du dossier, mais celui qu'elle portait avant que je ne la brise. Les lettres sont tremblées. Je sens un goût de fer dans ma bouche ; j'ai dû me mordre la lèvre. Le sang est chaud, salé. Une preuve biologique que je suis encore capable de ressentir quelque chose au-delà des concepts.

Ce n'est pas Maëlle. C'est Elsa. En écrivant ce « E » majuscule, je sens un serrement dans la poitrine qui m'oblige à m'arrêter. Ma main droite se fige dans une posture de défense. Je lutte contre l'envie de déchirer cette page, de brûler ce bureau. Pourquoi ai-je falsifié les dates de l'incident de 2014 ? Ce n'était pas une erreur, mais un angle

mort soigneusement entretenu. Si je n'étais pas le sauveur, j'étais le bourreau. Ma psyché ne pouvait tolérer cette vérité sans s'effondrer.

Je remarque une petite tache de rousseur sur mon pouce que je n'avais jamais prise le temps d'ausculter. Elle est là, dérisoire, témoin de ma biologie alors que je me pensais pur esprit, pure autorité. Je déglutis avec difficulté. Ma gorge est tapissée d'une angoisse qui a le goût du cuivre. Je dois noter la vérité sur la séance du 12 mai, celle où j'ai ignoré son signe de détresse pour valider ma théorie sur son hystérie. Je revois ses doigts triturant l'ourlet de sa blouse, un geste que j'avais qualifié de « compulsion sans objet ». C'était un appel. J'ai utilisé mon pouvoir pour la mouler dans mon diagnostic, commettant un viol psychique sous couvert d'éthique.

Je baisse la tête, les yeux irrités par la lumière crue. Une larme vient s'écraser sur le papier, créant une auréole translucide. Je regarde ce fragment d'humanité qui s'échappe malgré mes barrières. Combien de mes souvenirs sont des fictions protectrices ? Le dossier devant moi n'est plus un outil de soin, c'est le miroir d'une trahison.

Je déplace lentement mon buste vers l'avant. Le rebord du bureau s'enfonce dans mes avant-bras. Mes doigts refusent de lâcher la résine noire du stylo. L'auréole de la larme commence à sécher, laissant un relief que je caresse du bout de l'index. Ce papier porte désormais le stigmatisme de mon effondrement.

Le mot « hystérie », griffonné avec une assurance obscène dans la marge, me brûle les yeux. En la qualifiant ainsi, je la neutralisais. Mon bras est parcouru d'un tremblement musculaire. Je tente de réguler ma respiration, mais l'air a l'odeur du vieux papier et de l'ozone. Je porte mes paumes à mon visage, sentant la barbe de quelques jours qui pique ma peau. Je n'ai plus la superbe du praticien en blouse blanche. Sous mes doigts, je sens les os de mes orbites, la structure crânienne qui protège cette machine à fabriquer des mensonges.

Un bruit sourd provient du couloir, un chariot de médicaments peut-être. Le son est étouffé par la porte capitonnée, mais il me fait tressaillir. Je fixe la poignée de la porte et j'imagine Elsa derrière, attendant que je sorte de mon mutisme. Elle n'a jamais eu besoin de crier pour me déconstruire ; il lui a suffi d'être là. Mon mensonge était le fondement de ma survie. Si je l'avais vue telle qu'elle était, j'aurais dû me voir tel que je suis : un homme qui a sacrifié l'éthique pour son image.

L'encre noire perle au bout du bec métallique, suspendue comme un jugement. Mon poignet est lourd. La goutte finit par céder et s'écrase sur le papier ivoire en une étoile asymétrique. Je regarde cette tache s'étendre. Le papier boit l'encre comme il a bu mes années de déni.

Je déplace le dossier, un geste machinal pour restaurer un ordre symbolique alors que tout s'écroule. Admettre ma présence lors de sa décompensation en 2014 aurait signifié admettre mon impuissance. J'ai recousu la temporalité de force pour cacher l'infection sous la cicatrice. Une mèche de cheveux me barre le front, moite. Je la laisse. Je veux sentir cette gêne physique.

Je repense à son regard. Elle attendait que je lâche prise. J'ai utilisé l'intellect comme un bouclier, transformant ses cris en symptômes. Mais aujourd'hui, l'analyste a disparu. Je reprends le stylo, traçant la première lettre de son nom. Le mouvement est incertain. Je ne cherche pas le pardon, terme trop moral pour cette autopsie. Je cherche à ce que la trace écrite cesse d'être un bouclier pour devenir un miroir.

L'encre brille d'un éclat sombre. Je complète le nom : Elsa. En traçant ces courbes, je réalise l'ampleur de la lobotomie que j'ai pratiquée sur mon propre récit. J'ai sectionné les liens entre les faits et les émotions. Le mot est là, réintégré, mais mon esprit tente encore de le rejeter. Un spasme secoue ma paupière.

Je pose le stylo. Le bruit contre le bois est une déflagration. Je passe une main sur mon visage, sentant les pores dilatés par l'épuisement. Si elle avait sombré sous mes

yeux, je n'étais plus le démiurge, mais un homme impuissant devant un incendie. Mon image de « Sauveur » exigeait ce sacrifice de la vérité.

Le miroir sans tain me fait face. Pendant des années, j'ai cru observer les autres, protégé par l'asymétrie de la vitre. Aujourd'hui, la lumière baisse et le miroir me renvoie mon propre reflet, livide. Derrière moi, dans l'angle mort que le verre ne couvre pas, je perçois le frôlement d'un tissu contre le mur. Je ne suis pas seul. Je n'ai jamais été le psychiatre de cette histoire. Je ne suis que le patient qui a mis trop de temps à s'avouer sa pathologie. La porte n'a pas de poignée intérieure, et je réalise que les clés ne sont plus dans ma poche depuis longtemps.

Chapitre 24

La Désillusion Nécessaire

Hugo ajusta l'angle de son stylo sur le buvard sombre, cherchant une symétrie qui refusait de s'établir. L'atmosphère de la Chambre des Reflets possédait une texture granuleuse, une épaisseur de poussière en suspension que seule la lumière crue des tubes fluorescents parvenait à trahir. Il sentit le contact froid de sa cheville contre son index, un ancrage métallique dans un moment qui menaçait de se dissoudre. Sous sa blouse, ses épaules étaient des arcs tendus. Il devait rester le pilier, le soignant dont la rectitude masque la chute. Pourtant, l'air semblait lui manquer, comme si chaque inspiration puisait dans une réserve d'oxygène qui s'amenuisait à mesure que Maëlle, assise en face de lui, habitait l'espace.

Elle ne bougeait pas. Elle n'avait pas cette agitation fébrile des patients en crise, ces micro-mouvements de doigts ou ces tics qui trahissent la faille. Maëlle était une statue de patience, le dos droit, les mains posées à plat sur ses genoux. Le psychiatre nota la dilatation imperceptible de ses pupilles. Elle l'étudiait. Ce n'était pas le regard d'une malade cherchant une boussole, mais celui d'une femme qui observe une façade en train de s'effondrer. Hugo déplaça son dossier de quelques millimètres. Ce geste de contrôle dérisoire était sa seule défense contre l'impression d'être mis à nu par celle qu'il avait autrefois prétendu soigner.

— Vous n'avez pas encore ouvert le dossier, Hugo, dit-elle d'une voix presque douce.

Le son de son prénom, prononcé sans titre, agit comme une incision nette. Hugo perçut le battement de son propre sang dans ses tempes. Il fixa le grain de la chemise cartonnée où son nom à lui était inscrit sous l'étiquette de la clinique. Dans son esprit, les verrous habituels tentaient de se mettre en place, mais la cloison était poreuse. Il

se souvint brusquement de l'odeur de l'éther dans les couloirs du service expérimental, des années auparavant. Sa main se crispa sur le bord du bureau, faisant grincer le vernis.

— Je sais pourquoi nous sommes ici, répondit-il enfin.

Sa voix sortit plus rauque qu'il ne l'aurait souhaité. Il chercha son ton de basse, celui qui apaise les crises et stabilise les suicidaires. Maëlle inclina légèrement la tête. Un mouvement fluide, presque prédateur. Elle n'attendait pas d'explication ; elle attendait qu'il abandonne son statut de sauveur pour embrasser sa condition de coupable. Hugo sentit une moiteur poisser la lisière de ses cheveux. Il voyait dans le miroir derrière elle son propre reflet : un homme élégant dont le masque commençait à se craqueler sous la pression d'une vérité passée sa carrière à réprimer. Il posa ses mains à plat sur le bureau, imitant involontairement Maëlle.

Le bois était froid, d'une froideur minérale qui remontait le long de ses avant-bras. Hugo remarqua une micro-rayure sous son index droit, une imperfection du vernis qu'il n'avait jamais vue en dix ans d'exercice. Ce détail devint soudain le centre de son univers. Il respirait avec une lenteur calculée pour contrer la constriction de sa poitrine.

Maëlle ne cilla pas. Ses yeux restaient fixés sur les siens. Elle remarqua l'infime tressaillement de sa mâchoire.

— Vous tremblez, Hugo, observa-t-elle avec une neutralité qui confinait à la cruauté.

Il baissa les yeux vers ses mains. Un tremblement rythmique parcourait ses tendons. Son corps dénonçait la trahison de son intellect. S'il parvenait à la guérir, elle redeviendrait une patiente anonyme et sa faute resterait ensevelie. Mais Maëlle refusait d'être soignée.

— La température est un peu basse, parvint-il à articuler.

Il se détesta pour cette platitude. Il vit Maëlle esquisser un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Elle se pencha en avant, brisant la distance de sécurité. Hugo perçut alors son odeur : pluie sur le bitume chaud. Une réminiscence brutale du soir où tout avait basculé.

Une portière qui claque. L'éclat des phares sur une route mouillée. Le silence assourdissant après le choc. Il projeta mentalement ces images sur son écran intérieur pour ne pas les vivre, mais la barrière était rompue. Maëlle était là pour forcer le retour du réel. Si elle existait, s'il la reconnaissait comme la victime de sa négligence expérimentale, alors l'image du soignant mourait à l'instant même.

— Ce n'est pas le froid, Hugo, murmura-t-elle. C'est le poids de ce que vous avez décidé de ne plus savoir.

Elle tendit une main vers le dossier, sans le toucher. Hugo observa ses articulations, ses doigts fins, presque translucides. Il ressentit une brûlure acide dans l'œsophage. Il aurait voulu se lever, mettre fin à l'entretien, mais ses muscles refusaient d'obéir.

— "Nous", Hugo ? reprit-elle doucement. "Nous" n'étions pas dans cette voiture. "Nous" n'étions pas au volant.

Le souvenir de l'odeur d'ozone et du caoutchouc brûlé revint avec une force de tsunami. Il revit la vibration du volant sous ses mains alors qu'il tentait de gérer l'effondrement de sa propre vie. La culpabilité n'était plus un concept ; c'était une accélération cardiaque, une chute libre. Chaque micro-expression de Maëlle devenait un miroir où il ne voyait plus son génie, mais sa lâcheté.

Hugo sentit la texture du revêtement du siège sous ses paumes ; le matériau lui parut soudain visqueux. Il fixa un point précis sur la table, une minuscule rayure que la

lumière transformait en cicatrice transparente, faisant écho à celle qui barrait le bras de Maëlle sous sa manche relevée.

— Est-ce que vos mains tremblaient autant ce soir-là ? demanda-t-elle.

Sa voix était une incision nette. Hugo ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Il voyait ses propres mains sur le volant. La structure de son identité se fissurait, révélant la carcasse d'un homme qui, face à l'horreur, avait choisi de devenir psychiatre pour ne plus jamais être celui qui blesse. Chaque patient guéri était une obole jetée dans le puits d'une dette impayable.

Il finit par desserrer les dents. L'air entra dans ses poumons avec un sifflement. Maëlle n'était plus le sujet d'étude ; elle était la vérité.

— J'ai... j'ai cru que si je vous guérissais, murmura-t-il, la voix brisée, si je réparais chaque esprit qui croisait le mien... alors ce que j'avais fait n'existerait plus.

Il ne l'avait pas soignée par altruisme, mais pour effacer l'objet de son crime. En voulant la réparer, il cherchait à supprimer le témoin. Maëlle inclina le buste. Son regard ne lui offrait aucune échappatoire, aucun pardon. Elle attendait qu'il descende encore plus bas, là où les mots ne masquent plus la nudité de l'acte.

Elle se leva sans bruit. Elle contourna lentement la table, ses pas feutrés sur le lino créant une tension insoutenable. Hugo ne bougea pas, paralysé. Il sentit son odeur — savon neutre et peur ancienne — s'approcher. Elle s'arrêta derrière son épaule, assez près pour qu'il ressente la chaleur de son corps. Ce refus de le toucher était sa vengeance : elle lui refusait la rédemption par le contact.

— Regardez-moi, Hugo, murmura-t-elle à son oreille. Regardez l'homme qui m'a laissée dans le fossé.

Il ferma les yeux, mais les paupières n'offraient aucun rempart. Il voyait la neige mêlée de sang et les gyrophares de l'époque. Sa respiration devint un râle saccadé. Chaque cellule de son corps semblait hurler la reconnaissance du crime.

Il ne se retourna pas, mais il devinait l'ombre de Maëlle sur le mur. Sa présence agissait comme un aimant inversé. Hugo sentit une goutte de sueur naître à la lisière de ses cheveux et glisser lentement le long de sa tempe. Il se demanda si elle voyait la pulsation désordonnée de sa carotide sous le col amidonné de sa chemise.

Maëlle déplaça sa main, et le son de ses doigts effleurant le dossier de la chaise produisit un grincement sourd. Hugo visualisa sa peau, marquée par les années de silence qu'il avait orchestrées. Il ouvrit la bouche pour articuler une défense, mais seul un clic sec au fond de sa gorge répondit. Sa langue refusait de servir le mensonge.

Il inclina la tête, exposant sa nuque. Il sentait la dureté du sol sous ses semelles et, pourtant, il avait l'impression de flotter dans un éther de honte. L'odeur du désinfectant lui évoquait désormais la stérilité de son existence, un monde blanc où il avait tenté de gommer les taches de sang avec des protocoles.

Ses doigts esquissèrent un mouvement avorté sur le bureau. Il sentit le grain du bois, impitoyable. À quelques centimètres, le dossier médical — ce recueil de fictions cliniques — paraissait irradier une chaleur malsaine.

Maëlle fit un pas. Un seul. Le craquement du parquet fut une ponctuation finale. Hugo sentit l'onde de choc remonter le long de sa colonne. Il aurait voulu se retourner, mais son corps était une statue de chair pétrifiée. Il n'était plus en train d'observer une pathologie ; il était devenu la pathologie. La chambre ne renvoyait plus l'image du brillant docteur, mais celle d'un homme nu.

Il fit pivoter son fauteuil d'une lenteur arachnéenne. Maëlle était là, assise sur le rebord de la table d'examen, les mains jointes. Ses yeux n'étaient pas chargés de

haine, mais d'une attente lucide.

— Je vous vois, murmura-t-il.

Sa main droite chercha le bord du bureau pour s'y agripper. Il ne regardait plus un symptôme. Il regardait la femme qu'il avait pétrie de suggestions chimiques jusqu'à l'effacement. Maëlle ne bougeait pas, mais son silence opérait une dissection de son autorité, pelant les couches de sa suffisance pour mettre à nu son effroi.

— Maëlle, je... je vous ai fait cela, articula-t-il enfin.

La jeune femme inclina la tête, dégageant une mèche de son front. Elle révéla une cicatrice qu'il avait lui-même recousue avec une précision de joaillier. Ce petit lambeau de peau durcie fut le déclencheur final. Hugo sentit un froid polaire envahir ses membres. Le soignant venait de mourir. La porte de la clinique, quelque part au bout du couloir, sembla se verrouiller d'elle-même, scellant leur face-à-face pour l'éternité.

Chapitre 25

L'Homme après l'Idole

Hugo fit glisser la paume de sa main sur l'acajou de son bureau. Sous sa peau, chaque irrégularité du vernis usé racontait quinze ans de certitudes. Le bois restait inerte, d'une froideur qui heurtait la tempête sourde logée dans son thorax. Ce cabinet, sa « Chambre des Reflets », n'était plus qu'une pièce saturée d'odeurs de vieux papier et de détergent bon marché. Il observa les traités de psychopathologie alignés sur les étagères. Ces livres n'étaient plus des sources de savoir, mais des remparts qu'il avait dressés entre lui et le chaos. Entre lui et Maëlle.

Il saisit son coupe-papier en argent. L'objet était lourd. Sa pointe émoussée accrocha un instant la lumière du plafonnier avant qu'il ne le repose sur le sous-main en cuir avec une lenteur calculée. Le grand soignant infailible s'effritait. Hugo sentit un frisson parcourir ses omoplates, une réaction brute au vide qui remplaçait désormais son autorité.

Il se leva. Ses articulations craquèrent. La moquette épaisse étouffait ses pas, comme si le sol lui-même voulait retenir son départ. Il décrocha son manteau de laine anthracite. Le tissu pesait des tonnes. En boutonnant sa veste, il manqua le troisième cran ; ses doigts tremblaient. Ce n'était plus un départ, c'était une extraction. Il fuyait une prison qu'il avait lui-même bâtie.

Devant le miroir ovale de la porte, il s'arrêta. L'image n'était plus celle du psychiatre de renom au regard souverain. Ses traits tombaient. Des rides de fatigue, profondes et grises, marquaient le coin de ses yeux. Il observa la pâleur de son teint, cherchant une trace de l'homme d'hier. Il n'y avait plus qu'une transparence.

Le clic de la serrure résonna dans le couloir désert. Un coup de feu étouffé. Hugo s'engagea sur le linoléum, ses chaussures produisant un claquement sec. Les murs blanc cassé, jaunis par les néons, se resserraient. Il croisa une infirmière de garde. Elle tenait un plateau, une petite tache de café maculait son revers. Il connaissait son visage, mais son nom s'était évaporé. Elle lui adressa un hochement de tête respectueux. Hugo détourna les yeux, fixant un point invisible au bout de l'allée. Le respect des autres était une lame qui entaillait ce qu'il lui restait de superbe.

À mesure qu'il approchait de la sortie, les sons devenaient insupportables : le bip d'un moniteur, le murmure d'une télévision, le froissement des blouses. Le monde extérieur et son univers intérieur entraient en collision. Il s'arrêta devant la double porte vitrée du hall. De l'autre côté, la liberté ne promettait rien d'autre qu'une confrontation brutale avec sa propre culpabilité. Il posa sa main sur la barre de poussée. Le métal transmettait les vibrations sourdes du bâtiment. Il ferma les yeux, inspira l'air vicié une dernière fois, et pensa à Maëlle. À son regard vide. À sa victoire.

La barre s'enfonça dans un grincement de ferraille. Hugo franchit le seuil. Le hall d'accueil s'étirait devant lui, baigné dans une lumière bleutée. Ses pas n'avaient plus d'assurance. À sa droite, derrière le comptoir, le veilleur de nuit ajustait ses lunettes sans lever les yeux de son écran. Hugo fixa la main tachetée de l'homme. Un geste banal, méthodique, qui lui parut d'une complexité insurmontable. Il n'était plus le sujet qui décode, mais l'objet déplacé. Sa propre main, encore gantée, lui parut étrangère lorsqu'il remonta son col. Le cuir frota sa mâchoire mal rasée. Une sensation de papier de verre.

L'air du hall sentait la cire et l'ozone des photocopieurs. C'était l'odeur de sa forteresse en ruine. Il évita les diplômes et les cadres accrochés aux murs. Ces images n'étaient plus des trophées, mais des pièces à conviction. Son besoin de sauver les autres pour s'épargner lui-même partait en lambeaux.

Les portes automatiques s'ouvrirent dans un sifflement pneumatique. Un courant d'air froid s'engouffra, soulevant les pans de son manteau. Il hésita sur le paillason brossé. Le parking n'était qu'une masse d'obscurité ponctuée de reflets orangés. Il imaginait déjà le cuir froid du siège de sa voiture, cet habitacle qui allait devenir sa nouvelle cellule. Maëlle n'était pas là, mais son absence pesait plus lourd que n'importe quelle présence.

Il fit un pas. Puis deux. Le bitume mouillé brillait sous la lune comme une nappe d'huile. Hugo reçut une goutte de pluie sur le front, juste au-dessus du sourcil. Elle coula le long de sa tempe, une larme de substitution. Il chercha ses clés au fond de sa poche. Ses doigts rencontrèrent le métal. Il n'était plus l'Idole. Il était un homme de cinquante ans, debout sous l'averse, terrifié par le silence. Son cœur battait un rythme étranger. Il avança vers la zone d'ombre où dormait son véhicule, les épaules voûtées.

Le gravier crissa sous ses semelles. Hugo s'arrêta devant sa berline. Ses lignes aérodynamiques, autrefois symboles de sa réussite, ne lui semblaient plus qu'une carapace de métal vide. Il pressa le bouton de déverrouillage. Les feux de détresse déchirèrent l'obscurité d'un orange brutal. Le signal se refléta dans une flaque, créant des cercles irisés. Le mécanisme des serrures claqua.

Il saisit la poignée glacée mais ne l'ouvrit pas. Il resta le front contre la vitre. La buée marquait le contour de son souffle erratique. L'odeur du goudron mouillé s'insinuait dans ses narines, court-circuitant ses défenses. Il tira enfin la poignée. L'habitacle l'accueillit avec une bouffée d'air confiné et son propre parfum — un cuir boisé qu'il portait comme un uniforme. Il s'effondra sur le siège. Ses cuisses tremblaient. Il laissa ses jambes pendre à l'extérieur, les pieds sur le bitume. S'enfermer tout de suite, c'était risquer l'étouffement.

Ses mains se posèrent sur le volant. Il fixa le rétroviseur. Dans la pénombre, il ne voyait que deux points de lumière incertains à la place de ses yeux. Le visage de marbre qu'il présentait à ses patients s'était dissous. Le silence dans la voiture exerçait

une pression physique sur ses tympans. Il était dans l'entre-deux. Ses doigts se resserrèrent sur le volant jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent.

Il ramena ses jambes à l'intérieur. Le bas de son pantalon en flanelle, trempé, collait à ses chevilles. Il tira la portière. Le son mat scella l'habitacle. Il était désormais seul avec son échec dans trois mètres cubes. Sa main gauche s'éleva vers le bouton de démarrage, suspendue. Il observa ses tremblements. Une oscillation de quelques millimètres qu'il ne pouvait plus analyser. Il pressa le bouton. Un vrombissement traversa le plancher. Les aiguilles du tableau de bord balayèrent les cadrans d'un bleu électrique.

Il n'enclencha aucune vitesse. Les gouttes de pluie éclataient contre le pare-brise en motifs fractals. Il tendit le bras vers la console. L'air chaud souffla contre le verre dans un sifflement ténu. Une zone de clarté s'élargit lentement. Ses doigts rencontrèrent le levier de vitesse. Le pommeau en aluminium brûla sa peau d'un froid acide. Il passa la marche arrière. La caméra de recul afficha des lignes de guidage jaunes et vertes, tentant de structurer le chaos. Hugo recula d'un mètre, puis s'arrêta net. Dans le faisceau des phares, le portail de la clinique apparut. Cette grille de fer forgé n'était plus une frontière protectrice. Maëlle était là, assise sur le siège passager de son silence.

Le clignotant s'installa dans l'habitacle. Un bruit sec, métronomique. Hugo fixa la petite flèche verte. Il avait actionné le levier par habitude, alors que tout en lui hurlait l'immobilisme. Il avança de quelques mètres. Le moteur ronronnait avec une indifférence mécanique. Ses yeux se posèrent sur le siège passager. Le cuir noir était lisse, mais il y percevait l'empreinte d'une absence. Il tendit la main droite. Ses ongles griffèrent la couture. Il cherchait un ancrage tactile. Son propre bras lui paraissait étranger.

Le portail de la clinique s'ouvrit. Le grincement du métal contre le rail résonna jusque dans ses dents. Hugo observa le battant s'effacer, révélant la rue et les lampadaires à

la lumière sale. Il inspira l'air de la climatisation, ce mélange de plastique et de désinfectant qui était son oxygène depuis quinze ans. Sortir, c'était risquer l'embolie. Une perle de sueur froide glissa le long de sa tempe.

Il relâcha l'embrayage. Les pneus passèrent sur le seuil métallique. Un choc léger. Pour Hugo, ce fut un séisme. Il franchissait la ligne entre le sanctuaire et le monde où il n'était plus qu'un homme. Dans le rétroviseur, les colonnes néoclassiques de la clinique s'éloignaient. Elles ressemblaient aux barreaux d'un mausolée dédié à son propre ego.

La buée gagnait les angles du pare-brise. Il ne l'essuya pas. Il préférait ce flou. Une voiture passa en sens inverse, l'aveuglant. Hugo ne détourna pas le regard. Il accueillit la brûlure rétinienne. La douleur était réelle. Elle n'était pas un concept, pas une entrée dans un manuel. Il serra les dents et engagea la seconde, s'enfonçant dans le noir.

Ses doigts se resserrèrent sur le cuir. L'habitacle exhalait une odeur de cuir froid. Il baissa la vitre de quelques millimètres. Un sifflement d'air s'engouffra, tranchant comme un scalpel. Il avait besoin de ce froid pour se sentir encore biologique. Le témoin lumineux de l'essence vacillait en ambre. Le moteur tournait, mais le réservoir de ses certitudes était à sec.

Dans le reflet de la vitre latérale, son visage se superposait aux façades sombres des immeubles. Il n'était plus Hugo, il devenait une étude de cas. Il ajusta le rétroviseur central, stabilisant cette image qui fluctuait au gré des réverbères. Le carrefour suivant l'obligea à s'arrêter. La vibration de la pédale de frein sous sa semelle était d'une intensité démesurée. À l'extérieur, un piéton pressé rasa sa portière sous un parapluie noir. Hugo le suivit des yeux. Était-il réel ? Le signal passa au vert. Il resta immobile une seconde de trop.

Un coup de klaxon le ramena à la surface. Le son percuta ses tympans comme un

choc électrique. Il engagea la première. Sa jambe gauche tremblait. Il accéléra. La route s'ouvrait, artère grise et luisante. Hugo ne savait plus s'il fuyait la clinique ou s'il transportait son enfermement avec lui. Ses yeux brûlaient, mais il refusait de les fermer.

Sa main droite glissa sur le tableau de bord. Un contact stérile. La voiture avançait par saccades dans le flux visqueux de la ville. Sur le siège passager, son sac de cuir noir reposait comme un cadavre. À l'intérieur, les dossiers de Maëlle. Les transcriptions de ses silences. Il éprouvait une répulsion pour cet objet, réceptacle de sa faillite.

Il activa les essuie-glaces. Le caoutchouc grimaça sur le verre. Hugo se fixa sur une goutte d'eau solitaire qui dévalait la vitre. Elle contournait les aspérités avec une logique implacable. Exactement comme Maëlle contournait ses questions. L'idée de rentrer chez lui provoqua une constriction dans sa gorge. Là-bas, il n'y aurait plus de cadre, plus de blouse invisible. Il serait seul avec le silence.

Un reflet cuivré dans une vitrine attira son attention. Il ne reconnut pas l'homme au volant. C'était un étranger aux traits tirés. Il nota le tremblement de sa lèvre inférieure. Il n'était plus le sujet supposé savoir. Il était le patient zéro d'une épidémie de lucidité.

Il ralentit à l'approche d'un passage piéton désert. C'était sa dernière défense : respecter le code pour ne pas sombrer dans le chaos. Le moteur tournait à bas régime. Une odeur de vieux café et de tabac froid lui monta aux narines, vestige de ses années d'internat. Il passa la seconde avec une lenteur délibérée. Tout était trop huilé, sauf le gouffre dans sa poitrine. Il aurait voulu que le moteur explose. Mais la machine obéissait. Elle le portait vers cette chambre des reflets où il n'y aurait plus d'idole, seulement un homme brisé face à son miroir.

Le clignotant s'arrêta. Hugo gara la berline devant son garage. Il n'actionna pas la

télécommande. Le moteur s'éteignit. Le silence devint douloureux. Ses mains restaient soudées au volant. Il percevait l'odeur de son propre parfum, un sillage de vétiver qui lui semblait désormais fétide. Dans le rétroviseur, son œil gauche était dilaté par le stress. Un gouffre noir.

Il ne pouvait plus ignorer la cassure. Il y avait le Docteur Hugo et il y avait cet individu recroquevillé derrière un volant. Les mots de Maëlle agissaient comme un solvant. Il n'était pas en train de rentrer chez lui ; il rentrait sur le lieu du crime. Un frisson parcourut son trapèze. Il était incapable d'ouvrir la portière, terrifié par l'idée que poser le pied au sol scellerait sa perte.

Ses doigts s'écartèrent enfin du cuir, laissant des empreintes blanches sur ses paumes. Il observa ses mains. Elles tremblaient d'une oscillation rythmique. Hugo força son bras droit vers la poignée. Le métal froid lui envoya une décharge. Il appuya. Le dé clic brisa l'illusion de sécurité.

Il posa un pied sur le bitume. La gravité semblait avoir changé. L'air nocturne, humide, s'engouffra dans ses poumons. Une gifle. Il se redressa, sentant chaque vertèbre craquer. Il ne verrouilla pas la voiture. À quoi bon ? Le trajet jusqu'à sa porte fut une épreuve d'équilibre. Ses pieds avançaient, un pas après l'autre. Il atteignit le seuil. Sa main fouilla sa poche. Le cliquetis des clés était insupportable. Il inséra l'acier dans la serrure. En tournant le poignet, il eut l'impression de forcer les scellés d'une cellule.

L'appartement sentait la cire et l'absence. Chaque objet, à sa place, témoignait de son ancienne maîtrise. Dans l'obscurité, les meubles n'étaient plus que des masses menaçantes. Hugo ne chercha pas l'interrupteur. Il avança dans le couloir, ses chaussures produisant un son mat sur le chêne. Il s'arrêta devant le miroir du salon.

Une lumière diffuse filtrait à travers les persiennes. Hugo s'approcha, le souffle court. Il vit une silhouette aux épaules affaissées. Ses yeux n'étaient plus des instruments

d'observation, mais des orifices béants. Il porta sa main à son visage, effleura sa barbe de deux jours. Le contact était étranger. Il comprit enfin : il n'avait jamais soigné pour guérir, il avait soigné pour se cacher de ce reflet. Il se laissa glisser le long du mur. Le dos frotta contre le papier peint. Ses fesses touchèrent le sol froid. Il resta assis dans l'obscurité, attendant que le souvenir de ce qu'il avait fait vienne le dévorer.

Dans le silence, un craquement monta de l'étage. Un bruit infime. Comme une page que l'on tourne dans un dossier que l'on croyait clos.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Angle Mort"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)